

REPUBLIQUE ALGERIENNE DEMOCRATIQUE ET POPULAIRE
MINISTERE DE L'ENSEIGNEMENT SUPERIEUR
ET DE LA RECHERCHE SCIENTIFIQUE
UNIVERSITE MOULOUD MAMMERI DE TIZI-OUZOU



FACULTE DES LETTRES ET DES LANGUES

DEPARTEMENT DE FRANÇAIS

Option : Littérature et culture francophones

Mémoire de Master

Présenté par :

KABECHE Thanina

Encadré par :

M. Khati Abdellaziz

Titre :

**Processus de la prise de conscience politique chez le
peuple algérien dans la trilogie « Algérie » de M. Dib**

Membres du jury :

M. EL HOCINE Rabah, MAA, UMMTO, Président

M.KHATI Abdellaziz, MCB, UMMTO, Rapporteur

M. HAMDI Mehdi, MAA, UMMTO, examinateur.

2014-2015

**Processus de la prise de conscience politique chez le
peuple algérien dans la trilogie « Algérie » de M. Dib**

Remerciements :

Je remercie M. Khati qui était pour moi d'un soutien et d'une aide inestimables. J'ai trouvé chez lui toutes les orientations nécessaires. Je salue, aussi, son humilité et sa simplicité auxquelles je n'ai pas encore rencontrées d'égales.

Mes remerciements vont aussi aux membres de jury qui ont accepté de corriger ce modeste travail.

Je remercie infiniment mes parents Amar et Ouiza, pour leurs sacrifices, leurs efforts et leur soutien.

Merci à tous les membres de ma famille qui ont, toujours, été là pour me soutenir de toutes les manières possibles, en particulier mes sœurs et mes tentes.

Je remercie tous mes amis du département de français, en particulier : Ahmed, Abderrahmane, Samia et Thiziri.

Je remercie particulièrement Nadia Tidmimt, Sofiane Guerdou et Hamid Ibri pour leur aide.

A Kahina et à Lyes j'adresse mes remerciements les plus sincères. Merci d'avoir été là à chaque moment où j'en avais besoin.

Dédicace

Aux deux êtres les plus chers à mon cœur : ma mère et mon père.

A la mémoire de Jeddî Mouh

Résumé

Ce présent travail propose une lecture de la trilogie de Mohammed Dib (*La grande maison*, *L'Incendie*, *Le métier à tisser*) à la lumière d'une nouvelle approche théorique qui est l'analyse politique du roman. Dans cette démarche, nous avons tenté de retracer dans ces textes le cheminement de la prise de conscience politique du colonisé algérien durant la période historique à laquelle renvoie le roman, en mettant en lumière les éléments qui ont favorisé ou défavorisé cette prise de conscience politique. Nous avons axé notre travail sur l'élaboration des portraits des personnages qui sont en proie à moult remous et qui, en fonction de certains facteurs, vont murir leur conscience politique.

Mots clés : roman colonial algérien, littérature, Histoire et politique.

Sommaire

- **Sommaire**

Introduction générale

- **Chapitre premier : Autour de la trilogie**
- **Chapitre II : portraits des personnages les plus représentatifs de la trilogie**
- **Chapitre III : Genèse de l'éveil politique**

Conclusion générale

Introduction

Introduction générale

La littérature algérienne de langue française est née et a évolué dans un contexte colonial jusqu'en 1962, date de proclamation de l'indépendance de l'Algérie. Cet événement majeur dans l'Histoire de l'Algérie n'a, cependant, pas mis fin à ce processus d'écriture en langue française.

La période des années 1950 est essentiellement marquée par trois noms : Mouloud Feraoun, Mouloud Mammeri pour la Kabylie et Mohamed Dib un peu plus à l'ouest du pays. A l'instar des œuvres de ses contemporains, l'œuvre de Dib est inspirée des problèmes de sa société. Il affirme d'ailleurs : « *une œuvre n'a de valeur que dans la mesure où elle est enracinée, où elle puise sa sève dans le pays auquel on appartient* »¹. Cependant, l'œuvre de Dib se singularise par son caractère universel qu'elle a pu atteindre sans pour autant se déraciner de la terre qui l'a vue naître. Au-delà de ce caractère universel, cette œuvre jouit de l'approbation de tous les Algériens soient-ils francophones, arabophones ou berbérophones. Ce qui singularise aussi cette œuvre c'est sa diversité thématique. En effet, l'œuvre dibienne est foisonnante en thèmes.

Durant son parcours littéraire M.Dib a touché, pratiquement, à tous les genres. Il est à l'origine un poète mais cela ne l'a pas empêché de briller dans le genre romanesque. D'ailleurs, les traces de sa poésie sont décelables dans ses proses. Dans ce sens, l'auteur affirme : « *Je suis essentiellement poète et c'est de la poésie que je suis venu au roman, non l'inverse* »². Son répertoire bibliographique ne se résume pas à des poèmes et des romans, puisque Dib a fait aussi de la littérature jeunesse. Il a écrit des contes pour enfants, à l'exemple de *L'Histoire du chat qui boude*. Il a aussi à son actif plusieurs nouvelles telles : *Le Talisman* ou encore *Au Café* ainsi qu'un essai intitulé : *L'Arbre à dire*. Et aussi une pièce de théâtre : *Mille hourras pour une gueuse*.

¹ Interview, Témoignage Chrétien, 7 Février 1985, in MANSOURI, Yacine, *L'engagement dans L'Incendie de Mohamed Dib*, Mémoire de Magistère, université El hadj Lakhdar de Batna, Année universitaire 2011-2012, p. 25.

² DEJEUX, Jean, Mohamed Dib, écrivain algérien, in, *L'analyse des personnages dans L'Incendie de Mohammed DIB*, Mémoire de Magistère réalisé par Boudjerida Loubna, Université Mentouri de Constantine, Année universitaire 2009-2010. p.10

Dans notre travail de recherche, nous avons choisi de revenir sur les trois premiers romans de Mohamed Dib : *La grande maison*, *L'Incendie* et *Le métier à tisser*.

Etant donné la période qui nous sépare de la date de parution de ces romans, ainsi que la quantité de travaux qui leur ont été consacré, nous pourrions être amenés à croire que cette œuvre est épuisée par les études et qu'il serait vain de revenir dessus. Mais, notre conviction est que cette œuvre n'a pas encore livré tous ses secrets. Il nous semble, en effet, que nous pouvons jeter un regard neuf sur ces textes et ce en ayant recours à une nouvelle approche théorique. Il s'agit donc pour nous, dans notre démarche, d'interroger l'implicite des textes ou « *les rapports internes proposés par la fiction* »³ pour retracer l'évolution de la conscience politique du peuple algérien durant la période historique présentée dans les textes et qui correspond aux années 1939-1942, en l'occurrence la période de la seconde guerre mondiale.

Pour ce faire, nous avons choisi de faire appel à une nouvelle théorie qui a vu le jour aux cours de ces dernières années, en France. Il s'agit de la théorie politique du roman échafaudée par Pierre Bourdieu en ayant pour bases ses théories sociologiques. Une théorie qui, par la suite, est développée et améliorée par deux autres théoriciens de la littérature : Jacques Leenhardt et Jean Michel Delacomptée.

Cette théorie accorde la plus haute importance à ce que dit le texte et non pas à ce que veut dire l'auteur à travers son écrit. La vie de l'auteur est totalement mise à l'écart. Elle est exclue lors de l'analyse.

Notre travail consiste à voir dans la trilogie romanesque de Mohammed Dib intitulée « Algérie » le cheminement et l'évolution qu'a suivit la conscience politique du peuple algérien pour s'accomplir. Cet éveil que l'on retrouve essentiellement dans l'étude des personnages, implique une analyse de ces derniers, du moins ceux qui sont les plus représentatifs.

Certes, des études dans cette perspective ont été déjà réalisées, mais nous avons relevé qu'elles se sont concentrées sur le second volet de la trilogie, à savoir *L'Incendie*.

³ Leenhardt, Jacques, *Lecture politique du roman, La jalousie d'Alain Robbe-Grillet*, Ed. De Minuit, paris, 1973, p. 12.

L'intérêt de notre démarche réside, d'abord, dans le fait de travailler sur les trois romans qui composent cette trilogie. En second lieu, nous avons noté que les travaux que nous avons consultés, à l'exemple d'un mémoire de master⁴ qui s'est proposé d'analyser les personnages de *L'Incendie*, manque de profondeur d'analyse. En effet, dans ce travail, on s'est contenté de reprendre les descriptions données par l'auteur sans aucune proposition d'interprétation ou d'analyse. Dans un second travail⁵, on a interprété des éléments de la trilogie en ayant pour point de départ le réel. Et dans ce cas, bien souvent le texte sert de prétexte à des discours ou thèses que le roman ne contient pas forcément.

Donc, notre intérêt est d'essayer de relire les romans pour ouvrir une ébauche vers le réel et non l'inverse. Nous allons aussi essayer de dresser un portrait des personnages principaux (les plus représentatifs) dans l'œuvre. Et, enfin, nous allons tenter de voir comment l'espace où évoluent les personnages influe sur leur éveil (la campagne / la ville), autant qu'influe le temps qui passe.

[...] Il s'agit de s'adjoindre les livres, non pour changer de vie, mais pour changer la vie. Tout le reste masque la douleur de la vie ordinaire : seuls les livres la métamorphose⁶

Partant de cette idée que soutient Danièle Sallenave, on peut situer la première trilogie dibienne dans une perspective réaliste où l'auteur dénonce la situation misérable des Algériens, et ce pour favoriser sa prise de conscience mais aussi pour porter la voix de ce peuple au-delà les frontières pour contribuer avec son œuvre à une « *métamorphose* ». Dib témoigne :

Nous [écrivains Algériens] cherchons à traduire avec fidélité la société qui nous entoure. Sans doute est-ce un peu plus qu'un témoignage. Car nous vivons le drame commun. Nous sommes acteurs de cette tragédie. [...] Plus précisément, il nous semble qu'un contrat nous lie à notre peuple. Nous pourrions nous intituler ses "écrivains publics". C'est vers lui que nous nous tournons d'abord. Nous cherchons à en saisir les structures et les situations particulières. Puis nous nous retournons vers le monde pour témoigner de cette particularité, mais aussi pour marquer combien cette particularité

⁴ Boudjerida, Loubna, L'analyse des personnages dans « L'incendie de Mohammed Dib », Mémoire de Master, Université Mentouri de Constantine, Année universitaire 2009-2010.

⁵ BOUHEDOUN, Lila, OUMOUCHI, Malika, *Etude analytique de la trilogie de Mohammed Dib : La grande maison, L'Incendie et Le métier à tisser*. (Etude sur textes traduits en arabe par DROUBI Samy), Mémoire de licence de langue arabe, sous la direction de M. SAADOUN, Salem, Université Mouloud MAMMERI, Tizi-Ouzou, Année universitaire 1999/2000.

⁶ SALLENAVE, Danièle, *Le Don des morts*, Ed. Gallimard, 1991.

s'inscrit dans l'universel. Les hommes sont à la fois semblables et différents: nous les décrivons différents pour qu'en eux vous reconnaissiez vos semblables⁷

Ayant pour point de départ les textes qui constituent notre corpus, nous tenterons de suivre l'évolution de la prise de conscience politique du colonisé algérien. Pour bien mener notre travail, nous dresserons, en premier lieu, des portraits des personnages les plus représentatifs des romans, étant donné que c'est au niveau du personnage que s'accomplit cette prise de conscience. C'est pour cette raison que nous avons décidé d'axer notre travail sur ces « *êtres de papier* » d'où aussi le recours à la théorie politique du roman pour qui l'étude des personnages est l'un des axes principaux.

Notre analyse qui se veut, donc, une lecture politique des trois premiers textes de M. Dib accorde aussi un intérêt particulier aux éléments externes qui peuvent être à l'origine de déclenchement du processus de la prise de conscience politique chez les personnages, ou encore, qui accentuent la conscience politique chez les personnages qui se trouvent déjà avertis de la situation politique du pays à l'exemple de Hamid Seraj ou de Comandar.

Prendre conscience des conditions miséreuses qui lui sont imposées était le seul moyen, pour le peuple algérien, pour réagir afin de se libérer du joug colonial. Une prise de conscience plus au moins lente, chose qui nous mène à nous interroger sur les raisons de cette torpeur et à nous demander si ce peuple pouvait mettre un nom sur la cause principale de sa situation catastrophique. Comme point de départ, nous avançons l'hypothèse selon laquelle le colonisé n'arrive pas à nommer le mal qui le ronge ni à définir sa provenance. Par ailleurs, même s'il se rendait compte que la colonisation était la source de son malheur, le colonisé demeurerait certain qu'il ne pouvait rien faire pour changer l'état des choses. Après tout, il se trouvait face à un adversaire de taille : la France ! Il était persuadé que devant la force de cette grande nation, il ne pourrait jamais reprendre sa liberté confisquée. Le colonisé se trouvait dans un état psychologique qu'Albert Memmi nomme « *complexe du colonisé* ».

L'autre hypothèse qui nous semble plausible, par rapport à cette lenteur au niveau de l'éveil politique, c'est le rôle que jouent les programmes scolaires proposés à l'école

⁷ DIB, Mohammed, Témoignage chrétien, 07 février 1958, in : MANSOURI, Yacine, *L'engagement dans L'Incendie de Mohamed Dib*, Mémoire de Magistère, 2011-2012, p.25.

française, du moins pour le peu d'Algériens qui étaient scolarisés. Il nous semble évident que ces programmes soient conçus pour servir les intérêts des colons, en glorifiant la France et en faisant croire aux Algériens que leurs ancêtres étaient Gaulois.

L'ensemble de la trame de la trilogie s'est déroulé dans des espaces différents. Il nous semble que cela n'est pas sans signifier quelque chose notamment au niveau de l'éveil politique des personnages. Il nous semble que l'espace géographique détient une grande importance quant à la prise de conscience politique chez les personnages de la trilogie. Ces hypothèses peuvent-être confirmées comme infirmées tout au long de cette recherche.

Pour tenter de répondre à ces questionnements, nous allons suivre un plan qui sera composé de trois chapitres. Dans le premier, nous allons procéder par donner un aperçu global sur l'auteur, les écrits composant notre corpus, leur réception critique et leur contexte d'écriture. Nous présenterons aussi un bref aperçu sur le contexte littéraire d'écriture en langue française durant la période 1950, ainsi qu'une tentative d'interprétation des trois titres à savoir : *La grande maison*, *L'Incendie* et *Le métier à tisser*. On terminera ce chapitre par une présentation succincte de l'approche littéraire que nous avons choisi d'utiliser pour donner une nouvelle interprétation de la trilogie, en l'occurrence la théorie politique du roman. Cette partie contiendra une définition de cette dernière, ainsi que l'élément fondamental sur lequel elle s'appuie: le portrait du personnage.

Le second chapitre sera consacré à l'étude des portraits des personnages les plus représentatifs dans les romans. Il portera, d'ailleurs, le même titre que son contenu, à savoir : « portraits des personnages les plus représentatifs de la trilogie ».

Le troisième et dernier chapitre qui s'intitule « Genèse de l'éveil politique » sera divisé en deux parties. La première sera consacrée à l'exposition des éléments du texte qui sont à l'origine du déclenchement de la conscience politique chez les personnages. La seconde partie, quant à elle, elle sera employée à exposer les éventuels éléments qui peuvent être la cause de la lenteur qu'a connue l'éveil politique des colonisés. Cette partie aura comme titre « origines de l'anesthésie de la conscience politique ».

Enfin, ce modeste travail se clôturera, nous l'espérons, sur des réponses aux hypothèses que nous avons émises au début de cette recherche.

Chapitre premier : Autour de la trilogie

Chapitre premier

Notre travail sera subdivisé en trois chapitres. Le premier sera consacré aux différents éléments entourant la trilogie. Ce chapitre sera divisé en deux parties. Dans la première partie, nous présenterons de manière brève la vie de l'auteur. En suite, nous donnerons un résumé pour chacun des romans, après cela, nous donnerons un petit aperçu sur la littérature des années 1950, un autre sur le contexte d'écriture de la trilogie ainsi que sa réception critique. Nous proposons aussi une étude des trois titres à savoir : *La grande maison*, *L'Incendie* et *Le métier à tisser*. Nous proposons de clôturer ce chapitre avec une petite présentation de la théorie que nous avons choisi pour tenter d'interpréter nos textes, en l'occurrence la théorie politique du roman.

1. Présentation de l'auteur

Mohammed Dib est un écrivain Algérien de langue française, auteur de romans, de nouvelles, de pièces de théâtre, de contes pour enfant et de poésie. Il fait partie de la première génération d'écrivains algériens de langue française.

Dib est né à Tlemcen le 21 juillet 1920 dans une famille faisant partie de cette bourgeoisie cultivée que la colonisation allait ruiner et acculturer. Il a grandi dans une atmosphère religieuse, cependant, il ne fréquente pas l'école coranique comme c'était l'usage à l'époque mais il fait des études primaires et secondaires dans l'école française. A l'âge de douze, treize ans, tout en continuant à étudier, il s'initie au tissage et à la comptabilité. Il exerce, ensuite, différents autres métiers : instituteur, employé des chemins de fer, interprète, journaliste et dessinateur de maquettes de tapis à exemplaire unique.

Depuis l'âge de quinze ans, il compose des poèmes, manifestant un irrésistible besoin d'écrire.

Entre 1939 et 1942, il est instituteur à Zoudj Beghel sur la frontière algéro-marocaine, comptable à Oujda, au Maroc, dans l'Armée (française, bien sûr) puis employé aux chemins de fer algériens. Après le débarquement américain en Afrique du Nord, il est requis comme interprète anglais-français auprès des armées alliées à Alger.

A partir de 1946, il propose des textes à des revues. En 1947, la revue *Forge* retient son poème *Véga*, puis sa réflexion sur « La nouvelle dans la littérature yankée ». En 1948 il est invité aux rencontres organisées à Sidi Madani, près de Blida. Il y rencontre Albert Camus, Jean Cayrol, Jean Sénac, Brice Parain et d'autres.

En 1950-1951, il collabore au journal *Alger Républicain*. La même année il épouse Colette Belissant qui lui donna quatre enfants.

En 1952, commence la publication de la trilogie *Algérie* dont le second volet, sorti quelques mois avant le déclenchement de la guerre d'indépendance. En 1955, il est expulsé d'Algérie. Il s'installe en France, d'abord à Mougins dans les Alpes maritimes et par la suite à Le Celle Saint-Cloud.

En 1962, l'indépendance de l'Algérie est proclamée, mais Dib ne revient pas en Algérie à la fin de la guerre, ou il n'y fait que de brèves incursions.

Il est mort le 02 mai 2003 à Le Celle Saint-Cloud en France.

2. Présentation et résumés des trois romans :

2.1. La grande maison :

C'est le tout premier roman de Mohammed Dib, publié en 1952 aux éditions du Seuil. Premier volet d'une trilogie intitulée « Algérie » probablement parce qu'elle rend compte du « drame commun » du peuple algérien durant la période coloniale. Cette trilogie comprend aussi *L'incendie* ainsi que *Le métier à tisser*.

La grande maison a connu une réédition moins d'un mois après sa parution en 1952. Elle est réimprimée une fois par an en moyenne⁸.

Ce roman a été traduit, à l'instar des autres, en plusieurs langues, notamment en allemand, en espagnol, en arabe et bien d'autres langues.

La grande maison fut adaptée à la télévision algérienne par le réalisateur **Mustapha Badie** sous forme de feuilleton. L'accueil du public était très enthousiaste. Le roman a été aussi récompensé par le prix **Fénéon** en 1952.

2.1.1. Résumé de La grande maison :

Dans Dar-Sbitar, une maison énorme, vivent beaucoup de familles algériennes qui témoignent chacune à sa façon de la situation des Algériens durant la période de l'entre deux guerres. Parmi ses familles, il y a celle d'Omar composée ce dernier, sa mère et ses deux sœurs.

⁸[http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title:La Grande maison &oldid= 95922971](http://fr.wikipedia.org/w/index.php?title:La_Grande_maison&oldid=95922971). Consulté le 06.11.2014

La trame narrative de ce roman tourne autour de la misère, la faim et l'enseignement falsifié administré par l'école française aux jeunes enfants Algérien. Cependant, le thème majeur reste la faim et la misère.

Le jeune enfant avait toujours faim, terriblement faim, car il n'y avait presque rien à manger à la maison, jusqu'à ce que cela soit devenu pour lui une habitude (de ne jamais être rassasié), et pour subsister à ses besoins Omar se réfugiait dans les jeux auxquels il prenait beaucoup de plaisir.

Dans cette misère et parmi tous les personnages qui ne pensent qu'à la manière de se procurer de quoi se nourrir se distingue Hamid Seraj, un homme cultivé, conscient de leur situation pitoyable. Hamid Seraj essaye d'éveiller les consciences de ses confrères en les incitant à se révolter.

Les portes de ce premier volet de la trilogie dibienne se ferment sur un sourire d'Omar qui peut être une lueur d'espoir pour les jours à venir.

2.1.2. Thèmes majeurs dans *La Grande Maison* :

- 1- La misère et la faim
- 2- L'école française

2.1.3. Présentation des personnages principaux de *La grande maison*

Omar : personnage principal. Un enfant de 10 ans qui fait ses études à l'école française. Enfant très intelligent à l'esprit vif, curieux, qui observe et se pose des questions sur la situation qu'il vit et qui l'entoure.

Aïni : mère d'Omar. Une veuve qui se tue au travail et qui mène chaque jour un combat de survie pour elle et pour sa famille nombreuse.

Mama : grand-mère maternelle d'Omar. Une vieille femme paralysée, abandonnée par ses enfants chez Aïni. Elle constitue pour sa fille une autre bouche à nourrir.

Hamid Seraj : homme cultivé, conscient de la situation chaotique de son pays et de ses confrères. Homme nationaliste qui essaye d'éveiller la conscience du peuple ; ce qui lui vaudra de séjourner dans la prison coloniale.

Zhor : une jeune adolescente de quinze ans. Amie de Omar à Dar-Sbitar, c'est avec elle qu'il va partir en vacances à Bni Boublan chez la sœur de celle-ci.

2.1.4. Commentaire personnalisé sur La grande maison

Dans ce roman l'auteur est arrivé à nous transmettre et à nous faire partager les mêmes émotions de misère et de galère que vivaient les personnages de Dar-Sbitar. En le lisant, j'ai pu me plonger dans une époque qui ne ressemble en rien à la nôtre. En le lisant, on peut imaginer l'ambiance qui régnait à cette époque (ex : les jeux des enfants) mais surtout, on peut ressentir la douleur et le désespoir que ressentent les personnages.

2.2. L'Incendie :

C'est le second volet de la trilogie Algérie. Il est publié en 1954. Ce roman a connu plusieurs rééditions. Il a été traduit en plusieurs langues, notamment en Allemand, en Espagnol, en Arabe,

2.2.1. Résumé de L'Incendie

Les événements dans *L'Incendie* se passent à Bni Boublen un petit village perché dans la haute montagne de Tlemcen, où Omar s'est rendu pour les grandes vacances avec son amie Zhor chez la sœur de celle-ci.

A Bni Boublen, Omar fait la connaissance de Comandar, un vieil homme qui va l'initier à l'apprentissage dur et douloureux de la vie.

La situation des fellahs est de plus en plus misérable. Alors, ces derniers ont décidé, après la discussion avec Hamid Seraj, de se révolter et ce, en organisant une grève comme manière de protestation. Un jour, un feu prend dans les champs de récoltes. Les causes de cet incendie ne sont pas claires mais il est probable que Kara Ali (un propriétaire) en soit à l'origine. Cependant, les fellahs sont les premiers à être accusés par les autorités coloniales et sont conduits directement en prison.

2.2.2. Thèmes majeurs dans L'Incendie

1. La misère des fellahs
2. La grève des fellahs.

2.2.3. Présentation des personnages principaux de L'Incendie

Omar : Un enfant de 10 ans qui fait ses études à l'école française. Il très intelligent et a l'esprit vif et curieux. Toute au long de la trilogie, il observe et se pose des questions sur la situation dans laquelle vivent lui et les siens.

Comandar : un vieil homme qui a fait la vieille guerre (la première guerre mondiale) où il a perdu ses deux jambes d'où aussi son surnom Comandar. Ce vieil-homme a administré beaucoup d'enseignements au petit Omar.

Zhor : amie d'Omar ; jeune adolescente qui commence tout juste à prendre conscience qu'elle devient femme et ce par le biais de son corps en voyant apparaître les signes de la féminité.

Kara Ali : un propriétaire de terres, détesté et craint par tous les fellahs parce qu'il s'est rangé du côté des colons.

Mama : femme de Kara Ali.

Ba Dedouche : un vieux fellah.

Slimane Meskine : un fellah (seul au monde) qui a connu la misère, surtout après la mort de son père, puis le reste de sa famille à cause des conditions de vie lamentables.

Hachemi : un berger qui se tenait invisible

Bensalem Adda : fellah d'une figure osseuse, et de sang un peu vif.

Hamid Seraj : homme cultivé, conscient de la situation chaotique de son pays et de ses confrères. Homme nationaliste qui essaye d'éveiller la conscience du peuple ; ce qui lui vaudra de séjourner dans la prison coloniale.

Djilali Ben Youb : un simple fellah qui possédait deux vaches, chose qui lui a valu la jalousie de Kara.

Le grand Coloughli :

Sid Ali : des fellahs ayant participé à la grève.

Aissani Aissa :

2.2.4. Commentaire personnalisé sur L'Incendie

Dans ce roman, l'auteur nous permet de découvrir un autre visage de l'Algérie et ce en nous transportant à la campagne. Tout au long des pages de ce livre je n'ai cessé de penser à la Kabylie et ce à cause des similitudes frappantes entre les deux espaces (la Kabylie et Bni Boublen). Ce qui a retenu mon attention aussi c'est que l'auteur a su nous présenter la misère sous un autre visage dans un autre espace.

2.3. Le métier à tisser :

Ce dernier volet de la trilogie prendra fin au même temps que la guerre d'Algérie, qui depuis le début lui sert de toile de fond.

Comme *La grande maison* et *L'incendie* ce dernier aussi a été traduit dans plusieurs langues.

2.3.1. Résumé de l'œuvre

Omar, le petit garçon de dix ans dans *la grande maison* et *l'incendie* est maintenant un jeune adolescent de 13, 14 ans, qui renonce à ses études à cause des conditions misérables de sa famille. Cela lui impose de travailler pour gagner de quoi vivre. Chose qu'il fera grâce à l'aide de sa mère Aïni qui va supplier un patron de le faire travailler comme tisserand. Omar travaillera effectivement dans la cave souterraine où il apprendra le métier, aux côtés de plusieurs ouvriers. Dans cet atelier Omar écoute attentivement les longues discussions qui se tenaient entre les tisserands qui étaient conscients de leurs conditions de vie misérables, mais qui tentaient plutôt de les expliquer, et se résignaient enfin à dire que les choses sont ainsi et qu'elles ne changeraient pas.

2.3.2. Thèmes majeurs dans Le métier à tisser

- 1- La misère
- 2- La mendicité
- 3- La seconde guerre mondiale

2.3.3. Présentation des personnages du roman

Omar : personnage principal de la trilogie. Dans le métier à tisser il a 13-14 ans et il apprend le métier de tisserand.

Mahi Bouanane : maître tisserand. C'est un personnage bouffi. C'est le patron des tisserands dans la cave où travail Omar.

Hami surnommé **Zbèche** : un petit monstre difforme. Chef des apprentis tisserands.

Choul : un vieux tisserand sans dents, décharné avec un visage terreux et des cheveux courts.

Hamedouch : un tisserand rouquin, beau garçon. Le plus jeune de tous les ouvriers.

Oacha : un tisserand géant, barbu, souple et très animé. A l'air triste.

Ba Skali : un vieux tisserand.

Ghouti Lamine : tisserand à la cinquantaine, d'un aspect désagréable. Homme de foi avec une mine propre et soignée.

Bounoir moulaï : gros tisserand asthmatique, à la face ravagée.

Hamza : tisserand au visage épais. Homme d'une pièce, massif de visage, carré d'épaule et barbu. Avait fait de la prison pendant plusieurs années et nul ne sait pourquoi.

Mostefa Rezak : un tisserand souldard qui trouve la vie absurde. Il travaille juste pour gagner de quoi boire.

2.3.4. Commentaire personnalisé sur Le métier à tisser

La succession des événements, leur transformation et la description du parcours d'Omar et de sa famille depuis les débuts de la guerre jusqu'à sa fin ont permis de me donner une vision plus précise de la condition misérable du peuple durant cette période. Ce qui a aussi attiré mon attention dans ce roman c'est l'évolution d'Omar dans sa manière de réfléchir et de réagir vis-à-vis de certaines situations (réactions vives par rapport à celles

des gens plus âgés que lui. Cependant, je trouve que ce dernier volet contient beaucoup de personnages, il m'arrive, ainsi, de me perdre dans l'histoire.

3. Contexte littéraire des années 1950

Suite au débarquement de la France en Algérie, une littérature sur l'Algérie a vu le jour. Cette dernière est principalement produite par des écrivains étrangers qui ont chanté la beauté de cette nouvelle terre conquise. Cette littérature qui a pour toile de fond l'Algérie est nommée littérature exotique. Ce n'est qu'après la première guerre mondiale que des Algériens ont commencé significativement à produire des écrits en langue française. Tous les écrits de cette période décrivent la vie des Algériens et leurs traditions en vue d'intéresser le lecteur étranger ; ces premiers textes algériens ont, souvent, un cachet ethnographique. Et la critique littéraire considère que les romans des années 1920 à 1940 sont ceux de l'assimilation et du mimétisme car les écrivains algériens de l'époque imitaient en tout le modèle romanesque français et faisaient l'éloge de la culture française.

La seconde moitié des années 1940 et le début des années 1950 connaîtront une production littéraire algérienne très abondante. C'est ainsi que naît en Kabylie, aux alentours des années 1950, une autre littérature : une littérature proprement algérienne puisqu'elle met en scène le peuple algérien, son vécu, ses souffrances, ses problèmes, ses traditions et sa culture. Cette période constitue un moment de rupture avec la littérature précédente.

La parution du roman de Mouloud Feraoun : *Le fils du pauvre* (1950) suivi de romans de Mouloud Mammeri, de Malek Ouary et un peu plus tard des écrits de Mohamed Dib, à l'ouest de l'Algérie témoigne d'une activité littéraire très riche chez les Algériens qui signent ainsi la naissance d'une littérature algérienne de langue française.

Ces écrivains ont choisi leur propre manière de contribuer à la lutte pour la cause nationale. En effet, ils ont choisi le domaine de la littérature comme arène de combat, car comme disait Kateb Yacine :

Mon œuvre est ma part de feu, elle est dans ce que je crois être ses pouvoirs contagieux de révolte et de liberté, le vrai poète même dans un courant progressiste doit manifester son désaccord.⁹

Cette nouvelle étape dans la vie de la littérature algérienne est caractérisée par un très grand mouvement au niveau littéraire : travail dans les journaux et revues, création d'associations littéraires...

Cependant, la plus grande avancée de cette époque réside dans l'affirmation et l'épanouissement du genre romanesque. Le nombre de romans édités à cette époque en est la preuve irréfutable. Ces romans offrent une image de l'Algérie et des Algériens bien différente de celle donnée dans les romans des premiers romanciers. Les écrits de Feraoun, *Le fils du pauvre* (1950), *La terre et le sang* (1953), *Les chemins qui montent* (1957), ceux de Mammeri : *La colline oubliée* (1952), *Le sommeil du juste* (1955), Malek Ouary : *Le grain dans la meule* (1956), Mohammed Dib : *La grande maison* (1952), *L'Incendie* (1954), *Le métier à tisser* (1957), et enfin *Nedjma* (1956) de Kateb Yacine, ont changé le paysage littéraire algérien. Tous ces romans sont ancrés dans une tradition réaliste de l'écriture ayant l'ambition de porter la voix d'un peuple en souffrance. Et c'est dans cette tradition et cette ambition que s'inscrit la trilogie « Algérie » de Mohammed Dib.

4. Contexte d'écriture de la trilogie

La première trilogie de Mohammed Dib est rédigée aux alentours des années 1948. En effet, depuis cette année, Dib a écrit des textes sur l'Algérie, et ces derniers vont devenir la trilogie Algérie composée de *La grande maison*, *L'Incendie*, et *Le métier à tisser*. Dans une lettre adressée à Jean Sénac en 1951, Dib écrit qu'il a terminé un roman de 300 pages¹⁰

En ce qui concerne le deuxième roman, *L'Incendie*, dans un article intitulé à *l'origine de l'incendie de Mohammed Dib*, Jean Déjeux a montré que les événements narrés dans ce roman sont tirés pour la plupart de faits réels, plus précisément d'une grève

⁹ BENAMAR, Mediene, *Kateb Yacine le cœur entre les dents*, Ed. Robert Laffont, France, Octobre 2006, p. 146.

¹⁰ Cette information est tirée du livre de Akbal Mhenni intitulé *Mohammed Dib, confrencier Maurice Monnoyer témoigne*.

à Ain Taya ; des faits que Mohammed Dib a rapporté pour son journal *Alger Républicain*, en 1951.¹¹

La grève a eu lieu à Alger, certes, mais l'auteur a préféré décrire les événements se déroulant principalement à Tlemcen, une région qui lui est plus familière. Il connaît les gens de Tlemcen plus que ceux d'Alger et il se sent plus proche d'eux plus que de n'importe quel autochtone d'une autre région de l'Algérie.

Pour ce qui est de la date, il nous semble que Dib a choisi l'année 1939, comme année de déroulement des événements, comme présage de la guerre qui allait avoir lieu, car 1939 fait référence à une guerre très connue, en l'occurrence la seconde guerre mondiale où un nombre considérable d'Algériens étaient mobilisés pour une cause qui n'était pas la leur.

5. Réception critique de la trilogie

Les trois premiers romans de Mohammed Dib étaient accueillis très favorablement par (l'opinion littéraire/ publique) : les journaux et les critiques, surtout la critique de gauche. Cette dernière apprécie particulièrement le fait que Dib ait posé le problème politique et social de son époque.

La grande maison a reçu un accueil favorable des milieux nationalistes et a été très critiquée par la presse coloniale. Après sa lecture, André Malraux a immédiatement qualifié M. Dib d'un des plus grands écrivains algériens de langue française.

Cette trilogie est récompensée par le prix de l'Union des Ecrivains algériens, en Décembre 1966.

L'auteur est aussi apprécié quant à son engagement pour la cause de sa communauté. Il est de ce fait qualifié par Mohammed El Gharbi¹² comme étant un des rares Algériens à pratiquer un engagement littéraire au sens où l'entend J. Paul Sartre ; c'est-à-dire que sa littérature est comme un appel :

¹¹ Ces informations sont tirées du livre de Charles Bonn *lecture présente de Mohammed Dib*

¹² Délégué algérien à la conférence des écrivains d'Asie et d'Afrique de Tachkent, en octobre 1958

Les écrivains de ce que l'on nomme en France L'école Littéraire Nord-africaine, sont hormis Mohammed Dib et quelques rares autres, coupés de leur peuple réagissent timidement devant la sanglante réalité quotidienne. Il s'agit souvent de petit-bourgeois ayant reçu une éducation spécifiquement française, antipopulaire, antinationale, et qui a fait d'eux des hommes partagés entre fidélité à une culture et la fidélité à une patrie anonyme.¹³

Henry Miller, quant à lui, disait à propos des premiers livres de Dib que « *C'est la sorte de livres qui précèdent et engendrent les révolutions, si toutefois la parole possède quelque pouvoir* »¹⁴

6. Etude des titres

Avant même sa lecture, une œuvre se met en relation avec le lecteur par le biais d'éléments que Gérard Genette appelle « la paratextualité ». En effet, le premier élément qui interpelle le lecteur est le titre, c'est justement là que s'établit la relation entre le livre et le lecteur. Un titre n'est donc pas choisi au hasard, il remplit alors une fonction à la fois sémantique, poétique et joue aussi le rôle d'une étiquette publicitaire :

Le titre du roman est un message codé en situation de marché ; il résulte de la rencontre d'un énoncé ; en lui se croisent nécessairement littérarité et socialité : il parle l'œuvre en termes de discours social mais le discours social en terme de roman.¹⁵

Donc, avant de procéder à une lecture des romans nous allons procéder, dans un premier lieu, à une analyse du titre de chaque roman constituant notre corpus.

Le premier titre, *La grande maison* est une phrase nominale composée d'un déterminant féminin singulier suivie d'un adjectif qualificatif toujours au féminin singulier pour qualifier le nom « maison » qui suit.

Au sens dénoté, ce titre renvoie à Dar-Sbitar, la maison où se déroule l'essentiel de la trame narrative du premier roman.

Au sens connoté, Dar en Arabe signifie la maison, Sbitar signifie hôpital. Dans un sens plus large, cette maison où vivent des familles algériennes pour la plus part démunies, pourrait renvoyer à l'Algérie qui est plongée dans un état comateux. Le choix de Sbitar

¹³ El Gharbi, Mohammed, in MANSOURI, Yacine, *L'engagement dans L'Incendie de Mohamed Dib*, Mémoire de Magistère, 2011-2012.

¹⁴ *Ibid.*

¹⁵ Achour, Christiane, Bekkat, Amina, *Convergences critiques II, Clefs pour la lecture des récits*, Ed. Tell, 2002.

pourrait être une manière pour l'auteur de dire la situation malade des habitants de ce lieu, une situation de souffrance et d'agonie.

Ce titre n'est pas en rupture avec ce que l'on retrouve dans la diégèse ; le contenu du roman est parfaitement en accord avec le titre qui lui est choisi. Effectivement, Dib, dans son récit, met en place un ensemble de familles pour la plupart démunies, vivant dans un lieu commun très vaste, partageant ainsi la misère, la cour et allant jusqu'aux sanitaires.

Le second titre est composé d'un déterminant suivi d'un nom au masculin singulier : *L'Incendie*. Au premier sens, il renvoie à l'embrasement des champs des fellahs ; ce qui correspond parfaitement avec ce qui est narré dans la diégèse. Effectivement, lorsque les fellahs de Bni Boublen ont commencé à s'organiser et à constituer une menace contre les intérêts des colonisateurs, ces derniers avec les autochtones qui se sont rangés de leur côté ont embrasé les champs de blé pour ensuite les accuser de cet acte et ainsi pouvoir les emprisonner et éliminer la menace qu'ils constituaient.

Au sens connoté, ce titre pourrait signifier le feu de la révolte qui anime toutes ces familles algériennes pour qui le souci majeur était de se procurer un peu de pain. Mais voilà que cette situation devenue insupportable les pousse instinctivement à la révolte.

Vient en dernier *Le métier à tisser*. Ce titre est composé d'un déterminant au masculin singulier suivi d'un nom de la même catégorie grammaticale, ensuite vient une préposition puis un verbe à l'infinitif.

Au sens dénoté, ce dernier renvoie au métier où les tisserands tissent des couvertures. Ce métier exclusivement féminin dans la société kabyle et chez les romanciers de cette région. Mais chez Dib, l'on retrouve qu'il est pratiqué principalement par la frange masculine. Effectivement, la cave où Omar est muté pour y travailler afin de venir en aide pour sa famille regorge d'hommes qui pratiquent tous le métier de tisserands. L'essentiel de l'histoire se déroule dans cette petite cave où Omar apprend à devenir tisserand à son tour. A ce sens l'on peut dire que le titre de l'œuvre correspond relativement avec son contenu.

Au sens dénoté, ce titre pourrait correspondre à l'aboutissement d'une conscience politique qui a fini de se tisser. C'est cette révolte peu mûre dans *L'Incendie* va prendre une autre tournure du moment que ce peuple est arrivé à prendre conscience, et à savoir pourquoi il

est dans cette situation, qui en était le responsable, mais plus important il a pris conscience qu'il doit réagir pour se sortir de cette situation. Il a enfin pris conscience qu'il doit se débarrasser des chaînes qui l'enchaînaient et prendre les rênes de sa destinée.

Dans la partie qui suit, nous allons dresser le tableau des différentes strates qui composent la société colonisée représentée dans les romans de Dib en mettant à nue les injustices sociales dues aux carences du système colonial.

7. Strates, différences et injustice dans la trilogie

La politique coloniale a divisé la société algérienne en plusieurs couches différentes. Cela est facilement détectable dans les romans de notre corpus (*La grande maison*, *L'Incendie*, *Le métier à tisser*), où l'on constate la présence de trois strates sociales distinctes. Le contraste est de taille entre les différentes strates, essentiellement, sur le plan économique, mais aussi sur le plan politique. Paradoxalement, se sont les strates les plus démunies qui manifestent un éveil politique plus que les strates privilégiées. Si l'on procède à une classification de ces strates dans un ordre croissant, on peut dire que la première catégorie de personnages est celle qui échappe à la misère qui touche la grande majorité de la plèbe, parce qu'elle s'est rangée du côté du colonisateur et sert ses intérêts :

Omar ni personne n'osait toucher, sans encourir de grands châtiments de la main des maîtres, les quelques fils de négociants, de propriétaires, de fonctionnaires qui fréquentaient l'école. (Lgm. p.13).

Cette catégorie peut se permettre de manger à sa faim, ce qui n'était pas évident pour les autres. Les enfants appartenant à cette catégorie se permettaient même de manger des gâteaux à l'image de Driss Bel Khodja, chose que les autres enfants n'arrivaient même pas à imaginer : « *L'un d'eux, Driss Bel Khodja, un garçon bête et fier, n'exhibait à chaque récréation pas seulement du pain, ce qui était déjà beaucoup, mais encore des gâteaux et des confiseries* » (Lgm. p.14).

Cette frange de la société vivait dans une situation favorable, d'ailleurs, à un moment, le narrateur se demande si cela pouvait être vrai :

Chaque matin invariablement, il [Driss Bel Khodja] racontait après s'être empiffré ce qu'il avait mangé la veille. Et, à la récréation de l'après-midi, son repas du jour. Il n'était question que de quartiers de mouton rôtis au four, de poulets, de couscous au beurre et au sucre, de gâteaux aux amandes et au miel dont on n'avait jamais entendu les noms : cela pouvait-il être vrai ? Il n'exagère peut-être pas cet imbécile !... (Lgm. p.15)

A l'image de la majorité des familles autochtones de l'époque coloniale, Omar et sa famille mènent une vie misérable, dans laquelle la faim et le froid sont omniprésents. Cette frange constitue, à notre sens, la seconde catégorie qui mène un combat quotidien pour pouvoir manger à sa faim. Plus on avance dans les romans, plus la misère s'accroît et la vie des personnages devient de plus en plus difficile, comme on peut le remarquer dans cet extrait de *La grande maison* :

Un jour passait. Puis un autre. Et un autre encore. La misère rendait tristes les gens de Dar-Sbitar. Chez Aini, ils étaient comme ils avaient toujours été. Il y avait seulement un peu plus de misère (Lgm. p. 149)

La troisième et dernière catégorie est celle représentée par Veste-de-kaki et sa famille. Cette dernière est plus misérable encore que la famille d'Omar. On peut constater que malgré la misère qui le frappe de plein fouet, Omar préfère donner sa part de pain pour Veste-de-kaki, car ce dernier était plus pauvre et plus chétif que lui. Dans *La grande maison*, le narrateur ne s'attarde pas beaucoup sur la vie de Veste-de-kaki, mais la description de ce petit garçon renseigne sur sa condition misérable :

Un petit, un mioche de rien du tout, aux grands yeux sombres comme de l'anthracite, au visage pâle et inquiet, se tenait à l'écart. Omar l'observait : debout contre un pilier du préau, les mains derrière le dos, il ne jouait pas celui-là. Omar fit le tour de la cour, surgit derrière un platane, et laissa tomber à ses pieds ce qui lui restait d'un croûton. Il fit mine de ne point s'en apercevoir et continua de courir. Arrivé à bonne distance, il s'arrêta, et l'épia. Il le vit de loin fixer le bout de pain, puis s'en saisir d'un geste furtif et mordre dedans.

L'enfant s'était ramassé sur lui-même. Son torse exigu était emmaillotté dans une veste de coutil d'été kaki ; ses jambes frêles sortaient des tuyaux d'une trop longue culotte. Une joie angélique éclairait ses traits [...]. (Lgm. p.10)

On peut vraisemblablement croire que les deux dernières catégories de personnages ne présentent aucune conscience politique, et que son seul et unique souci est de survivre. Cependant, et contre toutes attentes, on peut déceler chez cette frange de la société un éveil et une conscience politique.

Certes, cette situation n'est pas engendrée sans la présence d'éléments provoquant l'éveil de la conscience chez ces personnages pourtant marginalisés et oubliés. Les éléments ayant engendré la prise de conscience peuvent être répartis en facteur social caractérisé par la faim, la misère et l'angoisse et le facteur humain qui a un rôle très important, du moment que les deux personnages Hamid Seraj et Comandar ont nettement

accélééré ce processus de prise de conscience politique chez d'autres personnages tels que : Omar et les fellahs de Bni Boublen.

Suite à leurs parcours particuliers, Hamid Seraj et Comandar se retrouvent, contrairement aux autres personnages des romans, plus conscients de la situation politique dans laquelle se trouve le pays.

Par ailleurs, dans l'école française que fréquente Omar, les différences de statuts sociales entre les élèves sont autant de facteurs qui ont éveillé un esprit de rébellion chez le jeune garçon et quelques-uns de ses camarades. De la sorte, pour pouvoir se procurer un bout de pain, Omar et sa bande doivent se battre contre les bandes d'enfants aisés. En effet, Omar « *rançonnait quotidiennement* » quelques riches élèves pour leur arracher leur gouter pour le manger ou le partager avec son ami (plus miséreux que lui) Veste-de-kaki

En dehors de l'école, les choses prenaient une toute autre tournure. Plaisir et besoin mêlés poussent les enfants des différentes bandes à des bagarres :

A onze heures, aux portes mêmes de l'école, une bagarre s'engagea à coups de pierres. Elle se poursuivit encore sur la route qui longeait les remparts de la ville.

Violentes, parfois sanglantes, ces rencontres duraient des journées entières. Les deux camps, composés de gamins de quartiers différents, comptaient bon nombre de tireurs hors-ligne. Ceux du groupe d'Omar l'emportaient par leur habileté, leur prestesse, leur témérité. Ils étaient les plus redoutés, bien que peu nombreux. Quand on disait : les enfants de Rhiba, on évoquait de vrais démons [...] (Lgm. p.25)

En pareille situation, ces enfants se devaient bien de trouver un moyen de subsister et pour cela :

Par ces dures journées d'hiver, comme une bande de chacals, ils envahissaient des chantiers où ils arrachaient des planches qu'ils brûlaient. Ils alimentaient de grands feux qu'ils entretenaient dans les terrains vagues et se rassemblaient autour. (Lgm. pp. 25/26).

Néanmoins, Omar ne cachait pas son plaisir à rejoindre ses camarades dans les rues « *en quête de mauvais coup à tenter* » et « *de plaisanteries brutales* » (Lgm. P.26). En effet, personne ne pouvait empêcher Omar de sortir jouer dans les rues, ou de ne pas se rendre à l'école où il ne trouvait rien d'intéressant à faire:

Personne, et sa mère moins que quiconque, ne l'empêchait, quand il se réveillait, de courir vers les rues. [...] Omar passait là [à la rue] son temps libre, autant dire toute la journée ; décidant souvent qu'il n'avait rien d'intéressant à faire à l'école. (Lgm. p.26).

Dès sa tendre enfance, Omar s'est trouvé dans un milieu infesté de violence. A la maison, il est souvent battu par sa mère Aïni qui déversait toute sa rancœur, causée par la misère, sur ses enfants. Les premières pages relatent une scène d'une extrême violence : Aïni tentait en vain de faire sortir Omar de la pièce où elle et ses filles préparaient le dîner, elle tenta de le saisir par la main, mais ce dernier se déroba, alors elle saisit un couteau de cuisine et le frappa sans aucune hésitation :

Aïni tenta de le saisir par un bras. Peine perdue. Il se déroba. Soudain elle lança le couteau de cuisine avec lequel elle tailladait les cardons. L'enfant hurla ; il le retira de son pied sans s'arrêter et se précipita dehors ; le couteau à la main, suivi par les imprécations d'Aïni (Lgm. p.12)

A l'école, où il s'est trouvé mêlé à des bagarres, Omar protégeait « *ceux que les grands élèves tyrannisaient* » en échange d'un morceau de pain. Et, quand on s'attaquait à lui c'était en vain : Omar ne ramenait jamais de pain avec lui. De ces bagarres, il sortait souvent « *le nez et les dents en sang* ».

Omar et ses amis ne se ménageaient pas, dès qu'ils se voyaient, la bagarre éclatait :

Comme des forcenés, ils s'opposaient tout de suite entre eux, dès qu'ils se retrouvaient, et se livraient bataille. Cela se terminait la plupart du temps dans le sang. Il y en avait toujours qui finissaient par recevoir un caillou en plein visage ou sur le crâne. (Lgm. p.27).

Cette situation de misère ne touche pas seulement Omar, car il la partage avec un grand nombre d'enfants tlemcenniens, en particulier, et algériens, en général. Il y en a même quelques-uns qui sont contraints à la mendicité :

De ces enfants anonymes et frileux comme Omar, on en croisait partout dans les rues, gambadant nu-pieds. Leurs lèvres étaient noires. Ils avaient des membres d'araignée, des yeux allumés par la fièvre. Beaucoup mendiaient farouchement devant les portes et sur les places. Les maisons de Tlemcen en étaient pleines à craquer, pleines aussi de leur rumeurs. (Lgm. p. 28).

Pour cette catégorie de personnages démunis, plus les jours passent, plus leur faim s'accroît, et plus la misère les rend tristes. A chaque jour qui passe, ils perdent des forces, deviennent squelettiques et arrivent de moins en moins à tenir sur leurs jambes.

Cependant, un fait interpelle Omar quand il marche dans les rues de Tlemcen. Il remarque qu'il y a des gens heureux, souriants, bien portants et joyeux. Ceux là, sont ceux que la misère ne touche pas, ceux qui mangent à leur faim tous les jours. Il constate qu'il y a quelques-uns qui échappent à ce « *dénûment général* », et pense que ces privilégiés se

moquent bien des affamés et de leur misère : « *Joyeux dans le malheur, dans le dénuement général. Entre eux, ils doivent sûrement échanger des œillades quand personne ne les surveillaient...* » (Lgm. p. 149).

Ce que nous avons aussi constaté lors de notre analyse des personnages c'est le sentiment d'idolâtrie et de surestime que ressent le simple autochtone envers toute personne se suffisant ou présentant une quelconque autorité, à commencer par un simple propriétaire allant jusqu'aux autorités coloniales.

Le sentiment de terreur que suscite la France chez les colonisés est aussi à signaler. Cela se traduit par les sentiments de vulnérabilité et de culpabilité que ressentent même les citoyens innocents n'ayant aucunement enfreint les lois et qui sont pourtant traumatisés par l'idée d'être confrontés à l'autorité coloniale :

Omar se trouva seul dans la cour. Son sang buta contre ses tempes. Des agents de police ! Son cœur voulait jaillir de sa poitrine. Cloué sur place, il aurait désiré pouvoir crier : « Maman ! » Son front était moite. Brusquement il hurla :

- Les agents de police ! Les agents de police ! Les voilà ! Les voilà ! (Lgm. p.44)

Cette peur peut se justifier par l'absence d'un appareil qui rend justice à l'autochtone, car l'appareil judiciaire français n'existe que pour servir l'intérêt du colonisateur. A cet égard un vieil homme Ben Sari de Dar-Sbitar proteste et dénonce ainsi la grande nation française qui chante la liberté, l'égalité, et la fraternité, et met le doigt sur les tares de la justice française. Cet homme manifeste, ainsi, dans un moment d'angoisse et de désarroi, une conscience politique :

-... Je ne veux pas me soumettre à la Justice [...] Ce qu'ils appellent la justice n'est que leur justice. Elle est faite uniquement pour les protéger, pour garantir leur pouvoir sur nous, pour nous réduire et nous mater. Aux yeux d'une telle justice, je suis toujours coupable. Elle m'a condamné avant même que je sois né. Elle nous condamne sans avoir besoin de notre culpabilité. Cette justice est faite contre nous, parce qu'elle n'est pas celle de tous les hommes. Je ne veux pas me soumettre à elle... [...] Des larmes, des larmes, et de la colère, crient contre votre justice...elles en auront bientôt raison, elles sauront bientôt en triompher. Je le proclame pour tous : qu'on en finisse ! Ces larmes pèsent lourd et c'est notre droit de crier, de crier pour tous les sourds... s'il en reste dans ce pays... s'il y en a qui n'ont pas encore compris. Vous avez compris, vous. Allons, qu'avez-vous à répondre ?... (Lgm. p.52)

Les paroles très significatives de cet homme révèlent une conscience politique très nette. L'âge avancé de cet homme laisse entendre que l'injustice coloniale dure depuis très longtemps. Son propos nous porte à penser que ce vieillard souffre de l'injustice depuis qu'il a ouvert les yeux sur ce monde.

Cette même idée sur la justice est reprise par Comandar. Ce dernier enseigne à Omar que cette administration coloniale « *monstre insaisissable, vorace* » censée représenter la civilisation a spolié les terres des Algériens. Sur un ton moqueur, Comandar dénonce les injustices commises par cette grande civilisation dans ses colonies. C'est, en effet, au nom de la loi que l'autorité coloniale a dépossédé les Fellahs de leurs terres, prétendant qu'ils sont paresseux et qu'ils abandonnent leurs biens :

[...] incapable d'en faire quelque chose de propre et de productif ! Et ! il s'agit des bienfaits de la civilisation, mon petit père ! Ah ! comme on a su les dépouiller pour leur bien et pour la civilisation. Un monstre insaisissable, vorace, emportait à l'instant où ils s'y attendaient le moins de grands lambeaux dans sa gueule d'ombre, de cette terre qu'ils avaient arrosée de leurs sueurs et de leur sang. C'était la Loi. De quelque côté qu'ils se soient tournés la Loi les a frappés. Ils seront toujours en faute au regard de la Loi. Pour mille motifs, on leur présente les tables de la Loi. La Loi ouvre une route qui passe dans leurs cultures comme une roue à travers leur corps. La loi leur conteste la propriété de leurs terres. La Loi a changé, leur dit-on. Il y a une nouvelle Loi. Et les anciens titres deviennent-ils caducs et nuls ? Et nul l'héritage des ancêtres ? Oui, mon petit père, nuls ! Les Habous sont saisis, aussi bien que les terres aarch. On a dit aux fellahs : vous pouvez vous adresser aux tribunaux. Justice pourrait vous-être rendue, il suffit d'introduire une action. La Loi garantie vos droits, si vous en avez à faire valoir, la nouvelle Loi, établie en toute équité et égale pour tous, vous défendrait s'il en était besoin. Comment, ont répondu ces braves gens, comment pouvons-nous avoir recours à la Loi qui nous dépouille ? Le malheur de ceux qui l'ont cependant cru ne connut pas de borne. (L'incendie pp.63/64).

Ce passage témoigne de la mémoire encore vivace chez le vieux Comandar. Il se rappelle très bien comment les colonisateurs ont débarqué avec de nouvelles lois servant leurs intérêts, et comment ils ont écarté les lois ancestrales qui régissaient ce pays et ses habitants. Comandar raconte ces souvenirs en présence des fellahs et d'Omar. Cela permet au garçon d'approfondir ses connaissances concernant l'histoire du pays et de prendre conscience du mal causé par la colonisation.

Si l'administration coloniale a su garder sa position de force et tenir le colonisé si longtemps sous son joug, c'est parce qu'elle n'a pas hésité à user de tous les moyens d'oppression et à maintenir en un état d'ignorance les populations. Le colonisateur s'est vite rendu compte que toute élévation sociale ou économique du colonisé se ferait à son détriment et engendrerait la perte de ses avantages. Cet état est clairement explicité par Albert Memmi dans son livre intitulé *Portrait du colonisé* :

Il [le colonisateur] se trouve sur le plateau d'une balance dont l'autre plateau porte le colonisé. Si son niveau de vie est élevé ; c'est parce que celui du colonisé est bas ; s'il peut bénéficier d'une main-d'œuvre, d'une domesticité nombreuse et peu exigeante,

c'est parce que le colonisé est exploitable à merci et non protégé par les lois de la colonie ; s'il obtient si facilement des postes administratifs, c'est qu'ils lui sont réservés et que le colonisé en est exclu, plus il respire à l'aise, plus le colonisé étouffe ¹⁶

8. Cadre théorique :

Etant entendu qu'au bout du compte la connaissance implique de plonger d'abord au plus profond de sa propre inquiétude, et que ces romans, outre le plaisir de la divagation de l'imaginaire, n'ont pour fonction que de nous aider dans ce voyage intérieur, dans cette traversée de l'obscurité pétrifiante, avant d'entrevoir l'hypothétique lumière ¹⁷

Dans l'aventure de la lecture, nous sommes, comme le dit Mohammed Dib dans *La danse du roi*, des pierres qu'on lance avec des feuilles de fronde. Une fois nous avons entamé cette aventure, nous sommes dans l'anxiété et dans l'obscurité avant d'arriver à bout de notre lecture. Avant de prétendre lui donner un sens, rien n'est satisfait en notre être.

-T'as déjà vu une pierre lancée par une fronde ?

-Oui, je dis.

-On est tous lancés comme cette pierre. Et tant que t'es pas arrivé au but...

-Eh ben ?

-Rien n'est satisfait en toi ¹⁸

Pour prétendre saisir le sens d'une œuvre, une approche littéraire est nécessaire. La théorie existe dans le but de décrire une œuvre littéraire. Dans notre démarche, nous avons opté pour la théorie politique du roman.

Cette approche a vu le jour en France, il y a de cela quelques années. Elle se base principalement sur les travaux de Pierre Bourdieu. Ensuite, cette approche connaîtra plus de consistance avec les travaux de deux autres théoriciens : Jacques Leenhardt¹⁹ et Jean

¹⁶ Memmi, Albert, *Portrait du colonisé*, Ed. ANEP, Rouiba, 2012, p.16.

¹⁷ Madelain, Jacques, *L'errance et l'itinéraire*, Ed. Sindbad, Paris, 1983, p.26.

¹⁸ Dib, Mohammed, *La danse du roi*, in Madelain, Jacques, *L'errance et l'itinéraire*, Ed. Sindbad, Paris, 1983, p.26.

¹⁹ Jacques Leenhardt est un philosophe et sociologue français. Il est directeur d'Etudes à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales à Paris. Son domaine de recherche est les productions artistiques : l'art et la littérature. Ses principaux ouvrages sont : *Conscience du paysage*, texte de Jacques Leenhardt : « Le passant de Montreuil », photographies d'Anne Favret et Patrick Maniez : « Montreuil, paysage public », Montreuil, Musée de l'Histoire vivante, 2002, 88 p.

Michel Delacomptée²⁰ qui vont réaliser les premières études de romans basées sur cette théorie.

Érico Veríssimo. *O romance da História* (avec Sandra Jatahy Pesavento, Ligia Chiappini et Flávio Aguiar), São Paulo, Nova Alexandria, 2001, 224 p.

Michel Corajoud, *paysagiste*, Paris, Hartmann Édition-École nationale supérieure du paysage, 2000, 160 p.

Villette-Amazone. *Manifeste pour l'environnement au XXI^e siècle* (avec Bettina Laville), Arles, Actes Sud-Comité 21, coll. « Babel », 1996, 320 p.

Dans les jardins de Roberto Burle Marx, Arles, Actes Sud/Le Crestet, Centre d'Art, coll. « Actes », 1994, 168 p. [Traductions anglaise et brésilienne.]

Existe-t-il un lecteur européen ? Étude de lecture du roman Le Grand Cahier d'Agota Kristof, dans le cadre du Carrefour des littératures européennes (avec Martine Burgos et Brigitte Navelet-Noualhier), Strasbourg, Conseil de l'Europe, 1989, 50 p.

Lire la lecture. Essai de sociologie de la lecture (avec Pierre Józsa et Martine Burgos), ouvrage publié avec le concours du CNRS, Paris, Le Sycomore, 1982, 422 p. [Nouvelle édition, précédée d'une introduction, Paris, L'Harmattan, 1999, 422 p. Traduction hongroise.]

La Force des mots. Le rôle des intellectuels (avec Barnaba Maj), Paris, Éditions Mègreli, 1982, 180 p.

Lecture politique du roman. La Jalousie d'Alain Robbe-Grillet, Paris, Ed. de Minuit, 1973, 236 p. [Traductions allemande, chinoise, coréenne, espagnole, italienne.]

²⁰ Enseignant à la retraite, Jean-Michel Delacomptée est aussi Écrivain et essayiste. Il a travaillé, d'abord, dans le domaine de la diplomatie. Ensuite, il a enseigné la littérature dans plusieurs universités de France. Les principaux ouvrages de cet essayiste sont :

Éloge du Présent, poèmes, éditions Pierre-Émile, 1979.

Madame la cour la mort, Gallimard, « L'un et l'autre », 1992.

Et qu'un seul soit l'ami, Gallimard, « L'un et l'autre », 1995.

Racine en majesté, Flammarion, 1999.

Le Roi miniature, Gallimard, « L'un et l'autre », 2000.

Je ne serai peintre que pour elle, Gallimard, « L'un et l'autre », 2003.

Jalousies, Roman, Calmann-Lévy, 2004.

La Vie de bureau, Roman, Calmann-Lévy, 2006.

Ambroise Paré, la main savante, Gallimard, « L'un et l'autre », 2007.

Langue morte, Bossuet, Gallimard, « L'un et l'autre », 2009.

Nous aurions pu, cependant, étudier notre corpus à la lumière de la théorie postcoloniale ou quelque autre théorie. Seulement, pour un souci de cohérence entre notre thème et le contenu de l'œuvre, nous avons jugé plus pratique d'avoir recours à cette théorie.

L'une des notions de base de cette approche est l'étude des personnages. Etant donné que notre travail porte sur la conscience et que celle-ci est spécifique à l'homme, nous avons jugé adéquat de faire appel à la théorie politique du roman. En effet, la conscience selon Le petit Robert de la langue française est « *la faculté qu'à l'homme de connaître sa propre réalité et de la juger*²¹ ». Donc, elle est quelque chose qui se manifeste chez l'homme et qui le caractérise par rapport aux autres êtres vivants. Sachant que notre travail consiste essentiellement à dresser des portraits des personnages les plus représentatifs de la trilogie et de montrer leur degré de conscience ou d'inconscience par rapport à la situation politique de l'époque. C'est pour cela que nous avons choisi cette théorie puisqu'elle est en adéquation au projet que nous nous assignons.

Ce qui nous semble important aussi avec cette théorie, c'est qu'elle accorde la plus haute importance à ce que dit le texte et non pas à ce que veut dire l'auteur à travers son écrit. Donc, la notion de l'auteur est complètement mise de côté. Par conséquent, dans notre étude, nous allons concentrer notre travail sur le fond du texte, en dépit de la vie de son auteur.

Qu'est-ce que l'analyse politique du roman ?

Avant de toucher au monde des lettres, Pierre Bourdieu est avant tout sociologue. S'inspirant de ses travaux et théories de sociologie, il arrive à proposer l'esquisse d'une

Petit éloge des amoureux du silence, Gallimard, « Petits éloges », 2011.

La Grandeur Saint-Simon, Gallimard, « L'un et l'autre », 2011 (prix Louis Barthou de l'Académie française 2012, Prix Historia de la Biographie Historique 2012, prix Charles Oulmont de la Fondation de France).

Passions, la Princesse de Clèves, Arléa, 2012.

Écrire pour quelqu'un, Gallimard, « L'un et l'autre », 2014.

Adieu Montaigne, Fayard, 2015.

²¹ Le petit Robert de la langue française 2011.

méthode d'analyse de l'œuvre d'art, en transposant les fondements de ses théories en sociologie à la littérature. Ainsi, pour dégager une des notions clé de cette méthode d'analyse qui est l'étude du personnage, Bourdieu transpose sur le personnage romanesque, son analyse sociologique qui vise l'étude de l'individu dans une société donnée. Cette notion est appelée : « habitus ».²²

Cependant, Bourdieu a mis en garde quant à la différence qui existe lors de l'application de cette analyse en sociologie et en littérature. Effectivement, en littérature le personnage peut échapper à la conduite suggérée par la société, car son créateur lui octroie une certaine liberté. Le personnage romanesque a le pouvoir de changer de trajectoire et de destinée selon la volonté de l'auteur. Il peut, aussi, être un amalgame entre plusieurs personnes ayant marquées la vie de l'auteur, en plus du fruit de son imagination. L'individu social, par contre, est condamné à répondre aux exigences de sa société et ne jouit pas de la même liberté (toute petite qu'elle soit) que le personnage romanesque.

Pour cette méthode d'analyse, Bourdieu dégage trois étapes essentielles :

La première étape consiste à étudier comment se positionne le champ littéraire dans lequel s'inscrit l'auteur dans le champ politique de l'époque de l'écriture. Cette étude permettra d'aboutir aux conjonctures de la production littéraire étudiée, sans pour autant barricader l'œuvre dans un seul contexte et lui enlever ainsi son caractère littéraire qui la rend immortelle. « *Cela permet aussi de voir comment le romancier adapte son écriture en fonction du champs politique dans lequel s'inscrit son œuvre* »²³

²² Habitus : est l'ensemble des expériences et des pré-acquis qui influent sur la structure psychique d'une personne, et qui lui sont transmis par le biais de la société. Un habitus peut-être propre à une personne, tout comme il peut être commun aux individus qui composent une même société. L'habitus, donc, diffère d'une société à une autre.

« *L'habitus est l'ensemble des expériences incorporées et de la totalité des acquis sociaux appris au cours d'une vie par le biais de la socialisation, un « système de dispositions réglées ». Il permet à un individu de se mouvoir dans le monde social et de l'interpréter d'une manière qui, d'une part, lui est propre, qui, d'autre part, est commune au membre des catégories sociales auxquelles il appartient* » P. Bourdieu, *Question de sociologie*, Ed. De Minuit, p. 75.

²³ Cette information est extraite d'un document inédit de M. Khati Abdellaziz : « Pour une lecture politique du roman algérien de langue française » In Collectif, sous direction du Professeur Yamélé Ghebalou, Institut des sciences politiques à Alger, (à paraître).

Nous pensons que Mohammed Dib s'inscrit dans cette même perspective. Effectivement, dans un article publié dans le journal *Alger républicain*, nous constatons qu'il adhère à cette idée :

pour l'efficacité de son action en tant qu'intellectuel, il faut donc que l'écrivain ou l'artiste ait conscience du champ dans lequel ses efforts doivent s'inscrire (...) tirer de l'oubli, relever de l'humiliation la culture nationale (...) Mais tout cela n'est réalisable que dans la mesure où nos artistes et écrivains sauront trouver leur place dans le mouvement large et impétueux de libération nationale où ils considèrent que les nouvelles valeurs devront se forger dans la lutte générale qui fait s'affronter notre peuple aux forces du colonialisme²⁴

La deuxième étape est l'analyse de « la structure interne du champ littéraire ». Si l'on prend l'exemple de la littérature algérienne de langue française, il s'agirait d'étudier les conditions de naissance de cette dernière.

Pour la troisième et dernière étape, et qui est aussi l'étape la plus importante, il s'agit de dresser un portrait des personnages. Concernant ce point fondamental de ladite théorie, il s'agit de voir comment se présente le rapport du personnage avec sa société, ses positions par rapport à cette dernière ainsi qu'à la situation politique qui l'entoure. En plus de son comportement psychologique. Il s'agirait alors de faire le point sur le comportement individuel au sein d'un domaine collectif.

Il s'agit d'articuler, dans l'analyse d'une œuvre de fiction, les ressorts psychologiques des personnages aux particularités d'une époque dans le cadre général d'une situation politique (J.M Delacomptée)²⁵

Cependant, cette démarche n'est pas sans difficultés, car en effectuant l'analyse comme nous l'avons expliqué, il va y avoir inévitablement un domaine qui prime sur l'autre. Réalisant les portraits des personnages, soit le psychologique va primer sur le sociologique, ou inversement. Et, c'est, précisément, sur ce point que l'avis de nos deux théoriciens divergent.

²⁴ Dib, M. les intellectuels algériens et le mouvement national : *Alger républicain* du 26 avril 1950, in *l'écriture de la rupture dans l'œuvre de R.Mimouni*, thèse de doctorat réalisé par : Mme. Bendjellid Fouzia, pp.607-608.

²⁵ Cet extrait est tiré d'un document qui a été remis par M. J.M Delacomptée à M. Khati, Abdellaziz qui nous à été remis à notre tours par ce dernier.

En effet, Jacques Leenhardt opte à ce que les données sociologiques priment sur les données psychologiques. Alors que J.M Delacomptée soutient la version contraire, et considère que réduire le personnage aux caractères sociaux qui le définissent dans le roman est une dévalorisation de ce dernier. Dès lors, il propose une nouvelle manière d'aborder le texte littéraire et qu'il appellera : « la lecture psychopolitique du roman »²⁶

Le chapitre suivant rassemble les portraits des personnages les plus représentatifs de la trilogie. La première partie sera consacrée pour la figure féminine. Quant à la seconde, elle englobera l'ensemble des figures masculines.

²⁶ *Ibid.*

Chapitre II : portraits des personnages les plus représentatifs de la trilogie

Chapitre II : portraits des personnages les plus représentatifs de la trilogie

1. Les personnages féminins :

Le contexte sociopolitique des années 1940 à 1950 a imposé aux Algériens un engagement dans la guerre aux côtés des Français. Les femmes n'étaient pas concernées par cette mobilisation, certes, mais qu'en est-il de ces femmes qui ont chacune un homme (père, frère, mari ou fils) sur le terrain de la lutte? Quel était leur sort ? Et dans quelles conditions vivaient-elles cette déchirure ? Elles qui étaient pratiquement toutes dans ce cas de figure.

Les écrivains, à leur manière, ont mis en lumière de manière très subtile le vécu de ces femmes. Dans notre corpus, cette souffrance féminine est explicitée clairement dans la figure d'Aïni et Zina. Elles sont certes loin du quotidien de la lutte mais elles en subissent de plein fouet les souffrances.

1.1. Les femmes ou la lutte au quotidien :

Aïni est la mère du personnage principal Omar et de ses deux sœurs : Mériem et Aouïcha. C'est une femme encore dans la force de l'âge même si la misère la fait paraître plus vieille : « *le henné allumait ses cheveux qui eussent dû être gris* ». Aïni est veuve. Elle est donc obligée de travailler d'arrache pied pour nourrir ses trois enfants et sa mère abandonnée chez elle par ses frères. Aïni est présentée comme une femme pieuse faisant sa prière régulièrement. Elle avait un autre garçon plus âgé qu'Omar, mais deux ans après avoir perdu son mari, elle a perdu son enfant, Djilali qui avait alors huit ans.

La figure d'Aïni est présente dans tous les volets de la trilogie. Elle est la figure de la femme forte qui ne ménage aucun effort pour subvenir aux besoins de ses trois enfants et de sa mère, étant donné qu'elle est veuve comme beaucoup d'autres femmes dans le premier volet de la trilogie. « *Elle avait eu, indéniablement, beaucoup de métiers. Pourtant elle ne gagnait jamais de quoi suffire* ». Elle exerce même le commerce, puisqu'elle faisait de la contrebande à Oujda où elle allait acheter des tissus pour les revendre à des femmes à Tlemcen :

Deux femmes du voisinage avaient remis déjà l'argent à Aïni pour qu'elle leur prit de quoi faire quatre robes chacune. Elle évalua devant Lala le bénéfice que lui laisserait l'opération (Lgm. p.90).

Dans un dialogue entre Aïni et sa voisine, elle lui rappelle à plusieurs reprises que c'est elle qui travaille pour satisfaire les besoins de ces enfants, « *oui, c'est moi qui travaille pour tous ici* » un peu plus loin encore elle ajoute « *c'est moi qui travaille[...] Et c'est mon sang que j'use à ce travail* ». Aïni tirait son orgueil de ce fait, et sa voisine, Zina, n'hésitait pas à lui montrer son admiration :

Travailleuse telle que je te connais, tu dois être l'orgueil de ta famille. [...]Ne l'ai-je pas toujours dit ? Tu es une femme courageuse. Travailleuse. [...]Et tu sues pour faire vivre tes enfants. (Lgm. p.60)

Cependant, la misère l'a rendue dure comme une pierre, au point de ne plus supporter ses propres enfants sur lesquels elle verse tout le temps les laves de sa colère. Par moments, elle songe à s'enfuir de toute cette misère. Elle va même jusqu'à en vouloir à son mari d'être mort et de les avoir abandonnés à leur sort. Cela transparaît dans ces paroles qu'elle adresse à son fils Omar :

Voilà tout ce que nous a laissé ton père, ce propre à rien : la misère ! Explosa-t-elle. Il a caché son visage dans la terre et tous les malheurs sont retombés sur moi. Mon lot a été le malheur. Toute ma vie ! Il est tranquille dans sa tombe. Il n'a jamais pensé à mettre un sou de côté. Et vous vous êtes fixés sur moi comme des sangsues. J'ai été stupide. J'aurais dû vous lâcher dans la rue et fuir sur montagne déserte (Lgm. P. 30).

La fureur d'Aïni n'épargne personne, même pas sa propre mère qu'elle prend en charge depuis que son frère (frère d'Aïni) l'a abandonnée chez elle. Ce passage la montre en train de la gronder : « *Puisses-tu étouffer sur ta couche ! Pourquoi n'as-tu pas refusé de te laisser amener ici.* » (p.32).

Dans ces propos, pourtant pleins d'injures, on peut sentir la détresse et le désespoir : « [...] *Tais-toi, je ne veux pas t'entendre. Je ne veux pas entendre le son de ta voix ! Tais-toi ! Tais-toi ! Dieu vous a jetés sur moi comme une vermine qui me dévore.* » (p.32).

Néanmoins, l'agressivité d'Aïni est justifiée par le narrateur qui essaye de la disculper en accusant la société qui pèse sur elle : « *Aïni avait eu tant de malheurs dans sa vie, une misère qui durait depuis tant d'années que ses nerfs s'étaient usés dans la lutte quotidienne* » (Lgm. p. 111).

La rigidité de la vie a rendu Aïni sensible à tout ce qui se dit à propos de ses efforts pour assurer la survie de sa famille. Cela est notable dans un dialogue entre elle et sa petite

filles Mériem qui « se récitait tout ce qu'on pouvait manger et qu'on ne mangeait pas ». Entendant ces paroles Aïni devient folle, car elle les prenait comme insulte à ses efforts fournis. Elle cria alors :

Qu'est-ce que tu dis ? Ne me suis-je pas assez tuée au travail ? Tu trouves que ce n'est pas assez ? Où irai-je prendre de l'argent pour avoir à manger les choses que tu dis ? Si tu le sais, toi, j'irais. [...] Vous voulez que j'aie la voleuse, que j'aie traîné avec les mâles, dans la « ville basse » ? [...] Est-ce ma faute si nous ne pouvons pas acheter autre chose ?

Il semblait soudain qu'Aïni n'avait plus la force de supporter sa fatigue. (Lgm. P.134-135)

La misère poussait la pauvre Aïni à ne point fermer l'œil la nuit. Une nuit d'été, alors qu'Omar n'arrivait pas à s'endormir à cause de la chaleur, il entend sa mère parler. Même lorsqu'elle doit trouver un peu de répit elle se plaint de la quantité de travail qu'elle a à faire et qui l'épuise, elle se plaint parce qu'avec tant d'efforts, elle n'arrive pas à bout de cette faim.

Ce travail me démolit la poitrine. Je n'en peux plus. Mes jambes sont sans forces. Tout ce que je gagne ne suffit pas pour acheter assez de pain. Je travaille autant que je peux pourtant. Et à quoi ça sert ? (Lgm. p. 127)

Dans le roman, Aïni a une sœur, dont le mari est encore vivant. Cette dernière est d'un rang social meilleur que le sien. Cette femme s'appelle Tanta Hasna mais elle est appelée Lala par tout le monde à Dar-Sbitar, y compris par Aïni. Ce respect est dû probablement à sa situation sociale aisée : « [...] *Lala était de ces personnages qui mangent tous les jours. Se rassasier chaque jour que Dieu fait, lui conférer de la respectabilité* » (Lgm. p.95).

Lala rend visite à sa sœur de temps à autre et ramène pour elle et ses enfants quelques bouts de pain dur. Lorsque Lala voit la situation de pauvreté que vivent sa sœur et ses enfants elle demande à Aïni comment elle et ses enfants peuvent vivre ainsi. A peine arrivée chez sa sœur, elle commence à se plaindre : « *Comment pouvez-vous vivre... Ouf ! Ouf !* » (Lgm. P. 84).

Alors qu'Aïni est complètement noyée dans la lutte quotidienne pour la survie de sa famille, sa sœur (Lala), elle, a bien d'autres préoccupations. En effet, Lala prépare les noces de sa fille qu'elle souhaite être les meilleurs :

Il n'y aura pas de plus belles noces [...] Les gens émerveillés s'en iront le publier dans toute la ville. Rien ne sera épargné. Lui –elle nommait ainsi son mari [...] fera des sacrifices considérables qui consacreront notre honorabilité. Tu comprends bien que nous y sommes obligés. Aïni, ma sœur, nous avons un rang à tenir. Qu'y faire ? (Lgm. p.91 et 92).

Cela nous permet de voir la différence qui existe entre les classes sociales évoluant dans une même société.

L'autre figure singulière que présente le roman est Zina la voisine d'Aïni. Elle aussi habite à Dar-Sbitar. Elle est la mère de cinq enfants, trois garçons et deux filles, dont Zhor l'amie d'Omar : « *Sa mère était Zina* » (Lgm. p.78).

Zina, comme Aïni, souffre de la misère et de la faim. Son fils travaille mais il n'arrive pas à lui seul à subvenir aux besoins des cinq autres membres qui doivent tous manger. Pour déjouer la faim de ses enfants, Zina, recourt à une astuce : elle leur jette une poignée d'haricots blancs sur le sol et ils vont à leur recherche, dès qu'ils ont trouvé un grain, ils se mettent à le grignoter. De cette façon, elle a un peu de paix pour un bout de temps.

1.2. Les femmes et la cause nationale

Lors des visites de Tante Hasna à sa sœur Aïni, les deux femmes abordent bon nombre de sujets, entre autre, celui de l'arrestation de plusieurs hommes. Cette dernière rapporte à Aïni que ces hommes sont arrêtés parce qu'ils « *font de la politique et troublent l'esprit des gens* » (Lgm. P.85) elle ajoute aussi qu'une fois en prison « *tout le monde sera tranquille* ». A ces propos, Aïni répond : « *Eh, ils veulent défier le Français. Ont-ils des armes, ont-ils du savoir dans la tête ? [...] pourront-ils lutter contre le Français ?* » (Lgm. p.85)

Ces paroles d'une femme pourtant ignorante, révèlent une conscience politique. Aïni se rend bien compte que pour lutter contre une si grande nation (la France) il faut toute une préparation, elle est consciente qu'une guerre a besoin d'idées et d'armes. Ses paroles mettent le point sur quelque chose de très important : l'image qu'a le colonisé du colonisateur. Ce dernier a créé un portrait dans l'esprit du colonisé : il lui est supérieur puisque lui c'est le développé et que le colonisé est le sous-développé et que les choses ne

vont jamais changer. Cette situation est appelée par Albert Memmi : le complexe du colonisé.²⁷

Les deux femmes continuent à s'entretenir de la situation politique. Cette fois-ci, c'est Aïni qui se demande si l'autochtone est apte à gouverner après avoir chassé les Français. Comme à Dar-Sbitar on ne peut pas parler de politique sans parler de Hamid Seraj, Aïni rapporte à sa sœur la descente de la police à Dar-Sbitar à la recherche de Seraj. Entendant cela, Lala répond que ce dernier perd son temps dans des histoires sans importances et qu'il devrait prendre femme et fonder un foyer, que cela serait mieux pour lui.

Par ailleurs, le nom que Dib a attribué à cette femme n'est guère fortuit. En arabe « Aïn » signifie l'œil ; Aïni donc signifie mon œil. L'œil étant un organe (crucial), il est la source de la lumière, nous pouvons dire qu'à petite échelle, c'est-à-dire au niveau de son foyer, Aïni est la source de lumière pour ses enfants, car, pour eux, elle représente le refuge, la protection, le havre. A une grande échelle, et comme la patrie est souvent représentée sous des traits « féminisés », nous pouvons dire que Aïni est la représentation de cette mère-patrie meurtrie, mal traitée, souffrante, qui se trouve dans un état critique mais qui reste toujours debout et qui fait face. C'est cette Algérie qui est un lieu d'agression, de blessure et de déchirure.

La terre en symbolique est synonyme de la femme. Elle est le signe de la fécondité. En effet, la terre est fécondée par l'eau, et elle donne ainsi la vie. Cette même idée est exprimée par Comandar à la page 27 de *L'Incendie* : « La terre est femme, le même mystère de fécondité s'épanouit dans les sillons et dans le ventre maternelle. ».

L'homme magrébin entretient avec la terre une relation très étroite, à la limite mystérieuse. Il y est enraciné, « plus noué à la terre que les racines du figuier »²⁸ comme le souligne Nabil Farès dans *Yahia pas de chance*. C'est aussi la raison pour laquelle l'émigré dans les romans de Mammeri et Feraoun emporte avec eux un peu de terre comme « un viatique minimum sur la route de la longue errance »²⁹, de cette façon il sera toujours lié à elle. La terre et la mère sont indissociables, pour Jean Amrouche plus l'homme s'éloigne de sa terre-mère plus il se consume et il se fane : « l'homme ne saurait

²⁷ Albert Memmi, *Portrait du colonisé*, Ed. ANEP, Rouiba, 2012.

²⁸ Farès, Nabile, *Yahia pas de chance*, Ed. Seuil, Paris, 1970.

²⁹ Madelain, Jacques, *L'errance et l'itinéraire*, Ed. Sindbad, Paris, 1989, p.72.

sortir du cercle de leur [la terre et la mère] tendresse sans dépérir »³⁰ elles constituent pour lui « le bien le plus précieux » pour reprendre l'expression de Jacques Madelain. L'homme magrébin, particulièrement le fellah, se définit par rapport à sa terre : c'est elle qui fait de lui ce qu'il est, et c'est lui qui lui donne la puissance pour qu'elle soit fructueuse :

Les fellahs ne quittent jamais Bni Boublen ; s'ils le quittent, ils ne sont plus bons à rien. [...] La puissance qui fait jaillir d'elle [la terre] des fruits et des épis est entre les mains du fellah. (L'incendie p.27).

Le passage suivant dans lequel le narrateur rapporte la pensée d'un fellah de Bni Boublen, explique nettement le lien et la relation qui lient l'homme magrébin en général et algérien en particulier à sa terre. Elle est pour lui signe de liberté et de stabilité.

[...] la vaste terre appartient à Dieu, qui en donne la jouissance à qui lui plaît. Mais celui qui en détient une parcelle est béni par le ciel, il détient aisance et liberté. C'est là qu'il trouve la vraie indépendance. (L'Incendie p.32).

D'une autre part, comme la majorité des femmes de ce roman, Zina est veuve :

-Mon défunt mari le disait, [...] Il essayait de le faire comprendre aux autres. Résultat : il été jeté en prison. Tant et tant de fois.

-Parce qu'il disait ça ?

-Pas plus.

-On ne met pas un homme en prison parce qu'il prononce une parole juste. (Lgm. p.60)

Le mari de Zina était une personne consciente de la situation sociopolitique des siens. Comme Hamid Seraj, il a essayé d'ouvrir les yeux de ses frères sur la culpabilité des autorités françaises, et le rôle qu'elles jouaient dans leur misère : « *C'est lui qui montrait aux autres le chemin.* » (Lgm. p.66)

Cela lui a valu plusieurs séjours en prison. Mais quand Zina informe Aïni que l'homme a été emprisonné pour cette cause, cette dernière ne pouvait pas le croire.

-[...] Mais je ne crois pas que nous, même en nous tuant à la tâche... [...]

-Nous n'y parviendrons jamais. Nous ne sommes pas assez forts à ce jeu-là, conclut la femme [Zina].

³⁰ *Ibid*, p. 73.

-Le sou est trop haut accroché, pour nous, pauvres. Quand nous peinerons à nous rompre les os, nous n'y arrivons pas. Et si nous ne travaillons pas ... Pour manger, attends demain : voilà ce qu'on te dit, toujours demain. Et demain n'arrive jamais. (Lgm. p.60)

Ces paroles de Zina témoignent clairement de sa conscience politique. Elle se rend bien compte de la situation misérable des pauvres gens, mais le plus important c'est qu'elle est consciente des causes de celle-ci. Et cela grâce à son défunt mari qui expliquait aux autres cette réalité afin de la changer. Dire des choses qui dérangent engendre la prison, mais dans le cas du mari de Zina, son effort n'a pas été vain, car il a permis à sa femme, pourtant illettrée, de comprendre le fond des choses. Et, du moment qu'elle peut concevoir la réalité, elle pourra transmettre ce savoir à ses enfants qui prendront eux aussi conscience.

La transmission de la prise de conscience ne se limite pas aux enfants de Zina, car lors d'un dialogue entre elle et Aïni, elle lui explique des choses qui font qu'elle aussi à son tour puisse saisir la réalité des choses qu'elle ignorait jusque là. Par exemple, Zina explique qu'il n'y a pas de honte à aller en prison, car seulement les honnêtes gens sont capturés, à l'exemple de son mari et de Hamid Seraj. La femme affirme clairement que son mari était comme Hamid : « *Mon mari était comme Hamid. Hamid a dû dire des choses ! [...] Certainement beaucoup de choses.* » (Lgm. p.61)

Tous les propos que tient Zina affirment sa prise de conscience, chose pourtant inespérée chez une femme aussi misérable. Entendant les propos de cette femme, Aïni se sentit toute petite et ignorante devant Zina qui se sentait fière de savoir tant de choses que les autres ignoraient.

Le militant pour une cause souffre inévitablement. Son effort est souvent reconnu tant par l'Histoire que par la presse ou encore par le large public. Mais rares sont les écrits qui rapportent les souffrances qu'endurent leurs familles. Dans *La grande maison*, le narrateur a su mettre en lumière les souffrances de ces dernières. Et, on peut constater cela dans les propos pleins de colère et de reproche que prononce Zina sur son défunt mari qu'elle a perdu à cause de son militantisme :

- Tout comme Hamid, répéta encore la femme [Zina]. Rentrer, sortir, ne s'apercevoir de rien, c'est tout ce qu'il savait faire. Il ne connaissait pas de repos.

-Comme lui, notre homme ne mangeait pas, ne dormait pas. Il ne vivait que pour ses réunions ; il ne vivait pas, tant il pensait à ça. Nous restions des jours et des semaines

sans le voir à la maison. Nous ne pouvions rien lui dire. Il ne parlait pas beaucoup, il parlait de moins en moins. Nous n'avions pas le courage de lui dire qu'il n'y avait pas de pain. Il souffrait. [...] il parlait, parlait. Nous ne comprenions pas toujours. Qu'est-ce que nous sommes? Une pauvre femme, sans plus ? Nous n'avons pas été instruite et préparée à connaître. De ses rendez-vous mystérieux, il revenait changé. Il portait une idée qui le tourmentait (Lgm. Pp. 65-66)

Ces paroles témoignent de la souffrance d'un militant. Mais aussi, de l'état de souffrance que vit la femme de ce dernier. Ces paroles témoignent aussi de l'état de conscience politique avancé de Zina par rapport aux autres femmes, elle qui est pourtant sans instruction.

Le mari de Zina était conscient de l'état de misère et de pauvreté dans lequel vivait sa famille, et sa femme atteste qu'il comprenait que ses enfants mouraient de faim, qu'ils n'avaient même pas un bout de pain à manger, mais à la place du pain, il leur promettait une vie meilleure. Sa femme n'osait jamais lui dire quoique ce soit. Elle avait enduré la faim, la misère en plus de l'absence de son mari sans jamais se plaindre, ni elle ni ses enfants. Sans oublier la peur qu'ils ressentent craignant que la police ne l'arrête :

Puis nous eûmes peur pour lui. La police commençait à enquêter sur son compte. Mais nous n'osions pas ouvrir la bouche. Et que lui dire Aini ma sœur ? Il voyait bien que nous dépérissions de faim ? Il comprenait beaucoup de choses. Beaucoup trop. C'est lui qui montrait aux autres le chemin. Les gens venaient solliciter ses conseils. Mais pour ce qui était de lui, il était plongé dans le noir. Il disait : «Ces réunions, ces allées et venues, ces longues absences, c'est pour une vie meilleure » Si c'était pour ça, pouvions-nous l'empêcher de faire ce qu'il disait ? Surtout que c'était pour changer la vie des pauvres gens et les rendre heureux (Lgm. p.66)

L'espoir d'une vie meilleure que lui donnait son mari, pour sa famille et tous les pauvres gens, faisait que Zina ne s'oppose pas aux sacrifices de son mari, même si elle trouvait qu'il se consacrait beaucoup à ses affaires, chose qui le rendait nerveux.

Le mari de Zina, comme Seraj, avait des idées pour lesquelles il allait mourir. Sa femme en avait bien conscience, et elle ne le blâmait pas, et ne l'accusait pas. Dans son dialogue avec Aini, elle lui a raconté tout le mal qu'elle a vécu pour que ses enfants deviennent des hommes. Les malheurs et les angoisses qu'elle a traversés sont des facteurs déterminants dans son état de conscience actuel, chose que l'on peut remarquer dans le passage suivant :

Quand les enfants commençaient à pleurer parce qu'ils jeûnaient depuis la veille, petite sœur, nous pensions devenir folles. Ceux que tu vois grands aujourd'hui, n'étaient que de la mouture d'orge. Et où donner de la tête ? On avait tout vendu, on ne possédait plus rien...Puis il est parti. Quand il est mort, il ne nous avait pas laissé de quoi dîner la première nuit. [...] –Ce n'est certainement pas parce qu'il n'était pas fort, ni capable,

que mon mari n'avait pas de travail. Mais il avait des idées qui lui couraient dans la tête. [...] Il avait ses idées. Mais il n'y avait rien à dire contre lui. Il voulait marcher selon ses idées, mais il a toujours marché honnête et digne. Il n'y avait rien à lui reprocher. (Lgm. Pp.66- 67)

Contrairement à Aïni qui rejette la faute de sa misère sur son mari, et qui l'accuse de s'être caché sous terre, Zina ne pensait pas ainsi. Elle savait que son mari n'y était pour rien même si lui aussi les a abandonnés à leur sort. Quelle était la source de leur misère ? Cette question tourmentait les esprits de Zina et d'Aïni, mais c'était en vain qu'elles essayaient d'y répondre :

-Donc ce n'était pas de sa faute, dit Aïni [...].

-Oui, reprit Zina. Justement, qui a dit que c'était sa faute ?

Et de qui était-ce la faute ?

-Tu le demandes ? dit la veuve

-Oui, de qui est-ce la faute ?

Les deux femmes ne purent faire disparaître ni éluder la question qu'elles venaient de se poser malgré elles. [...]

-Va savoir de qui c'est la faute ! (Lgm. Pp.67-68).

La faim et l'angoisse génèrent des idées. Elles sont deux éléments essentiels dans l'éveil de la conscience chez les personnages. Chose qui les a poussés à se révolter pour changer la situation. Cette conscience qui s'est manifestée individuellement chez chaque personnage prend maintenant une dimension plus étendue : elle est devenue collective. Effectivement, dans les rues de Tlemcen, une foule s'est regroupée dans la place de la mairie. Tout le monde était présent sur place comme si un rendez-vous y était donné. Toutes ces personnes qu'on avait bernées depuis longtemps, qu'on « *avait toujours aidés à ne pas penser* » étaient animées d'une volonté farouche de changer ce malheur qui les frappait de plein fouet. Omar qui était sorti chercher du pain s'est trouvé mêlé à cette foule qui marchait désormais dans la même direction : « *Il [Omar] n'était plus un enfant. Il devenait une parcelle de cette grande force muette qui affirmait la volonté des hommes contre leur propre destruction* » (Lgm. Pp. 184-185)

Désormais, on était disposé à déclarer la guerre contre l'ennemi pour changer l'état de misère dans lequel était noyé le pays. On ne savait pas vraiment manier l'arme, mais on

était déterminé au changement et animé d'une grande volonté. Un dialogue entre deux personnes dans la foule rend bien compte de cela :

Tu sais au moins tenir un fusil ? Comment feras-tu quand on te donnera un fusil ?

-Tu viendras me montrer. (Lgm. p. 185)

Cette guerre a fait l'effet d'une bombe. Personne ne s'attendait à ce que ce peuple leurré allait se secouer et s'unir pour sa cause. Effectivement, dans la foule, Omar avait entendu deux soldats français se parler et se plaindre de cette guerre :

Ils nous ont eu maintenant, les cochons, avec leur guerre.

Je disais bien qu'ils ne faisaient que mentir quand ils juraient qu'il n'y aurait pas de guerre. On nous avait bien dit qu'ils s'étaient mis d'accord à Munich...

Il va falloir se démerder. Leur guerre on l'a sur le dos maintenant. » (Lgm. p.185).

Le passage qui va suivre est, à notre sens, une métaphore qui explique bien la situation générale du pays. Désormais, il n'y a plus de place aux querelles entre frères. Tous les différends sont mis de côté, pour laisser place à une union pour un seul et unique but : se débarrasser de cet ennemi qui cause la destruction du peuple. Même si l'on fût incertain quant à la fructuosité de cette démarche, tout le monde était animé d'une bonne volonté et marchait côte à côte dans la même direction pour une vie meilleure : « *Cette absence d'éclairage semblait avoir un sens aussi.* » (Lgm. p. 185).

Les lumières de la ville ne brillaient pas encore et on avançait dans l'obscurité grandissante. On ne reconnaissait plus les visages mais on marchait côte à côte. Alors les voix se reconnaissaient, se rejoignaient au-dessus des têtes (Lgm. p. 185)

Depuis que le cri de la sirène annonçant la guerre avait retenti, Omar avait compris ce que c'était d'être un homme malgré son jeune âge. Il prit conscience d'un monde qui lui était étrange et qu'il ignorait totalement jusque-là. Dans le silence et l'obscurité de la nuit, il a quitté son horizon de petit enfant et s'est noyait dans une pensée intime de ce qu'il deviendrait plus tard. Il tentait de percer les mystères d'un futur tellement obscur que personne ne pouvait éclairer pour le moment. Mais arrivé aux portes de Dar-Sbitar, il abandonna vite ses pensées et revint dans le monde réel.

2. Les personnages masculins :

2.1. Seraj l'éveilleur des consciences :

Hamid Seraj est un jeune homme de trente ans. Il est décrit comme étant de petite taille avec des yeux verts très clairs, couleur associée généralement à l'homme européen ; un trait exotique perçu d'un œil valorisant de la part de l'autochtone. L'auteur a d'ailleurs mis l'accent sur cette partie de son corps qui semble très pertinente ; il soutient que Hamid a l'œil très vif qui sait voir dans les gens et dans les choses ; un propos placé tout juste après la couleur de ses yeux : « [...] *ses yeux verts très clairs, qui semblaient voir avant dans les gens et les choses. [...] son curieux regard semblait lire dans le lointain.* » (Lgm. p.63).

L'éveil chez Hamid Seraj se lit très nettement dans ce passage, car il est décrit comme ayant un champ de vision très large ; il est aussi décrit comme une personne qui sait lire dans le lointain, donc qui sait se projeter dans le futur et y voir des choses susceptibles de s'y produire.

Concernant ses traits moraux, le personnage de Seraj est décrit comme une personne d'une simplicité poussée jusqu'à avoir l'air d'une naïveté. Il menait une existence très réservée, il gardait souvent le silence et quand il parlait, il faisait cela d'une voix très basse et agréable. Son comportement était interprété à Dar-Sbitar comme « *un degré poussé de bonne éducation* ». Il passait, d'ailleurs, inaperçu jusqu'à ce que l'on découvre qu'il arrivait de Turquie. Alors, tous les regards se braquent sur lui.

Hamid Seraj est communiste. Il lutte pour les droits communs et pour que chacun puisse mener une vie digne, pour absoudre les différences de rangs sociaux. Et, on peut relever cela dans ces propos d'Aïni et de sa sœur :

[...] Si ce qu'il dit se réalise, ce sera le bonheur de tous les pauvres gens.

-Toi, tu crois ce que racontent ces communistes. (Lgm. p.93).

Hamid Seraj est un syndicaliste très cultivé :

Il était rare de ne pas découvrir dans les poches de son large paletot, vieux et gris, des livres brochés dont la couverture et les pages se détachaient, mais qu'il ne laissait jamais perdre (Lgm. p.63)

Ses lectures et son ouverture sur le monde ont fait qu'il a pris conscience de l'injustice qui régnait dans son pays et de l'importance de l'organisation et du soulèvement pour changer cet état des choses bien plus prématurément que l'ensemble de ses compatriotes. Il s'est donc proposé comme éveilleur des consciences de ses frères, afin de les amener à se révolter contre la misère qui les frappait de plein fouet.

Cet état de conscience est aussi engendré par une expérience personnelle très riche, chose, d'ailleurs, signifiée dans le roman, il est dit qu'il « *n'était pas nécessaire d'être fin observateur pour deviner en lui un homme qui avait beaucoup vu et, comme on dit, beaucoup vécu* » (Lgm. p.62).

Son passage en Turquie n'y est pas pour rien non plus. Effectivement, Hamid Seraj s'est rendu en Turquie à l'âge de cinq ans, lors de l'émigration des Algériens pendant la première guerre mondiale. Son vécu dans ce pays durant cette période de l'Histoire a dû lui apprendre un tas de choses sur l'action syndicale, sur les régimes de dictatures mais surtout, et c'est le plus intéressant, sur la manière de s'organiser et de se mobiliser pour changer des situations pareilles.

La période qu'a vécue Hamid Seraj en Turquie, dès ses cinq ans jusqu'à ses trente ans, correspond à une période de très grands changements et de transition dans l'Histoire de la Turquie.

Effectivement, Seraj et sa famille sont partis en Turquie pendant la guerre de 1914. Juste après cette guerre, l'empire Ottoman s'est disloqué à cause des décisions du traité de Sèvres. Et, c'est en réaction à ces décisions que Mustafa Kamal Atatürk, accompagné de quelques partisans, se révolte contre l'impérialisme et crée ainsi un deuxième pouvoir politique à Ankara. Sous son commandement, l'armée turque combat et vainc les armées arméniennes, françaises et italiennes ; et repousse définitivement les Grecques et les Britanniques qui occupaient des territoires turques. Mustafa Kamal ne s'arrête pas à ce point : il s'inspire de la révolution française et décide de rompre avec le gouvernement impérial et met fin au gouvernement du Sultan. Il entame, ensuite, des réformes dans tous les domaines. Au cours de son gouvernement, la Turquie a connu une révolution sociale sans précédent. Assistant à un mouvement pareil et à tous ses changements en faveur du peuple turque, Hamid Seraj a dû s'inspirer de ce dernier. Cette expérience très riche, ses lectures variées s'ajoute à cela une période probablement passée à se déplacer d'un lieu à

un autre font qu'il a, très tôt, pris conscience de l'importance de se débarrasser, à l'image de la Turquie, de toute force étrangère qui oppresse son peuple.

Et, pour réussir à convaincre ses compatriotes de l'importance de se sortir de cette misère dans laquelle ils vivaient, il propose de se réunir, de parler pour pouvoir trouver une solution à cette situation. Dans *L'Incendie*, il réussit, grâce à ces réunions et au débat avec les fellahs, à déclencher une grève de ces derniers pour dénoncer leurs misérables conditions de vie.

Toutes ces qualités que détient Hamid Seraj, et aussi et surtout la découverte de son arrivée, et son vécu en Turquie, ont suscité l'admiration des gens de Dar-Sbitar, qui sont en majorité des femmes. Sa différence par rapport au prototype d'homme que tout le monde connaît, l'espoir de changement que dégagent ses discours font que Seraj a droit à l'admiration des habitants de Dar-Sbitar. Le fait de lire faisait de Seraj quelqu'un de très différent, et les femmes de Dar-Sbitar allaient souvent l'épier lorsqu'il s'isolait pour lire. Une habitante finit même par déclarer à la sœur de Seraj, Fatima : « *Il est drôle, ton frère [...]. Il n'est pas comme nos hommes. Et pourquoi? Il veut peut-être devenir un savant...* » (Lgm. p.64). Malgré ce petit ton de mépris, les femmes affichent pour Hamid Seraj un respect très profond, qui s'ajoute à celui qu'elles avaient pour tout homme depuis leur naissance. Le savoir lui fait valoir aussi le respect des hommes, notamment les maris présents à Dar-Sbitar « *Leurs maris le saluèrent avec plus de respect aussi.* » (Lgm. p64).

Hamid Seraj a mis tout son savoir et toute son expérience au profit de son peuple afin d'éveiller leurs consciences. Il a usé de sa position d'intellectuel éclairé pour que ses compatriotes invisibles, insignifiants, tant réduits au silence, puissent enfin recouvrer la voix.

On peut donc inscrire le personnage de Seraj dans ce que Frantz Fanon appelle « *la bourgeoisie nationale* », qui avait, normalement,³¹ pour objectif de mobiliser les peuples opprimés pour arracher leur indépendance.

³¹ Nous avons utilisé le mot normalement parce qu'il est dit dans le livre *Les damnés de la terre* que cette bourgeoisie se détourne souvent de l'idéal héroïque qu'elle doit défendre : « *Nous verrons malheureusement que, assez souvent, la bourgeoisie nationale se détourne de cette voie héroïque et positive, féconde et juste, pour s'enfoncer, l'âme en paix, dans la voie horrible, parce qu'antinationale, d'une bourgeoisie classique,*

Dans un pays sous-développé, une bourgeoisie nationale authentique doit se faire un devoir impérieux de trahir la vocation à laquelle elle était destinée, de se mettre à l'école du peuple, c'est-à-dire de mettre à la disposition du peuple le capital intellectuel et technique qu'elle a arraché lors de son passage dans les universités coloniales³²

Le travail d'éveil de consciences politiques qu'entreprend Hamid Seraj a commencé dans la ville de Tlemcen où il a animé une réunion à laquelle Omar a assisté. Mais il n'y a pas eu de réaction significative de la part des citoyens, comme on le constate dans *La grande maison*. Par contre, ses efforts trouveront échos et seront fructueux quelques kilomètres plus loin de la ville; il trouvera une oreille attentive chez les fellahs du village de Bni Boublen, dans le second roman *L'incendie*. Après avoir assisté aux réunions tenues par Hamid Seraj, ces derniers vont faire grève et se révolter contre la misère pour tenter de changer leur situation.

Les réactions suscitées par Seraj chez les fellahs font de lui un être très mal vu, détesté et ennemi des colons et de ceux qui servent leurs intérêts en se plaçant du côté élevé de la balance, et notamment par Kara Ali : un autochtone propriétaire qui sert l'administration coloniale. Dans un dialogue entre Kara Ali et deux de ces voisins (ben Youb et Bouchnak) il s'attaque à Hamid Seraj pour salir sa prestation devant les fellahs ; il le traite d'« *ennemi de Dieu* » qui traîne les fellahs derrière lui. Le regroupement des fellahs et leur union dérangent et mettent en danger les intérêts des colons et de Kara Ali, et cela est très explicite dans les propos de ce dernier qui rejette la faute sur Hamid Seraj :

...si cet ennemi de Dieu qui s'appelle Hamid Seraj n'entraînait pas avec lui l'ensemble de nos fellahs. C'est cela qui est grave. Pourquoi se mettent-ils tous d'accord ? S'ils demandaient simplement à être payés un peu plus, ça pourrait paraître juste, il n'y aurait pas grand mal. Mais s'ils se regroupent, s'ils se liguent ? C'est à ça qu'il faut réfléchir : c'est ça l'important. Et non pas qu'ils réclament un ou deux francs de plus. Or c'est Hamid Seraj qui leur a mis en tête l'idée de se grouper. Ils n'y auraient jamais pensé d'eux-mêmes, l'idée ne leur en serait même pas venue. Sans lui, ils ne seraient pas comme ils le sont à l'heure actuelle : tous unis. Mais qu'espèrent-ils ? (*L'incendie* p.40)

Ces paroles de Kara témoignent essentiellement deux choses : que ce dernier est une personne très consciente de la situation misérable où vivent les fellahs, et que leur regroupement ne sert guère ses intérêts. En outre, ces paroles révèlent le fait que Kara soit récupéré par les autorités coloniales qui l'ont avantagé et fait de lui un propriétaire. Kara a

d'une bourgeoisie bourgeoise, platement, bêtement, cyniquement bourgeoise » (page 146 de la version numérique produite à l'université de Montréal par Emelie Trembley doctorante en sociologie). Situation à laquelle échappe Hamid Seraj, comme l'on peut le constater dans le roman.

³² Frantz, Fanon, *Les damnés de la terre*, (page 145 même version)

le ventre plein et sa situation est trop bonne pour qu'il admette le soulèvement des fellahs ou qu'il accepte le changement qui risque d'engendrer sa perte. Lorsque les deux hommes demandent à Kara où était le mal dans le regroupement des fellahs, ce dernier n'a rien trouvé à dire, mais il finit par rétorquer que « *ça ne plaira peut-être pas aux autorités* » (L'incendie p.41) et quand un des deux cultivateurs lui demande s'il était avec eux, c'est-à-dire les colons, la réponse de ce dernier fut : « *nous ne sommes pas avec eux* » (L'Incendie p.42), alors le cultivateur lui demande s'il était contre eux et Kara réplique : « *On a déjà dit que nous ne sommes pas avec eux. Et pas contre eux* » (L'Incendie p.42).

Ces propos de Kara Ali révèlent qu'il veut gagner les deux parties. Cela était nécessaire pour la sauvegarde de son prestige et de ses intérêts.

Les avis, à propos de Hamid Seraj, diffèrent selon la catégorie sociale à laquelle on appartient : les gens aisés, tel que nous l'avons constaté avec Kara Ali, le déteste. Contrairement aux pauvres gens qui ont beaucoup d'estime pour lui car ils trouvent en ses mots l'espoir d'un changement. A un moment de l'histoire, Aïni reconnaît le mérite de Seraj dans l'éveil de conscience des gens de Dar-Sbitar. Lors d'un dialogue de Aïni et sa Tante Hasna où cette dernière n'a cessé de dénigrer Seraj, Aïni réplique et reconnaît que grâce à lui : « *On a compris beaucoup de choses. Si ce qu'il dit se réalise, ce sera le bonheur pour tous les pauvres gens.* » (Lgm. p.93)

Les propos de cette pauvre femme ignorante témoignent du grand rôle que joue le communiste Hamid Seraj dans l'éveil des consciences de la plèbe. Elles témoignent aussi d'une prise de conscience chez cette subalterne qui commence à avoir connaissance et à comprendre le domaine politique qu'elle ignorait totalement jusqu'ici, à l'image de la plupart des femmes algériennes de l'époque ; domaine qui restait opaque aux hommes même.

Le mérite de Seraj réside aussi dans le fait de savoir attirer l'attention des personnes ignorantes, inconscientes sur une cause qui était la leur. Effectivement, comme c'est une personne qui se fait souvent arrêter par la police, les gens n'arrêtent pas de parler de lui. Et comme ils parlent de lui, ils ressassent inévitablement les idées qu'il défend, ils reprennent ses propos, et sont donc amenés à parler de politique d'une façon ou d'une autre. Cela est nettement perceptible dans les dialogues des femmes de Dar-Sbitar, qui n'ont pourtant rien

à voir avec la politique. Quelques unes parlent de lui avec admiration comme dans ce passage :

Mais elles témoignèrent à Hamid plus de respect encore, un respect qu'elles ne comprenaient pas elles mêmes, qui s'ajoutait à celui qu'elles devaient de naissance à tout homme. Elles regardèrent désormais Hamid comme celui qui serait en possession d'une force inconnue. La considération dont il jouissait à leurs yeux grandit dans une proportion presque inimaginable (Lgm. P.64)

D'autres, par contre, le voyaient avec une sorte de mépris « *Et ce fainéant de Hamid Seraj, c'est bien vrai qu'il a été emprisonné par les autorités ?* ».

Le nom « Seraj » attribué par l'auteur à son personnage n'est pas fortuit ou sans signification. Il nous semble que si l'on le traduit dans la langue maternelle de l'auteur, c'est-à-dire l'arabe, on lui trouvera une signification qui correspond exactement au portrait du personnage dans le roman. En langue arabe « سراج » ou Siraj » signifie une lampe ou tout ce qui est lumineux ou qui procure de la lumière. Ce même mot est utilisé dans le Coran, dans la sourate de NOE, le verset numéro seize.

N'avez-vous pas vu comment Allah a créé sept cieux superposés (15) et y a fait de la lune une lumière et du soleil une lampe ? (16) »³³

Dans la sourate de NOE, le mot « سراج » est utilisé pour qualifier le soleil. Et si l'on se concentre sur le seizième verset, nous allons constater que le mot lampe, dans la langue arabe, est donné à un corps qui produit sa propre lumière en se consumant à l'image du soleil, contrairement à d'autres sources de lumière qui illuminent en réfléchissant la lumière qu'elles reçoivent d'une autre source (la lune qui illumine en réfléchissant la lumière du soleil). Ainsi, dans notre corpus, on peut dire que le nom donné par l'auteur à son personnage est très représentatif. Effectivement, à se pencher sur la personne de Hamid Seraj, dans le roman, on pourrait constater qu'il est comme le soleil qui se consume pour éclairer la voie de son peuple. En se penchant sur la sourate, on constate que dans cette langue, les corps qui reflètent la lumière à l'image de la lune sont qualifiés d'un autre mot : « lumière ou (noor) ».

A la page 119 de *La grande maison*, un fait intéressant survient. On parle d'une réunion qui a pour objets les conditions misérables qu'endurent les fellahs dans leur travail,

³³ Le Coran, Edition du groupe «Ebooks libres et gratuits », p.642.

ainsi que de leur détermination à se révolter contre cette situation : « *Les travailleurs de la terre ne peuvent plus vivre avec les salaires qu'ils touchent. Ils manifesteront avec force* » (p.119) annonça l'orateur (Hamid Seraj), dès le début de cette réunion. Pour y assister, des fellahs de Bni Boublen s'y sont rendus, faisant plusieurs kilomètres à pieds.

Il faut en finir, avec cette misère », « Les ouvriers agricoles sont les premières victimes visées par l'exploitation qui sévit notre pays », « Les travailleurs unis sauront arracher cette victoire aux colons et au Gouvernement Général. Ils sont prêts pour la lutte. (Lgm. p.120)

Tous ces propos tenus par Hamid Seraj, dans la réunion des fellahs, témoignent une fois de plus de sa conscience politique très lucide. Mais ce qui est aussi très important, c'est le nombre de personnes, de fellahs particulièrement, venus l'écouter discourir. La salle où a eu lieu la réunion était pleine et toute ouïe aux paroles de Seraj. Le calme de cette salle fut percé par l'arrivée d'Omar et sa bande. Ils furent aussitôt calmés par des fellahs. Sans se rendre compte, la bande d'enfants s'est mise à écouter attentivement Seraj. Omar finit par reconnaître Hamid Seraj qui parlait au fond de la salle et adhéra à ses propos.

A moins de mourir de faim, disent les colons, les indigènes ne veulent pas travailler. Quand ils ont gagné de quoi manger un seul jour, leur paresse les pousse à abandonner le travail. En attendant, se sont les fellahs qui travaillent pour eux. De plus, ils les volent. Ils volent les travailleurs. Et cette vie ne peut plus durer (Lgm. p. 121)

A entendre les paroles de Hamid Seraj, tous les fellahs présents à la réunion admettent que c'est la vérité. Ils admirent Seraj parce qu'il arrive nommer le mal et à le situer. Ils l'admirent aussi parce qu'ils reconnaissent la vérité dans ses propos, et parce qu'il arrive à la dire de manière calme, sans crainte et sans hésitation. Et le plus important, c'est qu'il leur donne l'espoir d'un éventuel changement.

Notre malheur est si grand qu'on le prend pour la condition naturelle de notre peuple. Il n'y avait personne pour en témoigner, personne pour s'élever contre. C'est du moins ce que nous croyions. Et il se trouve des hommes qui en discutent devant nous, qui le désignent du doigt : « Le mal est là ». Nous ne pouvons faire moins que de répondre : oui. (Lgm. p.121).

Ces propos rendent compte de la prise de conscience politique chez les colonisés. Elles attestent qu'avant cela, ces derniers ignoraient comment s'y prendre pour changer la situation. Tout comme elles attestent que quand on leur montre le chemin à suivre ils savent dire « oui » et s'engager dans une action militante pour pouvoir remédier à leur situation catastrophique.

De tels hommes sont forts. Et ils sont savants et courageux : ils connaissent la vérité comme nous la connaissons, nous. Et pas autrement. Et ils ont du mérite : ils peuvent en parler et l'exposer comme elle est. Nous, si nous essayons d'ouvrir la bouche pour en dire quelque chose, nous restons bouche bée. Nous n'avons pas encore appris à parler. Cette vie est la nôtre pourtant, nous la revivons tous les jours. [...] mais quand nous rencontrons des hommes comme celui-là, qui nous en font part avec cette science, qui ne ramènent pas des histoires de loin pour nous embrouiller, nous savons répondre : c'est cela. Parce que nous comprenons. Dans leur bouche, notre vie est bien comme ils l'expliquent. Il nous inspire confiance. Ces hommes, dans les paroles desquels nous nous reconnaissons, nous pouvons parler, marcher avec eux. Nous pouvons aller de l'avant avec eux. (Lgm. 121 et 122)

Ces paroles témoignent que les indigènes reconnaissent que ce que dit Seraj est vrai. Ils reconnaissent aussi que ce vécu est le leur sans qu'ils n'arrivent encore à le dénoncer. Ils avouent que quand ils ont un guide qui leur montre le chemin et les aide à comprendre d'une manière simple, ils répondent tous présents. Les propos tenus par les différents fellahs présents à cette réunion témoignent de leur prise de conscience politique par rapport à la situation qu'ils vivent. Ils auront, enfin, compris que leur malheur n'est pas une « *condition naturelle* », et qu'ils peuvent s'unir pour le changer. Ce passage montre que ce peuple n'attend qu'un guide et, dès que ce dernier se manifestera, le changement s'effectuera.

Certes, Hamid Seraj est un militant, mais à aucun moment du roman il n'est signalé qu'il fait partie d'une quelconque organisation politique. Pourtant, l'époque décrite dans le roman, à savoir la fin des années 1930, regorge d'activités sur le plan politique. Effectivement, cette période de l'Histoire coïncide avec la constitution et l'affirmation des différents partis politiques algériens³⁴. A notre sens, cela s'explique par le fait que la production romanesque des écrivains algériens de langue française qu'on appelle communément la production littéraire de la première génération, vise, tout d'abord, à donner existence et voix au peuple opprimé. Il s'agit pour eux de mettre cette existence au su et au vu du lectorat étranger, particulièrement le lectorat français. Dib soutient « *qu'on pose le problème en posant l'homme* ». Cette écriture vise aussi à affirmer qu'il existe une Littérature algérienne. Dib affirme que le devoir des écrivains de la première génération est « *d'amener l'Algérie à l'existence littéraire* ».

³⁴ Association des ulémas musulmans algériens (1920), (PCA) le parti communiste algérien (1936), PPA-MTLD le Parti du Peuple Algérie (1937), Mouvement pour le triomphe des libertés démocratiques (1946) fondé suite à la dissolution du PPA et (UDMA) Union démocratique du manifeste algérien (1947).

Mohammed Dib, comme les autres écrivains des années 1950, ont eu la subtilité de séparer leur projet littéraire du projet politique, car un homme de lettre ne peut faire de la politique sans courir le risque de toucher à la pureté de son entreprise et inversement.³⁵

L'entreprise d'écriture suppose donc de faire un choix : celui de rester fidèle au statut d'hommes de lettres et dans le domaine de la littérature. Et, c'est ce que Dib et ses contemporains vont faire. Concernant son choix, Dib déclare :

Il se trouve qu'étant écrivain, c'est sur le terrain de la littérature que j'ai choisi de combattre en faisant connaître les réalités algériennes, en faisant partager par ceux qui me liront, les souffrances, et les espoirs de notre patrie³⁶

Ces écrivains ont surmonté une multitude d'obstacles, notamment, celui des maisons d'éditions qui étaient exclusivement françaises. Ils se sont servis de la subtilité et de la finesse des mots pour pouvoir transmettre leur message qui est de parler de l'autochtone algérien, sans pour autant s'inscrire dans aucune institution politique malgré la lutte de ces dernières dans l'acquisition de la liberté du peuple. Leur mérite réside dans leur authenticité, leur distance par rapports aux événements et leur fidélité à la réalité qu'ils ont décrite dans leurs romans.

Même si l'on peut dire que cette littérature a pour premier objectif d'éclairer le lecteur étranger sur ce qui se passe réellement dans les territoires colonisés en général, et algériens en particulier, elle agit aussi sur les autochtones qui se reconnaîtront facilement dans les écrits des leurs. Ces œuvres leurs offrent une vision plus claire sur eux-mêmes³⁷ et sur la situation qui les entoure. Les textes de ses doyens de la littérature algérienne de langue

³⁵ Notre idée est beaucoup plus précisée par Max Weber : « Les vertus du politique étaient incompatibles avec celles du savant. [...] on ne peut pas être en même temps homme d'action et homme d'études, sans porter atteinte à la dignité de l'un et de l'autre métier, sans manquer à la vocation de l'un et de l'autre ». Weber, Max, *Le savant et le politique*, Ed. Plon, Paris, 1969, p. 37.

³⁶ Dib, M, in : Témoignage Chrétien, 7 Février 1985, in : Mansouri, Yacine, *L'engagement dans L'incendie de M. Dib*, mémoire de magistère.

³⁷ « Tous les lecteurs de romans savent que les personnages du roman ont pour fonction de les « les éclairer sur eux-mêmes et (de) leur livrer le dernier mot de leur propre énigme » : François Mauriac, *Le romancier et ses personnages*, in SALLENAVE, Danièle, *Le Don Des Morts : sur la littérature*, Ed. Gallimard, 1991. P.130

française aident les Algériens à prendre conscience de la réalité des choses et à s'ouvrir sur les autres. Danielle Sallenave compare les œuvres à un télescope :

Ce que l'on peut constater c'est que les œuvres, les livres frayent un chemin vers le monde. Ils offrent une visibilité plus claire. Ils agissent comme un télescope : on peut voir à travers elles d'un point fixe vers des distances lointaines ³⁸

2.2. Le fellah et la terre

Une fois qu'Omar était assis avec Comandar, ce dernier lui parlait d'un cheval blanc qu'il observait au ciel, mais Omar n'y croyait pas. Il pensait que c'était l'effet du soleil qui faisait cela au vieil homme. Il lui raconta alors l'histoire du cheval blanc que les fellahs ont observé une nuit où la lune emplissait la terre de sa lumière. A notre sens, cette histoire révèle encore une fois la conscience politique très lucide du vieux Comandar et des autres fellahs. En effet, il se pourrait que ce cheval blanc soit un symbole qui signifiera la liberté et la paix qui traversent cette sombre et obscure nuit coloniale. Il signifierait l'espoir de jours meilleurs auxquels les fellahs aspirent et y croient. Omar ne pouvait percevoir ce cheval dans le ciel, comme Comandar et les autres fellahs parce que sa conscience politique n'avait pas encore complètement pris forme.

Ce cheval est apparu sans armure, sans selle, sans rênes et sans cavalier. C'est un cheval « sauvage » qui n'accepte pas d'être dompté « [...] *un cheval blanc, sans selle, sans rênes, sans cavalier, sans harnais* », c'est le cheval du peuple disaient les fellahs. C'est aussi le signe du changement de la condition de ce peuple qui allait puiser dans ses origines (le cheval avait fait trois fois le tour de la cité antique), prendre ce qui est bon de sa situation actuelle (prendre ce qui est bien de la civilisation française, notamment la langue), pour s'élever vers le ciel, le soleil et la lune. Au passage de ce cheval, tous les fellahs courbent la tête comme pour répondre présent à l'appel d'espoir qu'il lance, même s'ils savent que pour atteindre la liberté et l'indépendance auxquelles ils aspirent, il leur faudrait sacrifier ce qui leur est cher, à savoir : famille, foyer et même leurs vies.

Le cheval fit une troisième fois le tour de l'antique cité. A son passage, tous les fellahs courbèrent la tête. Leur cœur devint trouble et sombre. Mais ils ne tremblaient pas. Ils eurent une pensée pour les femmes et les enfants. "Galope, cheval du peuple, songeaient-ils dans la nuit, à la male heure et sous le signe mauvais, au soleil et à la lune". (L'Incendie p. 26).

³⁸ Idem. P. ?

Ces fellahs qui sont prêt à donner leurs vies pour leur terre, n'attendent que le signal pour se lancer. Et, cette phrase murmurée par Comandar est très significative dans ce sens, et témoigne que c'est un homme très avisé de la situation politique du pays:

[...] "Et depuis, ceux qui cherchent une issue à leur sort, ceux qui, hésitant, cherchent leur terre, qui veulent s'affranchir et affranchir leur sol, se réveillent chaque nuit et tendent l'oreille. La folie de la liberté leur est montée au cerveau. Qui te délivrera Algérie ? Ton peuple marche sur les routes et te cherche" (L'incendie p. 26).

Après avoir terminé l'histoire du cheval blanc, Comandar poursuit son récit pour Omar. Cette fois, il enchaîne avec l'histoire du village de Bni Boublen qu'il raconte de manière un peu particulière. En effet, au lieu de raconter l'histoire d'une manière chronologique, de parler des événements qui s'y sont passés et de la création du village, il fait la comparaison entre la vie en ce lieu et la ville. Il attire ainsi l'attention du garçon sur un détail très important : malgré la beauté de Bni Boublen et son cadre de vie fort agréable, les gens ne se rendent, cependant, pas compte de l'existence de cet endroit, y compris les citadins qui prétendent pourtant tout savoir de la colonie. Comandar explique aussi à Omar la relation qu'ont les fellahs avec cette terre qui leur est sacrée. Le vieux Comandar s'exprime en ces termes :

Bni Boublen, ce n'est peut-être pas un endroit merveilleux. Ils n'en savent pas grand-chose, les gens de la ville, bien qu'ils aient la réputation d'être instruits en tout. Sur Bni Boublen, ils connaissent encore moins de choses. [...] Qui est-ce qui en parle ? Personne ! Pour en parler, il faut le connaître. Si on le connaît, plus on y pense, plus il apparaît, non pas merveilleux ! mais comme un coin où il fait bon vivre. On y respire l'air des montagnes. Et si on s'y sent un peu seul, ce n'est pas la solitude qui se saisit de toi dans la ville (L'Incendie p.27)

Dans ce passage, Comandar insinue que malgré leur réputation d'ignorants, les fellahs savent mieux vivre que les gens de la ville qui prétendent tout connaître. Ils savent la valeur des choses et de la terre en particulier, un sentiment que les citadins connaissent très peu. A notre sens, Comandar fait aussi allusion au sentiment de solidarité qui règne dans les montagnes, chose qui n'est pas aussi présente dans les villes. A la montagne, même si une personne n'a pas de proches, la solidarité des autres montagnards lui fait sentir un certain réconfort, mais les choses sont différentes en ville. Cela nous renvoie à la scène de *La grande maison* où Aïni implorait tous les passants de lui ramener son fils qui s'est sauvé de la maison, mais en vain, car personne n'avait l'air de l'entendre. Quant à la solitude à Bni Boublen dont parle Comandar, elle est liée à l'isolement géographique de la région.

Bien que Comandar soit un montagnard, il n'enseigne pas à Omar que la campagne est meilleure que la ville. Il ne lui révèle que la réalité des choses d'une manière objective. Il l'incite à s'ouvrir sur les autres régions. Il lui révèle qu'à la campagne l'on peut trouver quelques avantages qui n'existent pas en ville et inversement. Il lui apprend l'inutilité de s'isoler dans la campagne ou de se murer dans sa demeure en ville, car cette attitude est néfaste pour la cause commune qui est l'indépendance. Il attire l'attention du petit sur le fait qu'en ville comme à la campagne, il existe des gens qui peuvent mener tout le peuple au changement, et qu'à l'état où en sont les choses, les querelles fratricides n'avaient pas lieu d'être et que le plus important était de trancher sur l'avenir d'une nation : « *être ou ne pas être, c'est là la question* »³⁹, comme le disait Hamlet de Shakespeare :

Il ajoute que Bni Boublen n'est peut-être pas le meilleur endroit, mais il attire son attention sur quelque chose de spécifique aux fellahs : il lui explique qu'« *ils n'ont pas mis encore le feu au monde et ils n'ont pas l'intention de le faire* », car ils n'ont pas la certitude sur l'action qu'ils doivent mener. Mais le plus important, c'est qu'ils ne ratent aucune occasion pour parler de leurs conditions misérables de vie et de leurs salaires médiocres. Quelques-uns ont fini par conclure que vivre en prison valait mieux que la misérable vie des campagnards. Les gens n'en peuvent plus. De ce fait, la campagne vit une atmosphère qui annonce un imminent changement :

Mais ils [les fellahs] ont commencé à parler du poids des injustices, à comprendre que les salaires offerts par les colons sont une misère. Ils en parlent à toutes les occasions. (L'incendie p.30)

Cela témoigne de la prise de conscience politique des fellahs. Bni Boublen est un endroit comme les autres, mais ce qui fait sa spécificité c'est la nature des gens qui y vivent : ils n'acceptent jamais la soumission. Pour eux, le travail est une religion. A Bni Boublen, l'oisiveté n'a pas de place et la vulgarité non plus. Les gens de Bni Boublen ne sont pas exceptionnels mais ils sont un échantillon authentique de l'Algérie profonde:

A part cela [le caractère de ses gens], Bni Boublen n'est pas grand-chose à voir. [...] A Bni Boublen, les visages sont tout à fait simples et familiers. Les fellahs vont au travail sans qu'on leur dise ; ils sont faits pour ça. Ils sont sobres et mesurés dans leurs goûts. Mais ne leur demandez pas de plier l'échine. Bni Boublen est une vraie région de bonnes gens, qui ne se distinguent que par un trait : leur parler traînant. Mais chaque mot y est bien pesé. Chez nous le travail est assidu, l'oisiveté peu fréquente. Ce n'est

³⁹ Shakespeare, William, *Hamlet*, Ed. Sociales, Paris, 1964, p. 160.

qu'un endroit banal. Une poignée de gens qui n'ont rien d'extraordinaire. Mais presque tout ce qui fait l'Algérie et en eux (L'incendie p. 30).

Lors de son récit, Comandar met aussi l'accent sur les affres de la colonisation. Il explique que cette présence coloniale pèse beaucoup sur les fellahs, car les colonisateurs se prennent pour les propriétaires de la terre, et ils déconsidèrent le travail des fellahs. En échange de ce travail, ils donnent aux fellahs un salaire misérable, alors que ces derniers sont les vrais propriétaires de cette terre :

Mais la colonisation blesse : ses yeux ont désespérément peur et les yeux des hommes sont désespérément durs. Le colon considère le travail du fellah comme totalement sien. Il veut, de plus en plus, que les gens lui appartiennent. Malgré cette appartenance en titre, le fellah est pourtant le maître de la terre fertile. (L'incendie p.27).

2.3. Le fellah et la politique

Comandar est un vieil homme de Bni Boublen, seul sans femme ni enfants. Il habitait dans une petite cabane. Son abri dominait la route et le village de Bni Boublen. Il tient son nom « Comandar » de sa longue carrière militaire dans la première guerre mondiale. Son vrai nom est perdu dans les mémoires. De cette guerre, il n'est pas sorti indemne, car il a perdu ses deux jambes durant le combat.

Comandar tirait son nom d'une longue carrière militaire, qui lui avait valu l'amputation des jambes. [...] il avait vu le feu de près à la Vieille guerre. Il était resté trois jours et trois nuits sous un amoncellement de corps. Il avait lutté ; il avait hurlé trois jours et trois nuits. Et il s'était traîné hors du charnier ; seul il avait vaincu la mort (L'incendie pp.12-13)

Dans ce passage, on trouve le témoignage implicite de la participation des Algériens à la première guerre mondiale. Il atteste aussi des conditions misérables qu'ont vécus les mobilisés aux côtés de la France durant celle-ci. Si ce n'était sa grande volonté de rester en vie, Comandar ne serait pas revenu vivant de cette guerre. La situation dans laquelle vit ce personnage après la guerre rend compte de l'ingratitude de la France envers les mobilisés dans ses rangs.

La guerre a rendu très dur le cœur de cet homme. Il s'adresse aux villageois avec une voix vibrante. Cela fait qu'on le respecte et on le craint, mais quand c'est Omar qui lui rend visite, le vieillard s'entretient avec lui longuement et lui enseigne tous les secrets de cette terre. Omar abandonnait tout lorsqu'il s'agit de discuter avec son aïeul. Comandar se rend compte que le petit ne comprend pas tout ce qu'il lui disait, mais sa sagesse lui dictait cette conduite à suivre, car son but était de semer, en ce petit, une graine que d'autres vont

récolter à l'avenir. Il savait bien que si le jeune garçon recevait l'éducation correcte, il constitue un espoir pour un meilleur avenir. Un jour il lui confie :

Peu importe ! [...] que tu comprennes ou non, fiston, ce n'est pas ce qui compte pour l'instant. Ouvre tes oreilles, et retiens ceci. Plus tard, quand ta raison sera formée, feras-tu un bon usage de la vie ?... plus tard, quand tu seras un homme ? (L'incendie p.13)

Cet enseignement qu'administre le vieux à Omar prouve que ce dernier est bien avisé de la situation du pays. Ses cheveux gris témoignent de sa longue expérience : « *elle comprend beaucoup de choses la vieillesse* »

D'autre part les fellahs de Bni Boublen qu'on croirait privés de raison et chez qui on ne soupçonnerait pas la moindre conscience politique se montrent, contre toute attente, bien avisés de la situation du pays.

Les propos de Ba Dedouche adressés à Slimane Meskine, témoignent du degré de sa conscience :

Quand les devoirs nous manquent, [...] nous sommes dévorés d'ennui. Et nous chantons des complaintes sans savoir quand il faut s'arrêter. Nous n'y pouvons rien. Nous dorlotons notre ennui, nous le chérissons. On peut vivre longtemps avec ça. Un jour on le découvrira et si ce jour-là nos devoirs ne nous apparaissent pas clairement, nous traînerons inutilement notre existence jusque... Jusqu'au jour de la Résurrection ! Mais si je ne crois pas mentir, le moment où nous comprendrons nos nouveaux devoirs sera tôt arrivé (L'incendie pp.14-15)

Ces propos de Ba Dedouche révèlent chez lui une conscience politique. La fin de ce passage laisse entendre un changement prochain de toute leur situation, leurs devoirs ne seront pas les mêmes qu'avant. Et, les propos même du narrateur laissent penser qu'il y a quelque chose qui se trame au loin : « *Les contours du pays s'enfoncèrent à l'arrière-plan des brouillards d'été* », cette phrase nous laisse penser que derrière cette allusion de calme qu'on vit à Bni Boublen, il se trame quelque chose.

Le poème que prononce Slimane aussi va dans le même sens. Sur ces hauteurs de Bni Boublen quelque chose se passait, on avait la sensation que cette nuit profonde allait bientôt se dissiper pour laisser place à la somptueuse lumière du jour dont on surveillait les premières lueurs pâles avec impatience :

Nous guettons le jour,

Du fond des yeux nous regardons

Se délier la nuit incombustible (L'incendie p.18).

Comandar joue un grand rôle dans l'éveil de la conscience politique du jeune Omar. Car, après lui avoir révélé le vrai propriétaire de toutes ces terres qui les entourent, il lui déclare que malgré tout le temps que cela prendra, le fellah doit recourir aux armes pour se libérer du joug colonial et reprendre ses terres et ses biens.

Consciemment ou non, les femmes de Bni Boublen ont joué un rôle déterminant dans l'état de conscience avancé des fellahs par rapport aux citadins. En effet, à Bni Boublen, vit encore le souvenir d'une vieille femme, Moul Kheir, qui usait de son don d'oratrice pour conter le passé aux gens de Bni Boublen. Cette femme a eu la chance de connaître les beaux jours de la liberté. Elle a vécu l'avant colonisation qu'elle raconte avec tant de véracité qu'à l'écouter on peut vivre ce temps et entendre surgir les voix du passé. Moul Kheir évoquait la grandeur des temps anciens et elle parlait des gens de cette époque et relatait leurs exploits pour qu'à Bni Boublen, personne n'oublie ses origines. Agissant ainsi, cette femme a contribué à la sauvegarde de la mémoire collective. Et, si les fellahs décident un jour de récupérer leurs biens, cela aurait été, en partie, grâce au rôle de cette vieille femme et ses semblables. Comandar raconte à Omar :

Tiens, en fait de choses anciennes, tante Doudja pourrait t'en raconter. Il y a encore mieux, c'est grand-mère Moul Kheir. La vie de grand-mère Moul Kheir remonte aux jours sauvages de la liberté, avant l'arrivée des Français. Grand-mère Moul Kheir se tient comme un roc sur ce que fut notre passé. Quand elle parle, l'air se remplit d'apparitions invisibles, de voix. Et toi qui l'écoutes, comprends que ces voix familières appartiennent à des gens d'un autre âge. Passé de fellahs, mais aussi de l'Algérie, qui fut le tien, et que sonde la parole de Moul Kheir s'égrenant dans l'immensité d'une nuit calme.

Moul Kheir te dira que son grand-père était un grand guerrier, un grand cavalier, un sage plus sage que tous les autres, dont la justice et la bonté, mais surtout la bravoure, étaient plus grandes que chez les autres hommes de la tribu – et tout cela n'était rien encore ; parce que son grand-père était plus que cela - : il était un homme-roi.

Voilà pour le passé des fellahs. Mais ceux-ci n'iront jamais prétendre qu'ils valaient beaucoup autrefois. Les fellahs sont de petites gens simples (L'incendie p.29)

L'autre figure marquante dans la trilogie est celle de Ben Youb. Il est vrai homme comme on en trouve dans les montagnes d'Algérie. Devenu vieux mais gardant intègres ses valeurs, Ben Youb est courageux et ne craint pas de dire la vérité et de révéler ses pensées. Il a une figure farouche que domine une longue moustache blanche. C'est une personne qui ne connaît pas la paresse et l'oisiveté, malgré son âge avancé, il travaille beaucoup. C'est à peine s'il s'accorde une petite pause à l'heure de la prière de vendredi. Il

ne pouvait, sous aucun prétexte, dissimuler sa pensée : « *Rien ne l'empêchait de dire ce qu'il avait à dire ; il ne pouvait taire le mal qu'il voyait quelque part* ». Lorsqu'il a constaté la situation du pays et la manière dont les Algériens vivent sur leur propre terre, il n'a pas pu s'empêcher d'en parler à ses confrères, surtout ceux de Bni Boublen-le-haut, et de tenter de leur ouvrir les yeux sur cette situation chaotique. Il tente de leur expliquer que cette situation devrait changer ne serait-ce pour que les générations futures. Les propos qu'il tient devant ces fellahs révèlent un état de conscience profond chez lui :

Un jour viendra où nos enfants nous demanderont des comptes terribles. Ils se lèveront pour nous maudire...J'entrevois l'avenir. [...] si vous abandonnez votre terre...reprit-il sourdement, vos enfants, vos petits-enfants et arrière-petits-enfants... jusqu'à la dernière génération, vous demanderont des comptes. Vous n'aurez point mérite d'eux, de votre pays, de l'avenir (L'incendie p.43)

Les fellahs, notamment Ben Youb, arrivent enfin à nommer le mal qui les ronge depuis des générations. Ils arrivent à en identifier la source et à en parler. Ils réalisent enfin qu'ils sont dirigés par des étrangers sur leur propre terre, là où ils devraient être maîtres de leur destin, ils sont esclaves chez des étrangers qui n'ont aucune considération pour le travail des fellahs.

Ne sommes-nous pas comme des étrangers dans notre pays ? [...] On croirait que c'est nous les étrangers, et les étrangers les vrais gens d'ici. Devenus maîtres de tout, ils veulent devenir du coup nos maîtres aussi. [...] N'empêche que ces terres sont toutes à nous. Travaillées avec l'araire ou même pas travaillées du tout, elles nous ont été enlevées. Maintenant avec elles, avec notre propre terre, ils nous étouffent (L'incendie p.45).

Enfin, Ben Youb décide d'appeler les fellahs à la révolte afin de reconquérir leurs terres : « *Mes voisins, tuez-vous à la tâche, plutôt que de céder vos terres, de les abandonner ; mourez, plutôt que d'en lâcher un seul pouce* » (L'incendie p.46)

Les paroles de Ben Youb ont porté leur fruit, car en se quittant, les fellahs pensaient à leur situation. Il est parvenu avec ses paroles à les pousser à se poser des questions et à réfléchir à leur existence, et quelques jours après, ils posent plus de questions à Ben Youb et lui demandent plus d'éclaircissements. De leur discussion, il en ressort qu'ils avaient besoin de nouveaux hommes qui comprenaient mieux, il leur fallait des meneurs, des leaders ; des hommes capables « *D'étonner le monde* ». De cette conversation des fellahs se ressent un début de changement. Tous les événements qui animent, désormais, leur existence les laissent penser que le pays est en effervescence, néanmoins, ils demeurent incapables de cerner tous les détails et enjeux de cette agitation qui se dessine à l'horizon.

Lors d'une de ces visites de Seraj, le fellah Ben Youb fut le premier à se faire remarquer par sa silhouette noble et surtout par ses propos qui rendent compte d'une conscience lucide. Effectivement, il est conscient de l'état du pays et de la condition des campagnards. Ben Youb apprend à Seraj qu'au-delà de leur situation des plus délicates nécessitant la compassion de leurs frères, les fellahs seraient réticents à répondre présent pour un éventuel appel à l'union afin de changer leurs conditions en raison de certaines hostilités au sein même des différentes communautés des colonisés: « *Bien que nous soyons des campagnards et que par là même nous méritons une certaine compassion, la contemtion⁴⁰ des bourgeois est trop vive pour nous encourager à entrer dans la voie de l'amitié* » (L'incendie p.80)

A partir de cet extrait, nous pouvons dire que pour atteindre le but commun, c'est-à-dire l'indépendance, l'union entre la société urbaine et la société rurale est envisageable, malgré le scepticisme des fellahs, notamment Ba Dedouche, en ce qui concerne la volonté de citadins à s'unir aux fellahs : « *Si les citadins et les fellahs pouvaient s'unir, le passage vers un monde plus facile deviendra possible. Mais c'est irréalisable !* » (L'incendie p.82).

Avant l'arrivée de Seraj les réunions des fellahs se tenaient de manière anarchique. Mais ce dernier tente de leur apprendre à mieux s'organiser, notamment en désignant un raïs (président) pour diriger les séances et répartir la parole entre les intervenants.

Cette scène nous rappelle une autre chez Mouloud Feraoun dans *La terre et le sang* : lorsqu'Amer revient de France et apprend aux villageois comment devait se faire la prise de parole lors des réunions (*lufaq n taddart*). Les deux personnages transmettent un acquis de leur émigration. Amer fait profiter les siens de ce qu'il a appris de la lutte syndicale des ouvriers mineurs en France. Quant à Seraj, c'est probablement son passage en Turquie qui lui a permis d'acquérir ce genre de connaissances. Son passage en France y est pour quelque chose aussi : « *J'ai travaillé là-bas et j'ai vu* ».

Nous nous sommes réunis pour discuter de choses qui nous tiennent à cœur. Nous serons donc plusieurs à vouloir parler. Mais si nous parlons tous en même temps, celui qui est à l'est n'entendra pas celui qui se trouve à l'ouest. Le désordre et la confusion s'empareront de nos propos malgré notre bonne volonté. Si les choses dont nous voulons discuter nous tiennent donc à cœur, il est indispensable qu'un raïs préside la

⁴⁰ Ce mot « contemtion » est synonyme de mépris, haine et dédain. Ce terme était utilisé jadis pour signifier le mépris de la femme. Pour cette raison, il a été retiré des dictionnaires.

séance, donne la parole à celui qui la demandera et veille à ce que rien ne dérange notre réunion... (L'incendie p.83)

L'émigration des Algériens est un phénomène très répandu à cette période de l'Histoire, surtout vers les régions minières de France. C'est dans ces lieux que beaucoup d'Algériens ont appris les principes de la lutte politique. Ils ont été initiés à l'action syndicaliste qui était d'essence communiste. Et, dès leur retour en Algérie, ils ont transmis ce savoir à leurs frères restés au pays. Nous pouvons constater que ce phénomène est présent dans presque tous les romans des écrivains algériens de la première génération, avec les exemples d'Amer chez Feraoun, Mokrane dans *La colline oubliée* de Mammeri et Hamid Seraj chez Dib. Cela est aussi valable pour Malek Ouary dans son roman *La robe kabyle de baya* avec le personnage de Ali Amergou...

Après l'intervention de Seraj, les choses ont commencé à prendre une meilleure tournure, même si la majorité des fellahs sont craintifs et suspicieux quant au projet de Seraj de les unir à la société urbaine. A ce propos, un fellah prononce des paroles très significatives : des paroles qui rendent compte de la situation des fellahs. Effectivement, le cultivateur souligne un fait très important : la fâcheuse manie qu'ont les fellahs de se soustraire à leurs responsabilités quand il s'agit de passer à l'action. Ces derniers s'inventent des obstacles lorsque Seraj leur propose le changement radical d'une situation qui dure depuis des années ; une situation à laquelle ils se sont habitués. Les fellahs sombrent dans une léthargie profonde causée par une certaine interprétation du dogme religieux, ils ont, en effet, tendance à mettre la responsabilité de tout ce qui leur arrive sur le dos de la providence, pire encore, ils conçoivent leurs malheurs comme un châtiment divin bien mérité.

A la compagnie c'est l'usage depuis longtemps : lorsqu'on nous propose de faire quelque chose, on commence par discuter, par chercher toutes les raisons, bonnes ou mauvaises, qui nous dispensent d'agir. Nous découvrons des obstacles partout, des objections à tout, des preuves évidentes qu'il n'y a rien à faire, et que rien ne sert de se dégager de l'immobilité de pierre qui est devenue la nôtre. Que tout reste à la même place jusqu'à la fin des temps !... Quelque chose va de travers, ne va pas comme nous l'aurions désiré ?... C'est Dieu qui en a décidé ainsi pour notre châtiment [...] Voilà comment nous sommes ! (L'incendie p.84)

Le fellah explique que cela n'est pas dû à une quelconque malice des fellahs, il s'agit plutôt de leur comportement naturel face à toutes les situations : ils sont, certes, prêts à aider et à agir pour le bien de tous, mais c'est au passage à l'action qu'ils pèchent. Le réquisitoire de ce cultivateur vis-à-vis de ses frères ne relève en aucun cas du mépris, au

contraire son attitude est celle de ceux qui poussent le peuple à reprendre les rênes de son existence.

2.4. Omar ou le fil d'Ariane

Omar est un garçon qui a l'esprit agile abrité dans un corps sain. Il n'est pas très beau mais il a un visage très fin : « *Son visage n'était pas particulièrement beau mais d'une finesse presque excessive* » (L'incendie p.74). Et, par-dessus tout, il avait une intuition qui ne le trompait jamais.

Dans le premier roman, Omar est présenté comme étant un enfant débrouillard. Pour se procurer un bout de pain, à l'école, il se propose de défendre « *les morveux du Cours Préparatoire* » contre les enfants du Cours supérieur « *dont la moustache noircissait* » qui les tyrannisaient, et ce en échange de leur goûter. Voyant un des enfants refuser de lui céder sa part de pain, Omar menaçait de ne point le défendre si besoin il y avait. Chose dont témoigne cet extrait de son dialogue avec un autre enfant : « [...] - *Ne viens pas me demander de te défendre, hein !* » (Lgm.p.8)

Entendant cette menace, l'enfant rétorque : « *Je te jure que je t'apporterais demain un gros morceau* » (Lgm.p.8) en faisant un geste de la main qui montre la dimension du morceau qu'il va lui ramener. De cette manière, il légitimait le pain qu'il allait manger : au lieu de le voler cette manière lui a permis de le gagner : « *La part qu'il prenait n'était que son salaire* ». (Lgm. p. 8)

A Dar-Sbitar, il procédait autrement. Il offrait ses services à une femme assez aisée, et en retour, cette dernière le récompensait avec un peu de pain, un fruit et quelques fois même avec un morceau de viande ou une sardine :

Elle [Yamina] priait souvent Omar de lui faire de petites commissions. Il lui achetait du charbon, remplissait son seau d'eau à la fontaine publique, lui portait le pain au four... Yamina le récompensait à son tour en lui donnant une tranche de pain avec un fruit ou un piment grillé, – de temps en temps, un morceau de viande ou une sardine frite. (Lgm. p.9).

Omar était à l'aise chez cette femme. Le comportement de Yamina à son égard lui plaisait car elle le considérait comme un être humain, elle ne l'humiliait pas. Un comportement envers lequel le petit était reconnaissant: « *Omar ne savait pas où se mettre devant tant d'égard* » (Lgm. p.9).

Malgré la misère, Omar n'avait jamais posé la main sur quelque chose de quelqu'un d'autre. Il est contre le vol et contre l'exploitation d'autrui pour avoir ce qu'il désire : *« Même la faim, se dit-il, ne me pousserait pas à m'approprier les biens d'autrui »* (L'incendie p.160).

Omar est aussi un garçon audacieux. En effet, il avait de la fierté même à l'égard de sa propre mère. Lorsqu'Aïni appela Omar et sa petite sœur pour une correction, ce dernier s'enfuit dans la rue d'où il entendit sa sœur pleurnicher. Il a alors pensé que même sa mère n'avait pas droit de faire de lui ce que bon lui semblait. Il se résolut alors à ne pas se laisser faire et de rester dans la rue, malgré tous les risques que cela comportait:

[...] Mais moi, je n'ai rien demandé. Il est vrai que je ne pouvais guère parler alors. Maintenant c'est fait, je suis ici ; qu'elle nous fiche au moins la paix. J'entends ne pas me laisser marcher sur les pieds, serait-ce par celle qui m'a nourrit du lait de sa mamelle. Omar résolut d'attendre dehors. (Lgm. p.102)

La faim, la misère, le besoin n'empêchent pas Omar d'être une personne généreuse, notamment avec les gens plus démunis que lui, tel son ami Veste-de-kaki. Etant plus démuné que lui, Omar avait pitié de son jeune ami. A chaque fois qu'Omar recevait du pain des enfants qu'il protégeait, il le partageait avec Veste-de-kaki sans lui faire sentir qu'il lui donnait l'aumône : *« [...] Omar fit le tour de la cour, surgit de derrière un platane, et laissa tomber à ses pieds [ceux de Veste-de-kaki] ce qui lui restait d'un croûton. Il fit mine de ne point s'en apercevoir et continua de courir. Arrivé à bonne distance, il s'arrêta, et l'épia. Il le vit de loin fixer le bout de pain, puis s'en saisir d'un geste furtif et mordre dedans. »* (Lgm. p.10)

L'état miséreux de Veste-de-kaki affecte Omar et le fait pleurer : *« [...] Omar ne comprenait pas ce qui lui arrivait, sa gorge se contractait. Il courut dans la grande cour de l'école, et sanglota »* (Lgm. p.10)

Ce passage prouve la sensibilité du jeune Omar et sa compassion pour les pauvres garçons de son âge. Dans un autre passage, on le voit offrir un bonbon à son ami :

-Ferme les yeux et ouvre la bouche, ordonna Omar.

Confiant, Veste-de-kaki ferma les yeux et ouvrit la bouche. Omar retira sa main prestement du fond d'une poche et lui déposa un bonbon sur la langue. Et il disparut. (Lgm. p.13).

Néanmoins, toute cette misère ne l'a pas empêché d'être un garçon plein de principes, notamment envers les Européens. L'idée d'adopter un comportement indigne ne lui a jamais effleuré l'esprit. Il ne supportait pas d'être méprisé et il évitait tout comportement qui pouvait le mettre en contact avec les Européens au risque de se sentir méprisé par ces derniers. Ce comportement et ce raisonnement digne d'un grand homme sont dépeints lors d'une scène qu'a vécue Omar à Bni Boublen, où tous les garçons s'étaient mis d'accord pour voler une propriété européenne alors que lui s'y opposait fermement :

Mais les fabuleuses cerises, celles qui chargeaient les branches dans les champs des colons, excitèrent leur envie. Quelques-uns proposèrent de franchir les clôtures. Omar s'y opposa. Lui ne voulait pas, voudrait ne jamais voler. De plus, c'était chez les Européens : il tenait, disait-il, à les regarder droits dans les yeux. Les Européens, eux, préféraient naturellement avoir affaire à des Arabes qui volaient. Omar parlait comme un homme ; les autres garçons firent des yeux ronds (L'incendie p. 23).

A lire les romans, on pourrait penser qu'Omar, le personnage principal de *La grande maison*, est l'autoportrait de Mohammed Dib. En effet, les deux figures présentent plusieurs similitudes. A l'image de son créateur, Omar habite la ville de Tlemcen. Il est orphelin de père à un âge précoce. « (Son père) *était mort depuis si longtemps qu'Omar n'en gardait plus aucun souvenir* » (Lgm. p.137).

Le romancier et son personnage ont tous les deux fréquentés l'école française. Et, comme Omar dans *Le métier à tisser*, Dib aussi était initié au métier de tisserand à l'âge de douze, treize ans, à la seule différence qu'Omar a dû quitter l'école pour aider sa mère dans les charges de l'existence. Malgré cela, ces deux figures présentent aussi beaucoup de différences, parmi lesquelles on peut citer que Dib n'a pas connu une enfance misérable de son personnage dans *La grande maison*. En effet, dans un entretien qu'il a accordé à Maurice Monnoyer, il affirme : « *Mon enfance n'a pas été celle d'Omar* »⁴¹. Contrairement au petit Omar, notre auteur avait mené une enfance normale, car il ne sera pas confronté aux difficultés de la vie aussi jeune que son personnage. Il souligne, dans le même entretien : « *jusqu'à sa mort [celle de son père], j'ai donc eu une enfance normale* »⁴². Et une note de l'auteur nous permet d'affirmer que Dib et son personnage Omar sont deux figures totalement différentes.

⁴¹ Dib, Mohammed, (entretien réalisé par Maurice Monnoyer in : *L'Effort algérien*, du 19 décembre 1952) in : Akbal, Mehenni, Mohammed Dib, conférencier, Maurice Monnoyer témoigne, Ed. El-Amel, 2009, p.50.

⁴² Idem.

Mohammed Dib a choisi comme fil conducteur dans ses trois romans un jeune personnage : Omar. Ce petit garçon de onze ans est le personnage principal de la trilogie. A notre sens, ce choix n'est guère fortuit : il nous semble qu'il l'a choisi à dessein. Omar est présenté comme un enfant intelligent et critique vis-à-vis de la réalité qui l'entoure.

Il nous semble qu'il est choisi parce qu'un enfant est comme une page blanche qui est encore à écrire. Ajoutant à cela le fait qu'il ne soit pas encore corrompu ou perverti par le mensonge : il voit ce qui se passe autour de lui ; il l'analyse pour en tirer des conclusions qui ne sont guère satisfaisantes. Il nous semble que Dib a voulu rendre compte de la société, et qui y a-t-il de mieux que la voix d'un enfant pour dire la vérité? Car, comme on dit, la vérité sort de la bouche des enfants ; façon pour l'auteur de légitimer son discours. L'omniprésence de la voix de l'enfant est aussi l'une des tout premiers romans algériens des années 1950. En effet, dans ces romans, l'adulte brille par son absence, laissant s'exprimer l'enfant (Fouroulou dans *Le fils du pauvre* de Feraoun, Madjid dans *La malédiction* de M. Haddadi,)

Un adulte est déjà habitué à la situation de malheur qui l'entoure, il croit que cette condition est naturelle. Par contre, un enfant peut se demander : pourquoi une telle situation et pourquoi pas autrement. C'est là, à notre sens, que réside le dessein de l'auteur d'avoir choisi un enfant comme témoin de la réalité.

S'il l'on fait le calcul, Omar avait onze ans, dans les années trente neuf. Il aura donc dans les vingt six ans lors du déclenchement de la guerre de libération nationale et il fera probablement partie de cette génération de dix-neuf cents cinquante quatre qui luttera pour arracher l'indépendance du pays.

Dès les premières pages de *La grande maison*, Hamid Seraj n'a cessé d'hanter l'esprit de ce petit enfant, particulièrement lors de la leçon de M.Hassan.

Ceux qui aiment particulièrement leur patrie et agissent pour son bien, dans son intérêt, s'appellent des patriotes [...] M.Hassan était-il patriote? Hamid Seraj était-il patriote aussi? Comment se pouvait-il qu'ils le fussent tous les deux? Le maître était pour ainsi dire un notable; Hamid Seraj, un homme que la police recherchait souvent. Des deux, qui est le patriote alors? La question restait en suspens (Lgm. p.22. 23).

«Comment ce pouvait-il qu'ils le fussent tous les deux?» (Lgm. p.23) cette question n'a cessé d'hanter l'esprit d'Omar. Il n'arrête pas de faire travailler son esprit. Il compare, sans hésitation, entre la situation de son maître qui est un notable donc d'un rang supérieur,

servant dans l'administration coloniale, et celle de Seraj qui n'était qu'un homme recherché par la police. Deux hommes différents, deux situations opposées, un même statut de patriote! Est-ce là une manière de dire que ces deux hommes sont pareils quelque part? Omar pouvait-il les placer au même rang? Et pouvait-il comparer les simples personnes qu'il connaît à Dar-Sbitar à ceux des rangs qui leur sont supérieurs? Ce sont là des questions auxquelles son jeune esprit n'a pas encore trouvé de réponses.

Omar avait fini par confondre Dar-Sbitar avec une prison. Mais qu'avait-il besoin d'aller chercher si loin? La liberté n'était-elle pas dans chacun de ses actes? Il refusait de recevoir de la main des voisins l'aumône d'un morceau de pain, il était libre. Il chantait s'il voulait, insultait telle femme qu'il détestait, il était libre. Il accepte de porter le pain au four pour telle autre, et il était libre (Lgm. P.155)

Ce passage rend compte des idées qui habitent l'esprit d'Omar et indique clairement que ce dernier a fini par goûter à ce sentiment qu'est la liberté. Il a enfin pris conscience qu'il était libre dans tous ses actes, qu'il pouvait accepter ce qu'il voulait et refuser ce qu'il ne voulait pas. C'est en cela que consiste le début de sa prise de conscience, car plus on avance dans l'histoire plus Omar découvre la réalité des choses et plus son degré de conscience s'accroît. Il finit même par ne plus accepter l'existence telle qu'elle est pour lui et pour les siens. Il voulait autre chose que cette misère qui ne finissait pas. Les descriptions fournies par l'auteur à propos de l'état d'esprit d'Omar témoignent du début de sa maturité politique :

Omar n'acceptait pas l'existence telle qu'elle s'offrait. Il en attendait autre chose que ce mensonge, cette dissimulation, cette catastrophe qu'il devinait. Et il souffrait non parce qu'il était un enfant mais parce qu'il était jeté dans un univers qui le dispensait de sa présence. Un monde ainsi fait, qui apparaissait irrécusable, il le haïssait avec tout ce qui s'y rattachait (Lgm. P.115)

Omar souffre parce qu'il ressent que sa présence dans son monde n'était pas utile. Il se sent marginalisé et rejeté par la société, sentiment qui le mène jusqu'à détester son univers et vouloir y renoncer.

Omar n'apprécie pas le mode de vie des gens qui l'entoure. Il n'aime pas que ces derniers réduisent leur existence à « *l'échelle d'une cellule de prison* » qui n'est autre que Dar-Sbitar. Ce qui le gêne par-dessus tout c'est le laisser-faire de tous ceux qui l'entourent: ils sont tellement occupés qu'ils ne cherchent pas ce qu'il y a en dehors de leurs petites vies à Dar-Sbitar; ils ne sont d'ailleurs jamais représentés en dehors de ce petit espace:

Mais nul ne songeait à se demander d'où provenait cette clarté. Fallait-il lever les yeux? En avait-on le temps? Impossible. On trottnait d'une peine à l'autre avec affairément de fourmis, le nez à terre. (Lgm. P.116)

La critique d'Omar ne s'arrête pas là, car il blâme sa mère et tous les autres locataires de ne faire que s'apitoyer sur leur sort ; ils ne font que se répéter qu'ils sont pauvres, mais jamais ils ne songent à la causes de leur malheur, jamais ils ne cherchent la cause d'une telle situation. Il se demande pourquoi les grandes personnes se tournaient vers Dieu et le destin pour y trouver la source de leur souffrance, chose que lui n'admettait pas. Il se demande aussi si les grandes personnes ne savaient pas réellement qui était derrière cette situation, mais ils le cacheraient car cette vérité n'est pas bonne à dire. Malgré son jeune âge, il avait percé la réalité des choses. Il se rend compte que les gens de Dar-Sbitar, ou des innombrables autres maisons des quartiers qu'il connaît, ne parlaient pas parce qu'ils avaient peur. La seule chose qu'il n'arrivait pas encore à comprendre c'était de quoi tous ces gens avaient peur ? Il reprochait aussi à ces habitants de se quereller, alors qu'ils se devraient d'ouvrir les yeux sur d'autres choses bien plus importantes telles que détecter la cause de ce malheur et de s'unir pour changer leur situation :

Dar-Sbitar vivait à l'aveuglette, d'une vie fouettée par la rage ou la peur. Chaque parole n'y était qu'insulte, appel ou aveu [...] Mais pourquoi sommes-nous pauvres? Jamais sa mère, ni les autres, ne demandaient de réponse. Pourtant, c'est ce qu'il fallait savoir. Parfois les uns et les autres décidaient: C'est notre destin. Ou bien: Dieu sait. [...] Omar ne comprenait pas qu'on s'en fût à de telles raisons. Non, une explication comme celle-là n'éclairait rien. Les grandes personnes connaissaient-elles la vraie réponse? Voulaien-elles la tenir cachée? N'était-elle pas bonne à dire? [...] Omar [...] connaissait tous leurs secrets.

Ils avaient peur. Alors ils tenaient leur langue. Mais de quoi avaient-ils peur? (Lgm. P.117)

Le regard critique de Omar sur la vie à Dar-sbitar en général, témoigne d'un début de prise de conscience politique, car ses idées ne sont pas encore assez claires, elles lui sont nouvelles et confuses à la fois. Elles ne sont qu'à leur début, mais durant son passage au village de Bni Boublen son apprentissage va s'accomplir avec les enseignements de Comandar.

L'idée qui préoccupait le petit Omar par-dessus tout et qui laissait son petit cerveau sans répit était de savoir pourquoi personne ne se révoltait contre cette situation, chose qu'il lui paraît pourtant simple: *«Et personne ne se révolte. Pourquoi? C'est incompréhensible. Quoi de plus simple pourtant!»* (Lgm. P.117.118) il ne cesse de se demander de quoi toutes ces personnes ont peur?

Durant les vacances de l'été 1939, Omar va aller, avec son amie Zhor, passer ces vacances dans un village non loin de la ville de Tlemcen; ils vont partir chez la sœur de cette dernière à Bni Boublen. Durant son passage dans ces lieux, Omar va faire la rencontre d'un personnage important: Comandar. C'est justement ce dernier qui va l'initier et lui faire comprendre la situation dans laquelle plonge le pays; c'est auprès de cet ancien combattant de l'ancienne guerre que le petit Omar va trouver certaines réponses à ses questionnements.

2.5. : Kara Ali

Kara Ali est un des paysans de Bni Boublen, à l'exception que lui est propriétaire de ses terres. Kara est décrit comme étant un homme gros avec des traits lourds et aplatis. Son caractère et son comportement détestables font qu'il soit haï par tous les fellahs. Comme il est propriétaire, il pressure ses propres frères qu'il traite comme des esclaves. Kara ne rate aucune occasion pour les insulter. On voit, par exemple, la façon dont il s'adresse à Ali bér Rabah (un fellah):

J'ignore quelle est la femelle qui t'a enfanté, mais je connais ton père : un vaurien ! Je pense par conséquent que ta mère est une ordure. La sœur de ton père et la sœur de ta mère sont aussi des ordures. Maudite engeance, tous ! (L'incendie p.59)

Il ne manque aucune occasion pour rabaisser les autres, en se targuant d'être un paysan de souche contrairement à eux. Il aime à rappeler fièrement qu'il est issu de la ville⁴³, contrairement aux autres fellahs qui seraient, selon ses dires, venus du désert. Kara Ali a fait allégeance à la France coloniale en échange de quelques biens et de quelques avantages. Les paroles qu'il adresse à son ouvrier Slimane Meskine attestent de cela. De son côté, Slimane soutient que si la terre est un paradis c'est grâce aux fellahs, mais ces derniers y sont chassés. Kara s'oppose à cette idée : pour lui le fellah n'est qu'une maudite vermine qui n'est là que pour salir la terre. Il ajoute que c'est grâce aux Français que la terre est si bien travaillée et que ces derniers font en sorte que la population soit heureuse. Kara glorifie la colonisation qui a fait de lui un maître et un propriétaire, alors que Slimane la condamne. Pour ce dernier, tous les hommes d'influence sont des voleurs, en l'occurrence les colons, les administrateurs, les caïds, les gendarmes et les propriétaires

⁴³ Cette attitude désagréable de Kara et son manque de solidarité avec les fellahs pourraient être expliqués par le fait qu'il ne soit pas Algérien de souche. En effet, le nom Kara a une résonance turque, ce fellah pourrait être donc de descendance turque.

tels que Kara Ali. Cela témoigne d'une certaine conscience, même rudimentaire, chez Slimane Meskine, le pauvre fellah.

L'on peut constater que dans un moment d'angoisse, c'est-à-dire lorsque Slimane se rappelle du sort tragique réservé par la France coloniale à sa famille, il commence à pendre conscience de l'état des choses. Kara lui signifiant qu'il a tort de blasphémer de la sorte, Slimane répond qu'il ne dit que la vérité. Même si Slimane est naïf, le tort et l'angoisse qui lui sont causés par l'administration coloniale l'ont poussé au discernement. Il sait désormais que l'administration est au service des Français et non des pauvres gens. Il se rend enfin compte que les colons sont des voleurs et qu'ils n'hésitent pas à user de tous les moyens pour préserver leurs intérêts :

Aujourd'hui, que voyons-nous ? La fin du monde pourrait venir. Les temps sont bons pour les riches et les étrangers. Peut-être cinq ou six familles... certainement pas plus d'une dizaine. Et les pauvres ?... Que leur nombre est grand ! Mon père, ma mère, mes deux frères et moi, nous ne sommes que des fellahs ! Brusquement ils sont venus et ils ont enlevé mon père. Ce n'était peut-être qu'une erreur. Il a toujours été un homme paisible, mon père. Mais tu les connais, tu sais comment ils sont, kaourates, chambettes, gendarmes, caïds... Le diable les emporte tous ! (L'incendie p. 68).

Ce passage témoigne de l'injustice des Français envers les pauvres fellahs, il témoigne aussi de la complicité de quelques familles algériennes dans cet asservissement. En contrepartie de leur allégeance, ces des familles ont bénéficié de traitement de faveurs de la part de l'administration coloniale. Slimane ayant subi l'injustice coloniale de plein fouet et ayant déjà tout perdu, père, mère et frère, ne craint plus de crier la vérité à la figure de Kara Ali, car désormais, il n'a plus rien à perdre :

-Oh ? Toi, tu vaux peut-être mieux qu'eux. Et peut-être ne vaux-tu pas plus cher !

Et ! Oh ! Comment oses-tu ? [...]

Je n'ose rien du tout ! Je ne me permettrais pas, messire Kara. Mais je te dirais ce que j'ai à te dire puisque la Providence t'as conduit vers moi. Et tu m'écouteras. [...] Pour un malheureux cheval mon père a été enlevé à sa famille. Ils l'ont envoyé casser les pierres sur les routes de Cayenne... Et voilà sa femme, ma propre mère, sans mari, et nous ses enfants, orphelins. Et pourquoi ? Dis-moi un peu ? Pour un malheureux cheval ! (L'incendie pp.68-69).

Ayant tout perdu, Slimane Meskine, ne craint pas de dire la sinistre vérité de la colonisation et de dénoncer ses injustices:

Comment se peut-il que tes amis nous fassent tant de mal ? Mais moi, je ne les crains pas, n'ayant plus rien à perdre. [...] Tu peux aller dire tout cela à tes autorités. J'en ai

cure ! S'il faut aller au bain, j'irais. Je n'ai pas peur qu'on dise de moi que je suis ceci ou cela. (L'incendie pp.70-71)

Kara adopte une attitude très désagréable vis-à-vis de ses frères. Il n'hésite pas les offenser surtout lorsqu'il sent que ces derniers peuvent présenter une menace pour ses intérêts personnels. Il peut même aller jusqu'à devenir violent avec eux. Personne parmi les paysans ne se risquait d'offenser Kara au risque de se faire chasser, parce qu'il est propriétaire de la terre, et parce qu'il a une silhouette honorable qui imposait le respect :

On ne se défaisait pas comme ça de Kara ; Ali bér Rabah, et les autres, le savaient. Ils ne le savaient que trop. On ne voulait pas et ne pouvaient pas raisonnablement l'offenser ; et il en profiter pour s'imposer. C'était sa moustache, son large visage qui était...comment dire ?...honorable comme celui d'un cadî, qui inclinaient les fellahs à un respect instinctif. » (L'incendie p.60).

L'évocation de Hamid Seraj mettait Kara dans une colère noire. Il s'inquiétait que les fellahs le connaissent et qu'il leur mette des idées en tête ; des idées de révolte qui peuvent nuire à sa situation de favorisé qui faisait de lui un maître. Et, ses inquiétudes n'étaient pas sans fondement, car Hamid Seraj rendait visite fréquemment aux fellahs de Bni Boublen.

Le troisième et dernier chapitre aura pour titre « genèse de l'éveil politique. Il sera réparti en deux parties. La première sera consacrée à l'exposition des éléments clés qui sont à l'origine de l'enclenchement de la prise de conscience politique. La seconde partie, quant à elle, elle exposera les différents éléments qui étaient l'origine de la lenteur qu'a connue l'éveil politique des personnages qui sont un échantillon du peuple algérien.

Chapitre III : Genèse de l'éveil politique

Chapitre III : Genèse de l'éveil politique

1. Prémisses de l'éveil politique

La prise de conscience politique chez le peuple algérien est arrivée à s'accomplir grâce à la présence de plusieurs éléments qui l'ont stimulée. Parmi lesquels on peut citer : la faim, la misère, et la seconde guerre mondiale Dans ce chapitre, nous allons voir comment ces éléments vont influencer considérablement sur les consciences des colonisés.

1.1. La misère

La misère qui frappe les personnages à plein fouet joue aussi le rôle de stimulateur de la conscience politique chez les personnages Cette dernière entraîne avec elle plusieurs choses. Elle est dévastatrice, certes, mais elle peut se révéler quelques fois bénéfiques. En effet, le sentiment de solidarité s'accroît en état de pauvreté. Dans le cas d'Aïni et de sa famille, Tante Hasna était là pour les aider à supporter leurs moments de dénuement : « *Elle les pourvoyait en morceaux de bis. Des quignons entamés, parfois souillés.* » (Lgm. p.95)

De ce fait, les enfants, et même Aïni attendaient l'arrivée de Lala avec impatience pour qu'elle leur ramène de quoi manger.

Par ailleurs, la misère engendre plus de mal que de bien. Elle pousse les gens à devenir des bêtes qui courent instinctivement derrière le bout de pain. Comme elle pousse à des comportements peu respectueux. Parfois même, elle pousse les gens à devenir méchants. Ainsi, Aïni, lorsqu'elle a su que sa sœur réservait quelque chose à manger pour une cousine, elle a eu un comportement un peu méchant même avec Lala : « *Aïni n'en persista pas moins à la retenir* » pour rester à déjeuner.

Cette misère pousse Aïni à travailler tard dans la nuit, et à être méchante avec ses enfants, avec sa propre mère et tout le monde autour d'elle. Toutes ces choses lui valent pas mal d'insultes de la part de ses voisines de Dar-Sbitar. Une fois, ces dernières se sont toutes réunies pour se plaindre d'elle. Cette situation leur devenait insupportable, et il fallait qu'elles le disent. « *Il n'est plus possible de les supporter. Ils nous empoisonnent l'existence* » profère une locataire, puis d'autres voix l'ont suivi. Il en pleuvait des insultes à Dar-Sbitar. Aïni et ses enfants en étaient la cible. On les traite de tous les noms, les

femmes traitaient Aïni de fielleuse, misérable, mendiante et ses enfants de bâtards. D'autres femmes leurs jetaient des malédictions. Pour faire taire toutes ces femmes en irruption, Omar avait fait devant elles des gestes obscènes. Il avait, par ses gestes, semé la confusion entre elles, et les choses ne faisaient qu'empirer. Aïni et ses deux filles répliquaient avec des paroles qui coupaient à ces femmes « *des morceaux vifs du cœur* » tels que : stérile, famille de voleurs... cette dispute n'allait pas prendre fin sans l'intervention de Zina qui rapporta que Hamid Seraj est arrêté par la police.

La misère contraint Aïni à faire de la contrebande, une entreprise risquée. Omar ne voulait pas que sa mère court le risque d'aller en prison. Du coup, il se met à penser à l'en empêcher et à trouver un moyen de gagner plus d'argent pour qu'elle ne part pas à Oudja faire son commerce. Dans ce moment de détresse et d'angoisse, Omar remuait sans cesse ses idées. Et c'est là qu'il se rend compte de tous les sacrifices de sa mère pour les faire vivre, lui et ses sœurs :

Non, sa mère ne s'en irait pas à Oudja, il n'arrivait pas à l'admettre. [...] devait-il tenter de la détourner de son projet ? [...] Omar ne pouvait croire que pour augmenter leur revenu, sa mère acceptait, avec cette légèreté, d'encourir la prison (Lgm. p129)

A un moment de l'histoire, Aïni explique à ses deux enfants Omar et Aouïcha qu'au moment où les miséreux comme eux ne pouvaient plus travailler, il valait mieux qu'ils meurent. Pour les miséreux, « *La mort est une couverture d'or* » soutient Aïni, parce que, comme elle, si quelqu'un à un proche qui ne peut plus travailler, qui vit aux dépenses des autres, qui n'est qu'un poids pour eux, à ce moment là, la meilleure chose qui pourrait lui arriver c'est la mort : « *Quand nous servons plus, nous pouvons penser que nous avons déjà trépassé* » (p.144). Aïni continue que si cela parvient, même si la mort ne vient pas à vous, c'est vous qui devriez aller à elle, et si vous ne pouvez pas « *vous devez l'acheter avec de l'argent* ». Pour Aïni, la vie se résume en un malheur à vivre ; quand on est fort on travaille, après cela l'on doit mourir, car rien ne vous tente de vivre ici-bas, et « *Le cœur n'aura rien à regretter* ». Aïni conclue que pour que les choses gardent leur ordre naturelles, lorsque les gens se trouvent être des pauvres, dans son cas, ces derniers doivent travailler jusqu'au bout et mourir : « *[...] il vaut mieux que la mort nous emporte le plus tôt possible. [...] Qu'il en soit ainsi et tous rentrera dans l'ordre* » (Lgm. p. 144).

Dans le dernier volet (*Le métier à tisser*), l'auteur décrit la misère sur une grande échelle. En effet, si dans *La grande maison* la description de la misère se borne à Dar-Sbitar, et que

dans *L'Incendie* elle est montrée essentiellement dans le patelin de Bni Boublen, dans *Le métier à tisser*, la misère est généralisée et répandue dans toute la ville de Tlemcen. On retrouve dans le roman, des passages qui témoignent de la misère et de la mendicité qui n'épargnent personne : hommes, femmes et enfants :

Les rues étaient encombrées de mendiants, si bien qu'en maints endroits, il [Omar] devait enjamber des corps pour passer. [...] Les vagabonds avaient des visages brûlés, secs. C'étaient des femmes à la féminité sacrifiée, assises sur les trottoirs ou les marches des magasins ; des hommes, debout, couchés, pliés en deux cachant les mains sous leurs guenilles.

[...] Le petit jour en recélait un grand nombre ; à mesure qu'il marchait, il en découvrait de nouveaux. Il y en avait beaucoup plus qu'on ne l'aurait jamais supposé. (Lmat. pp.44-45).

Le passage suivant témoigne de la souffrance d'une famille dont tous les membres sont devenus mendiants :

[...] Doucement, il (Omar) émietta un peu de pain et de sa main qu'il glissa sous le châle de l'enfant il le lui mit dans la bouche. Elle n'était pas grosse, ni très belle, la fillette. Hommes et femmes, sans rien dire, la regardaient manger, [...] Le vagabond, qui devait être le père, couvert d'un morceau de toile cirée cousu ensemble avec des carrés de drap militaire, se redressa. Il tenait le pain et le poisson (qu'Omar lui avait donné) d'une main ; il ne savait qu'en faire. [...] La fillette ne voulait ou ne pouvait plus manger. Tous les regards se fixaient maintenant sur le père.

- Que faire ? dit-il d'un ton plaintif. (Lmat. Pp.45-46)

L'offrande d'Omar avait mis le père dans l'embarras. Ce dernier ne savait quoi en faire et à qui le donner des autres membres de sa familles qui crèvent tous de faim. A cette vue, Omar ne résista pas et couru le plus vite qu'il put pour ne pas avoir à supporter de voir une telle douleur dans les yeux du père : « [...] Omar partit en courant, enfilant la rue tout droit devant lui. Il galopa à grande enjambées entre les façades grises et détrempées qui portaient se rejoindre là-bas... » (Lmat. P.46)

Dans ce roman, les tisserands avec lesquelles Omar travaillent n'échappent pas non plus à cette misère. Toutes les descriptions fournies de ces tisserands laissent entendre qu'ils sont miséreux : figure ratatinée, nez cassé... ce passage montre les conditions de vie misérables des tisserands : « *Les tisserands se démenaient, pieds nus, en chemise et pantalons usés, maculés de teinture.* » (Lmat. P.50)

La misère que vivent ces personnages se trouve être un facteur propice à la prise de conscience. Les discussions qui se tiennent entre les tisserands dans la cave où travaille

Omar rendent compte de cet état de conscience. En effet ces échanges permettent de cerner une certaine conscience chez les tisserands (pas très lucide à vis-à-vis de la situation dans laquelle ils vivent). Ces tisserands sont bien conscients qu'ils vivent dans la misère. Les paroles de *ba Skali* témoignent de cela. Il est nostalgique d'un passé où tout marchait bien malgré l'absence de « la civilisation », où le travail était estimé et le gain suffisait pour vivre dignement :

[...] Il (*ba Skali*) raconta que, certes, dans le passé on ne connaissait pas le chemin de fer, ni l'auto, ni les autres merveilles de ce siècle. Mais le travail était une bénédiction ! On gagnait plus d'argent qu'on ne pouvait dépenser ! Et quels patrons il y avait ! Quels gens ! Comme tout était bon marché ! (Lmat. pp.46-47).

Ba Skali continue par dire que les gens sont dans une telle situation c'est parce que Dieu les a abandonnés. Cela témoigne que le colonisé n'arrive pas encore à distinguer la source du mal qui le ronge et à lui donner un nom : la colonisation. Selon ce tisserand, la misère a une origine divine :

-Dieu a détourné sa face de nous ! répliqua le vieil homme. Et tout a dégénéré ! Et le pauvre est devenu plus pauvre, et le pain plus cher ! Voilà ce qu'il en est ! (Lmat. p.48).

Abbas sebah, par contre, est mécontent de continuer à vivre comme si de rien n'était alors qu'il sent que quelque chose ne va pas. Les propos qu'il tient révèlent, chez lui, une conscience assez lucide :

-voyez-vous, il y a longtemps que quelque chose me tracasse je suis mécontent de moi, je n'arrive pas à comprendre ce qui se passe pourtant, je continue à vivre comme j'ai toujours vécu, je n'ai pas changé. Et je suis mécontent ! (Lmat. P.62)

La misère pousse les colonisés à ne plus croire en rien. Ils ne croient plus en la justice, ils ne croient plus en l'égalité et ne croient plus en l'homme. Ils sont devenus des machines, ils n'ont plus le cœur à rien : ils travaillent sans penser :

-Je ne crois plus à rien, je ne crois plus à ce que je fais. Voilà ce qu'il y a. [...]

-Ainsi, chacun parle d'aimer son semblable. Mais quel est celui d'entre nous qui agit conformément à cette règle ? Quel est celui qui respecte son prochain ?

[...] -Il y a des moments où le cœur n'est pas à l'ouvrage, les mains savent quoi faire, mais l'esprit est ailleurs : alors l'inquiétude monte en nous. La patience ne nous satisfait plus. L'homme, l'homme ! Ils en ont plein la bouche. Amis, de quel homme s'agit-il, je voudrais bien le savoir ! S'agit-il de Pétain ? De Rothschild ? Ou s'agit-il de moi ? Il faut parler clairement, ne pas tout mettre dans le même sac. Et surtout ne me faites pas croire que je suis comme celui qui possède la moitié d'une province. Ne me faites pas croire aussi que je souffre... parce que je suis né pour souffrir. Je suis un homme comme un autre !... (Lmat. pp.62-63)

Abbas sebah, ce simple tisserand serait-il en train de faire allusion aux fameux droits de l'homme que prêche la France coloniale ? En effet, si de tels propos prouvent quelque chose c'est bien que ce tisserand de misérable condition est conscient de la situation politique de son pays. Il se rend compte que quand la France parle de l'égalité entre les hommes, c'est pour désigner les propriétaires et les gens des rangs sociaux supérieurs, et non pas des gens misérables comme eux. D'ailleurs, la réponse que lui lance Hamza, un autre tisserand, renseigne qu'il est au même point de conscience que Abbas Sebah : tous les deux n'ont pas confiance dans le discours colonial : « - *Un homme comme un autre ? Non pas, dénia Hamza* » (Lmat. P.63).

La pauvreté et le besoin ont fait que les Algériens perdent même le goût de vivre. Ils ne supportent plus l'existence qu'ils mènent :

-Tenez, pouvez-vous m'expliquer ceci : j'aime la vie en général, comment se fait-il que je méprise et déteste la mienne de toutes mes forces ? Hein !

On a honte de le dire [...] Notre existence est étroite à rendre folle une punaise ! Oui, mauvaise, mauvaise est notre vie, il n'y a pas à dire ! (Lmat. pp.62-63)

On dirait que cette misère que vivent constamment ces colonisés les pousse à avoir des idées. En effet, ils pensent qu'elle ne touche qu'eux (les pauvres gens) et qu'elle n'a que trop duré. Après tout, est-ce trop demandé de manger à sa faim ? Les tisserands se rendent compte que leurs droits les plus élémentaires ont été et continus d'être bafoués.

A la cave de tissage, Omar entend parler de son père au près de Ghouti Lamine. En effet, ce dernier est la seule personne qui demande à Omar qui était son père. Quand le garçon prononça le nom de son père, Ghouti lamine s'est rendu compte qu'il le connaissait. Le vieux tisserand apprend à Omar que son père était une personne honnête et intègre. Il lui dit aussi qu'il était un des meilleurs tisserands qu'il avait connu. La seule chose qui n'allait pas avec Ahmed Dziri (le père d'Omar), selon Ghouti Lamine c'est qu'il avait des idées :

-Oui c'était (Ahmed Dziri) un tisserand parmi les meilleurs...

[...]-Ainsi, tu es le fils d'Ahmed Dziri ? C'était un honnête homme, mais il avait des idées, Dieu me garde ! des idées...

[...]-Il tenait des propos qu'une oreille de musulman ne peut pas entendre. Tous les hommes, prétendait-il, sont pareil et égaux... Comment cela peut-il être ? Ils sont pareils et égaux devant Celui qui les a créés, oui ; mais dans la vie... (Il eut un mouvement de dénégation de la tête.) Ce n'est pas possible.

[...]-Ton père s'élevait sans le savoir contre la loi sacrée. Que dire ?... Il est mort.
(Lmat. P.56)

Ces propos de Ghouti Lamine montrent que le père d'Omar était conscient de la situation politique du pays, et qu'il était contre les abus des colons. Ce dernier pensait que les colonisés sont les égaux des colonisateurs et le déclarait publiquement, chose qui lui a valu la mort. Cela montre aussi que le père d'Omar adhérait aux idéaux communistes qui prônent l'égalitarisme au sein des peuples.

D'une part, les longues conversations qui emplissent la cave où travaille Omar laissent entrevoir une conscience politique chez plusieurs tisserands notamment Ocacha. En effet, ce dernier tient des propos qui ne laissent pas de doute par rapport à la lucidité de sa conscience envers de la réalité amère dans laquelle ils vivent quotidiennement :

-Les patrons sont devenus plus avarés, et surtout plus durs, depuis qu'ils tâchent de ramasser dans le moins de temps possible, un argent avidement disputé à celui qui en gagne trop peu. (Lmat. P.47)

Hamedouch aussi fait partie de ces tisserands qui voient la réalité comme elle est (amère), comme le montre ce passage :

-Nous avons connu, c'est possible, quelques instants de bonheur. Mais à côté de ça, que de jours noirs ! Nous avons manqué de tout ; les déboires, les coups du sort ne nous ont pas épargnés. Pour quelques minutes de joie, un océan d'amertume !... (Lmat. P.52)

D'autre part, les propos d'Abbas Sebagh placent ce dernier dans la catégorie de colonisés que la misère a poussé à se prendre conscience de la situation désastreuse dans laquelle ils évoluent (sombrent) :

-Notre âme est comme cette cave. Là-haut, des hommes libres ; ici, des esclaves. Et ce n'est pas gagner une pièce d'un dourou en plus par jour qui pourrait intéresser un esclave. (Lmat. P.64)

Les propos de ce tisserand montrent qu'il a conscience de ce que signifie la liberté. Il rétorque que ce qui servira le colonisé et le rendra heureux ce n'est pas qu'il soit payé chaque jour plus que le précédent, mais qu'ils soient libérés de ce fardeau qui pèse sur lui de tout son poids : la colonisation.

Les longues discussions des tisserands incitent Omar à se demander la raison pour laquelle les tisserands ne réagissent pas. Le garçon s'étonne que même confrontés à la misère au quotidien, les colonisés restent toujours passifs ! Comment cela pouvait-il être possible ? se

le demande constamment Omar : « *Omar écoutait. Oui, les choses étaient ainsi. Mais pourquoi diable ces gens demeuraient-ils impassibles comme des pierres ?* » (Lmat. P.64)

Hamza abonde dans le même sens. Ses propos montrent que les colonisés sont conscients qu'ils n'ont plus rien à perdre. Si ces derniers venaient à se révolter, toute situation pouvant advenir leur sera plus favorable que celle actuelle : « *Des gens parvenus au point où ils sont rien, où ils sont zéro, des gens comme ça, ne pourrait faire qu'une chose... réclamer tout.* » (Lmat. P.64)

Par ailleurs, la question des mendiants qui emplissaient les rues de Tlemcen hantée l'esprit d'Omar. Ce dernier se demande sans cesse d'où pouvait bien surgir ce nombre fascinant de mendiants. En effet, la ville en regorgeait et leur nombre s'accroissait chaque jour, et ce malgré les efforts déployés par les autorités pour nettoyer la ville, mais c'était peine perdue. Omar en était à se demander sans cesse si c'était les mendiants déjà chassés de la ville qui revenaient, ou bien si c'étaient de nouveaux qui débarquaient:

Les pouvoirs publics venaient de changer les dernières grappes de mendiants dans plusieurs camions. La ville était libre ; elle respirait ! [...] Au lever du soleil, à peine les artisans s'approchaient-ils de leurs échoppes, à peine les marchands décrochaient-ils leurs volets, à peine la foule laborieuse se répandait-elle par la ville, que les rues encombrées, étaient presque barrées déjà par des processions de mendiants. Chaque nuit, ils croissaient en nombre ! [...] Omar aurait aimé voir comment ils réussissaient à se propager partout. Plus on en éloignait, plus on en expédiait, et plus il en poussait ! Les autorités elle-même perdirent courage (Lmat. pp. 86-88)

Les Européens traitent les mendiants avec le plus grand des mépris. Ce comportement suscite chez Omar une grande gêne, car il est conscient que ces miséreux sont de sa race :

Ils (les mendiants) s'arrangèrent (encore !) pour bivouaquer sur la voie publique. Les Européens qui croisaient affichaient une expression d'horreur. Omar en éprouvait de la gêne ; qu'il le voulût ou non, ces va-nu-pieds étaient de son espèce. (Lmat. p.87)

Cependant, bon nombre des habitants de Tlemcen ont pitié de ces pauvres personnes. En effet, malgré leur pauvreté et leur misère, les colonisés se montrent solidaires avec ces mendiants :

[...] La population ne leur en voulait pas, bien que leur aspect rébarbatif n'encourageât pas la sympathie. De les voir assis côte à côte, parents et enfants, rongant un bout de pain dur comme une motte de terre, d'aucuns versait sur eux des larmes de pitié. [...] Bientôt, il n'y eut plus de famille, si pauvre fût-elle, qui ne les fit manger. On ne remettait souvent qu'une mince tranche de pain ; mais on la remettait. Ajoutez-y un sentiment d'ordinaire solidarité qui commençait à pousser chaque personne vers eux... (Lmat. p.88)

Contrairement aux Européens, le sentiment d'hospitalité est chose courante chez les colonisés. C'est pour cette raison que les quartiers habités par ces derniers sont les plus fréquentés par les mendiants :

Les Européens, de leur nature, ne pratiquait pas la charité, aussi les mendiants ne se présentaient-ils pas chez eux (Lmat. p.88)

On peut remarquer qu'Aïni ne fait pas exception à ces familles qui aident les mendiants malgré la rudesse de la vie :

De ce moment, à Dar-Sbitar même, on trouva le moyen d'aider ces parents de fraîche date que suscitait la catastrophe. Aïni disait :

-Ce sont nos frères de sang et des hôtes que Dieu nous envoie. Qu'ils soient les bienvenus ! N'aurions-nous que de l'eau à leur offrir, nous les recevrons. Ils comprendront que nous sommes des déshérités, presque autant qu'eux. Mais la miséricorde est encore de ce monde. Il ne sera pas dit que nous aurons repoussé nos semblables parce que nous possédons un gîte et eux non. (Lmat. p.89)

En effet, les temps sont rudes à Dar-Sbitar. La misère a atteint son paroxysme et la mortalité est à un niveau hors commun:

En effet, l'existence n'était pas bien douce pour les gens de Dar-Sbitar ; ils l'appelaient la Réprouvée. [...] Les morts naturelles se multiplièrent par la même occasion. Au matin, que de pauvres hères qui avaient rendu l'âme sans un murmure ! (Lmat. p.89)

L'arrivée d'un cultivateur de Bni Boublen, dans la cave où travaille Omar, renvoie ce dernier à un moment marquant de sa vie : son séjour à Bni Boublen : « *Omar repassait ses souvenirs. Bni Boublen ! Les beaux jours s'y mouvaient, sereins, dans un balancement régulier d'éclaboussures de lumière...* » (Lmat.90)

L'homme en si mauvaise tenue, raconte aux tisserands qu'il a tout perdu, que les autorités coloniales lui ont tout pris : « *Je n'ai plus rien, j'ai tout perdu, tout : terre, femme, enfants... Les hommes de Loi ont fait de moi une bête errante.* » (Lmat. p.90)

Le fellah de Bni Boublen avait une allure si misérable qu'il rappelait à Omar les mendiants qui emplissent la ville.

La police ne tarda pas à débarquer pour embarquer Mohammed ould Cheikh (le fellah) qui ne montra aucune résistance. La violence exercée par les policiers à l'égard du fellah a poussé Choul à se poser des questions. Cette scène a enclenché une longue discussion entre les tisserands qui ne sont pas tous du même avis. En effet, Choul se demande si la

compagne, avec toute son étendue, avait rétrécie pour que les autorités chassent les pauvres paysans des petits lopins de terre qu'ils possèdent.

Cependant, Ghouti Lamine, un autre tisserand, ne partage pas la même opinion que Choul. Ce dernier pense, en effet, que si ces fellahs sont chassés, c'est parce qu'ils n'ont pas su préserver et défendre leur terre.

Oacha, quant à lui, rejoint l'idée de Choul et pense que les paysans sont évincés de leur terre par la violence et qu'ils n'y pouvaient rien faire.

Pour sa part, Hamedouch laisse le soin à Dieu de faire régner la justice et invite les tisserands à chercher leur propre salut et laisser les problèmes des autres de côté :

-Et pourquoi ne parles-tu pas des terres qu'on leur a volées ? mentionna Oacha.

-S'ils avaient mieux défendu leurs terres, personne ne les leur aurait prises ! Dieu a accru notre nombre et égaré nos esprits. Regardez-les qui pullulent dans nos rues. [...]

Hamedouch toussota, le cou tendu, le buste penché en avant :

-Ce n'est pas de ça qu'il s'agit ! Pourquoi ne parlez-vous pas de nous ? Nous ne voulons pas d'ennuis, à cause d'un fellah surtout... Qu'est-il pour nous ? Dieu fera régner sa justice ! (Lmat. p.92)

Hamedouch souligne l'incapacité des colonisés à faire face à l'administration coloniale ou venir en aide à l'un des leurs :

-Qui osera dire que nous sommes des lâches, et qui n'aurait pas fait comme nous ? Qui est-ce qui peut secourir un homme que la police poursuit, bonnes gens ? Personne ! Ce serait risquer gros, ce serait de la folie ! Il a tout simplement eu tort de venir se réfugier ici. Nous aurions bien fait quelque chose, mais...

[...] Nous acceptons notre sort, et ce sort est un pavé attaché à notre cou. (Lmat. p.92)

Par ailleurs, nous pouvons constater que les avis des tisserands diffèrent, par rapport à la situation qui règne en ville. D'un côté, Oacha a pitié de tous ces fellahs qui affluent sur Tlemcen et qui y occupent les trottoirs pour demander l'aumône.

Hamza, quant à lui, est convaincu que c'est justement ces fellahs qui sont le point névralgique du pays. Les propos de ce dernier montrent qu'il est persuadé qu'ils seront à l'origine du changement de la situation sociopolitique du pays :

-Ces hommes déferont notre pays, dit Hamza.

Le rouquin s'esclaffa.

-Et nous, que ferons-nous ?

-Le pays fermente, continua Hamza, imperturbable. Et le pays, c'est eux. Ils se sont mis en marche... et c'est le pays qui marche.

-Ils sont partie de nous-mêmes, murmura Ocacha. Sa figure enveloppée dans la barbe dévorante et noire s'était assombrie.

-Mais nous, que ferons-nous ? répéta Hamedouch. Nous sommes plutôt des hommes tournés à l'aigre ; serait une charité que de nous faire disparaître. (Lmat. p.93)

Un autre passage du texte atteste de la conscience lucide de ce personnage. En effet, avec une voix ironique, il lance : « *-Algérie ! Algérie !... Où sont tes hommes ? Qui est-ce qui les tirera de leur sommeil ? Le chagrin populaire est immense.* » (Lmat. p.103)

Cependant, Choul ne partage pas le même avis que ses collègues. Pour ce dernier, les mendiants sont comme des bêtes qui ne font qu'encombrer la ville et entacher son paysage. Il pense même que les autorités européennes ont bien fait d'intervenir pour débarrasser Tlemcen de tous ces va-nue-pieds. Après un moment de réflexion, il laisse échapper une phrase qui fait entrer Hamedouch dans une colère des plus noires. En effet, Choul se demande ce qu'il en adviendrait si les autorités coloniales n'avaient pas intervenu pour nettoyer la ville :

-Je me demande ce que nous serions devenus, s'il n'y avait la massue de l'autorité française brandie au-dessus de notre tête. Je me le demande vraiment... Nous nous serions dévorés, à coup sûr.

Il se récura la gorge, cracha et dit encore :

-Pire que des loups !... (Lmat. p.94)

Entendant ces paroles, Hamedouch ne se métrisa pas et lui « décocha une obscénité » et le traite de lâche : « *-Ce n'est pas sûr que tu aies dans ta culotte ce qu'il faut pour être un homme !* » (Lmat p.94)

Cette conversation entre les tisserands montre une nette divergence dans les opinions des colonisés. Elle témoigne aussi que parmi ces derniers, il reste encore des gens qui ne se rendent pas compte de la vraie source de leur malheur, et que tous n'arrivent pas à pointer du doigt la colonisation comme cause de leur désastre.

Tout le temps que durait cette discussion, Omar songeait aux pauvres mendiants. Leur situation et leurs conditions de vie l'affectaient profondément. Cependant, ce qui le gênait le plus était le mépris de certains de ses frères envers ces pauvres gens :

Omar songeait à tous les mendiants dont la foule errait par la ville, si misérables dans leur solitude. Un mouvement de révolte contre ses compagnons grondait en lui. Il avait envie de marteler de ses poings ces visages qui grimaçaient dans la pénombre ; il avait soif d'air. Les tisserands continuèrent à se jeter les uns sur les autres, prêts à mordre, tel des chiens hargneux. (Lmat. p.95)

Dans *Le métier à tisser*, les penchants communistes¹ de l'auteur se manifestent plus clairement que dans les deux premiers volets de la trilogie. Cela transparait nettement dans ces passages du texte :

-Donnez-nous tout, et nous partagerons avec justice entre les enfants du peuple (Lmat. p. 104)

Dans un autre passage, il écrit:

-Il faut tout simplifier, il faut supprimer toutes les différences qui existent entre les hommes. Et ceux qui s'y opposent, il faut les écraser ! Oui ! Pas de différences ! [...]

-Celui qui voudra se distinguer des autres, il faut le supprimer, celui-là ! (Lmat. p. 167)

Ce que nous pouvons constater aussi dans cet écrit, c'est la différence d'opinions politiques entre les tisserands. En effet, quelques-uns sont partisans des idées communistes, mais les autres qui ont une conviction religieuse perçoivent cela comme un péché. Le débat entre les tisserands montre cette divergence :

-Vous êtes devenus plus forts pour croire en Dieu, mais est-ce qu'on peut avoir foi en vous après avoir entendu vos élucubrations, après avoir observé votre conduite ? [...]

-Je ne sais quelle idée folle s'empare des gens. On s'écoute trop, on cherche, on cherche toujours plus dans la nuit où on erre. Et c'est sûrement ainsi que le péché prend corps. [...]

-Que veulent-ils... ?

Hamza le [Ghouti Lamine] regarda à la dérobée, les sourcils en avant.

-Qu'on leur donne à manger à leur faim, qu'on les traite un peu mieux que des bêtes (Lmat. p.153)

¹ Cela pourrait s'expliquer par l'influence des convictions politiques de l'auteur. En effet, ce dernier était un militant du parti communiste algérien, et cela pourrait être la raison pour laquelle ses idées politiques se manifestent dans son écrit.

Ghouti Lamine continu à exposer ses convictions religieuses partagées par un bon nombre de ses auditeurs, à l'exception de Hamedouch qui objecta :

-Quelle conduite observer alors dans la vie ? Il est dit : « Présente-toi à Dieu dans ta nudité, il te vêtira. » Nous ne portons que des habits d'emprunt, tous autant que nous sommes, et il est ainsi de l'injuste comme du juste. Nous sommes tous nu de la plus terrible manière, nous sommes tous exposés affreusement. [...]. Les autres ouvriers baissaient le nez, visiblement impressionnés par ses propos. [...] seul Hamedouch le considérait avec effronterie. Ayant remarqué cela, le vieux tisserand s'arrêta : le rouquin fit de la bouche un bruit incongru.

-Individu sans honte ! déclara Lamine.

Et il le maudit :

-Quand il faudra te coucher dans ta tombe, impie...

-Nous mourrons tous répliqua Hamedouch, avec un clin d'œil. Il n'y a pas de quoi faire tant d'histoires. Mais j'ai l'idée que toi, tu en as l'esprit assez troublé. N'aurais-tu pas la conscience tranquille, par hasard ?... (Lmat. p. 155)

1.2. La faim

La faim est un facteur qui a poussé Omar ainsi que plusieurs autres personnages à prendre conscience. Omar se demande pourquoi cette faim le range lui et les siens. Il se demande surtout pourquoi cette faim s'abat spécialement sur lui et les siens et épargne les autres (les colons et certains Algériens privilégiés). Il en vient à penser que cette situation n'a que trop duré:

On a des idées c'est sûr. Mais elles ne sont en rien bizarres. Des idées qu'on a assez de cette faim, que c'en est trop. On veut savoir le comment et le pourquoi des choses. C'est des idées ça ? [...] C'était simple, en effet. Il voulait savoir le pourquoi et le comment de ceux qui mangent et de ceux qui ne mangent pas (Lgm. p. 173 et 174).

Par ailleurs, la prospérité ne semble pas être propice à la pensée singulièrement contestataire. Un peuple plongé dans la prospérité aurait été difficile à mobiliser dans le combat pour la liberté. Et si l'on vient à constater qu'une situation est critique, on ne fait rien pour la changer.

Un jour, [Mohammed Boudiaf] accompagné, de son ami Talbi, sur la route entre Sétif et Bordj-Bou-Arridj [...], au mois de mai, les champs de blé annonçaient une très bonne récolte. Talbi dit à mon père : « nous aurons une récolte exceptionnelle cette année »

« Ce n'est pas bien pour nous. Car si nous avons une bonne récolte, il sera plus difficile de les mobiliser », rétorqua mon père.²

Ce dialogue témoigne de la conscience politique de ces deux femmes pourtant misérables, ignorantes, illettrées et tellement insignifiantes. C'est à croire que la faim et la misère poussent à réfléchir et donnent des idées « *Elle [Aïni] fit des efforts pour réfléchir* ». (Lgm. p.60).

-Nous n'y parviendrons jamais. Nous ne sommes pas assez forts à ce jeu là. [...]

-le sou est trop haut accroché, pour nous pauvres. Quand nous peinerons à nous rompre les os, nous n'y arriverons pas. Et si nous ne travaillons pas... Pour manger, attends demain : voilà ce qu'on nous dit, toujours demain. Et demain n'arrive jamais. . (Lgm. p.60)

Cette même idée est nettement expliquée dans une chanson du poète kabyle Ait Menguellet où il explique comment la faim peut nous pousser à penser et avoir des idées :

[...] Maëni tawant dacu-t kan, twalađ id-tettawi

Muqel s aëbbuđ yarwan yefka i wallay taguni.

Tawant-nni id-ak-yessan

Ak tesgen byir lawan

Ma d laẓ ak-id-yessaki

tecfiđ akken i t-id-nnan,

wid ijerrben yak ẓran

win yerwan yexdee rebbi³

Dans un autre passage, les paroles d'une pauvre femme que la faim n'épargne pas, sont révélatrices de son éveil politique :

Peut-être qu'ils ont raison les gens qui mangent s'ils n'aiment pas ceux qui ne mangent pas [...] Ils ont peur de ceux qui ont faim. Parce qu'avoir faim donne des idées pas comme celles de tout le monde. (Lgm. p.170)

En effet, ces propos tenus par Mansouria, une vieille femme, qui rendait visite à Aïni et ses enfants, que tout le monde appelait « petite cousine », révèlent une conscience chez cette dernière. Malgré son statut de marginale, de pauvre et ignorante femme, elle sait que cette

² Boudiaf, Nacer, *Boudiaf l'Algérie avant tout !*, Ed. Apopsix, Paris, 2011.

³ Ait menguellet, Lounis, *Album Awal*, 1993.

pauvreté va finir par donner des idées aux gens misérables ; et quelles idées encore, lorsque des gens pareils ont des idées, diable seul sait d'où ils les tiennent. Cette pauvre femme est consciente que les gens riches courent un grand risque de renoncer à leur confort quand ceux qui ont faim revendiqueront leurs droits. C'est pour cela que les gens qui mangent toujours à leur faim n'aiment pas ceux qui n'y mangent pas.

[...] je me disais : Pourquoi n'aurons-nous pas, nous aussi notre part de bonheur. Et si nous pouvions seulement manger. Ce serait notre bonheur. si ce n'est que cela, le bonheur pourquoi ne pourrait-on pas manger un peu ? Quand je dis : Nous, ce n'est pas de nous qui sommes là, les uns près des autres, c'est de nous et des autres que je veux parler (Lgm. p. 171)

En voilà des idées chez cette pauvre Mansouria ! La faim finit bien par donner des idées. Elle pense que les pauvres s'accoutument à leur vie difficile et finissent même par y prendre goût, mais elle se résigne et se demande pour quoi ils ne peuvent pas avoir leur part de bonheur comme tous les autres, un bonheur qui se résume au seul pouvoir de manger à sa faim. Et, lorsqu'elle pense « Nous », elle ne pense pas seulement aux gens de Dar-Sbitar, elle songe à tous ceux qui n'ont pas de quoi manger. Cela prouve que cette femme est bien consciente de tout ce qui se passe autour d'elle. « *Si vivre est une habitude, sait-on depuis combien de temps on en a pris l'habitude ? Il arrive qu'on veuille changer. Mais à partir de cet instant la vie ne vous concerne plus* » (Lgm. 172)

Ces propos de Mansouria révèlent encore plus de conscience chez elle, car elle réalise que pour changer cette habitude qu'ils ont prise à la vie, pour qu'ils puissent vivre heureux, des sacrifices sont nécessaires. Elle sait que le changement ne se fera pas si facilement, que les gens aisés ne renonceront pas si facilement à leur aise. Elle réalise que ceux qui vont œuvrer au changement de cette situation offriront leurs vies en échange. Pour que d'autres générations arrivent à vivre dignement, une génération devra renoncer délibérément à sa vie.

1.3. La seconde guerre mondiale

Dans le second volet de la trilogie le déclenchement de la seconde guerre mondiale a agi comme un véritable stimulateur de l'éveil politique des colonisés qui ont été contraints à laisser leurs enfants aller combattre au front à côté des Français. A la fin du mois de septembre de cette année les fellahs ont repris leur grève afin d'exprimer leur colère contre le départ des leurs vers une mort certaine. La vie paisible de Bni Boublen fut bouleversée

par l'avènement de la guerre, car beaucoup de ses enfants vont être mobilisés comme ce fut le cas des deux fils de Ben Youb.

Kara s'entretient avec sa femme à propos de cette guerre qui s'annonce et se montre indifférent contrairement à sa femme. Celle-ci lui répond que le départ de ces enfants innocents vers une mort certaine dans des pays qui ne sont pas les leurs est une injustice. Et le pire c'est que dans le pays personne ne s'y oppose. Ainsi Mama (la femme de Kara), cette paysanne qu'on pourrait croire noyée dans les occupations quotidienne de son foyer et de ses bêtes, tient des propos qui révèlent une conscience politique. Elle se fait sa propre opinion de la guerre et s'oppose aux opinions de son mari :

Comment ! Des enfants dans leur jeunesse comme ton neveu ! Les fils de Ben Youb ! Khadir M'hamed ! C'est aller à une mort certaine. Et ne rien dire contre ça !...

[...] Vieux scorpion, pensa Mama. Des garçons qui pourraient être tes enfants vont se faire tuer. Tu as toujours envié les autres.

[...] Dieu n'a pas dit : tuez-vous les uns les autres ! [...] Ceux qui nous gouvernent ne sont pas justes (L'incendie p.101)

N'étant point intimidée par les brimades de son mari, Mama, tout en étant consciente de son statut de faible femme, lui fait comprendre qu'elle ne dit que ce qu'elle voit et c'est aux hommes d'avoir honte d'être aussi passifs face à ce sort qui s'abat sur leurs enfants :

Je ne suis qu'une faible femme. Je n'ai pas la prétention de prendre la place de qui que soit. Mais je dis que l'autorité qui agit ainsi n'est pas juste. Et c'est vous, les hommes, qui devriez avoir honte... si vous aviez un brun d'honneur... d'accepter ça.

Voilà comment ils sont ; une femme parle, ils se gaussent. Eux, ils ont toujours raison. Pourtant, la raison n'est pas toujours de leur côté. Mais ils sont des hommes et ça suffit (L'incendie p.102)

Ces paroles de Mama montrent qu'elle est consciente de sa condition de femme dans une société où c'est l'homme qui prend les commandes de tout, et où la femme est vue comme inapte même à formuler une opinion.

Des garçons plein de vitalité et de force commençaient à partir en guerre sous les regards des leurs. Les femmes qui avaient quelqu'un qui partait fondaient en larmes. Les paysans étaient affligés par ce départ Sauf Kara qui ne se préoccupait comme toujours que de ses intérêts personnels. Le départ des siens le rassurait, car de cette manière, il y avait beaucoup de chances que la France gagne cette guerre et Kara avait de grands espoirs

de continuer à bénéficier de la sympathie des colons. Pour garder ses affaires en bonne marche, il n'hésite pas à vendre ses frères et à les envoyer vers une mort certaine :

Des gars pleins de force et de vie partaient. En fait, cela ne le préoccupait guère ; il songeait à autre chose. Sa pensée se tendait avec la lourdeur d'un bœuf. A présent il pouvait dire qu'il avait des espoirs du côté des autorités (L'incendie p. 103).

Avec le départ de ces jeunes qui étaient le soutiens de leurs familles, Kara élabore des plans machiavéliques, et pose les yeux sur les propriétés des fellahs qui n'auront pas la force nécessaire pour labourer les terres et en tirer bénéfice. De cette manière, il pourra leur échanger quelques miettes contre les petits biens qu'ils avaient. Et, au moment où ses frères vont se ruiner lui, il s'enrichira :

Il songea que Ben Youb et M'hamed auraient des difficultés à mener les travaux avec trois hommes en moins. Il entrevit des cultures à moitié abandonnées ; en lui surgit un sentiment de satisfaction. Ses voisins seraient sûrement à la ruine. Lui, pendant ce temps, il œuvrerait dur. Il pensa aux deux lourdes vaches françaises que possédait Ben Youb. Il les lui envia (L'incendie p.104)

Après la visite rendue au sous-préfet, Kara Ali conclut qu'il a beaucoup d'espoir de continuer à bénéficier de l'aide de la France, en échange de sa collaboration. Afin de bénéficier de cette aide, Kara décide de trahir ses frères et d'informer les autorités de leurs moindres gestes, surtout après la grève qu'ils ont déclenchée :

Kara comprit alors que tous les espoirs étaient permis. Il le savait d'ailleurs dès l'instant où il avait formé le dessein de mettre les autorités au courant des activités de cette insolente bande de fellahs qui, avec Hamid Seraj, s'apprêtait à provoquer des troubles. (L'incendie p.104)

Entre temps, cette mobilisation des jeunes algériens dans les rangs de la France faisait s'accroître le sentiment de haine qu'avaient les populations autochtones envers l'Etat colonial. En plus de la misère, la France devenait un monstre qui leur arrache leurs enfants. Les femmes, à Bni Boublen, n'ont que les mots pour soulager un peu la douleur qui leur déchire le cœur. Elles profèrent des propos haineux envers le responsable de ce malheur et lui souhaitent la plus terrible des malédictions :

[...] maudit sois-tu entre tous, toi qui fais pleurer les femmes et leurs enfants, qui tues les maris. Que tu pleures toi aussi des larmes de sang. Que tes yeux fondent à force de pleurer. Que le malheur retombe sur toi seul, et que la pointe du feu traverse ta chair, et que tu ne trouves aucune main fraternelle pour te secourir. Sur toi tombe toute la haine des hommes (L'incendie p 105)

L'été 1939 est à sa fin. Nous sommes aux derniers jours du mois de septembre, et la grève des fellahs avait repris. Cette fois, elle a pris de l'ampleur par rapport à la

précédente. Il y avait de plus en plus de grévistes, et les fellahs bénéficièrent cette fois du soutien des cadres syndicaux :

Les cadres syndicaux réunis à Tlemcen décidèrent de constituer un comité de soutien aux fellahs. Ils lancèrent un appel à tous les travailleurs ; l'organisation de la collecte des fonds de solidarité fut immédiatement entreprise.

Après trois jours, à Hennaya seulement, ils étaient un millier qui avaient suspendu tout travail. [...] Les journaliers quittaient les fermes et venaient grossir le nombre de leurs camarades en grève (L'incendie p.124)

Cet état des choses nous laisse dire que les fellahs sont arrivés à un degré de conscience assez élevé pour déclencher une grève d'une telle ampleur. Ils savent désormais, les enjeux de cette grève :

Il y a quinze jours qu'on n'a pas eu une goutte d'huile à la maison. Je dois de l'argent à l'épicier et je n'ai pas de quoi le payer. Nous mourrons à petit feu. Nous demandons notre droit à la vie pour nous et nos enfants (L'incendie p.124).

Les fellahs ne craignent rien, ils se rendent compte qu'ils n'ont rien à perdre désormais. Ces derniers peuvent faire face à n'importe quelle situation, car elle ne pourra jamais être pire que celle dans laquelle ils se trouvent. Un fellah gréviste en témoigne :

[...] Moi, mes enfants et ma femme, nous avons tout le temps faim. Si vous me conduisez chez un gargotier, je suis capable de manger tout ce qu'il a. Mes enfants meurent de faim. Je dis : en avant pour la grève. Nous sommes arrivés au comble de la misère. Qu'avons-nous à craindre ? (L'incendie p.125)

Maintenant que la grève est déclenchée, les témoignages affluent. Chacun des fellahs raconte sa misère. Chacun d'eux rapporte sa propre histoire et sa propre expérience avec les colons.

L'administration coloniale avait riposté contre cette grève avec de nombreuses arrestations. Les colons ont essayé de récupérer les fellahs avec un peu de blé mais en vain, car même « *des gosses qui savaient à peine marcher refusèrent de se rendre à l'appel* ». Des agents français brutalisaient les paysans mais ces derniers ont résisté. Quand on leur demandait de dénoncer les meneurs de la grève, tous les fellahs ont désignés la misère comme étant responsable.

La grève continue, les gens demeuraient dans leurs maisons et les rues étaient silencieuses. Bni Boublen ressemblait à un village fantôme jusqu'à la nuit où l'on entendait crier : « Au

feu ». Le feu était tel qu'on le croyait impossible à arrêter. Il était si grand qu'il avait calciné toutes les récoltes et tous les gourbis alentours.

Un incendie avait été allumé, et jamais plus il ne s'éteindrait. Il continuerait à ramper à l'aveuglette, secret, souterrain ; ses flammes sanglantes n'auraient de cesse qu'elles n'aient jeté sur tout le pays leur sinistre éclat (L'incendie p.130)

Dans ce passage, il nous semble que le feu est symbole de la révolte qui commence à Bni Boublen et qui finira par gagner tout le pays. Ce feu symbolise la conscience et la clairvoyance, car le feu est, certes, ravageur mais plus ses flammes montent dans le ciel plus elles sont perceptibles au loin.

Le feu maîtrisé, les fellahs sont certains que les autorités vont leur endosser la responsabilité, car il est coutume en colonie que des innocents aillent en prison alors que les coupables restent libres. Il est était dès lors impératif au paysans de s'unir pour résister aux autorités : *« Par le sang qui est entre nous, restons unis »* (L'incendie p.132). L'arrivée des autorités n'a fait que confirmer les craintes des fellahs : comme ils s'y attendaient, ils furent tous arrêtés sous prétexte d'avoir déclenché le feu. Le désespoir commençait à gagner les cœurs des fellahs, mais ils ont décidés de ne pas baisser les bras. Ces paroles d'Azouz, un fellah qui a perdu sa femme dans cet incendie, témoigne de leur détermination: *« Dieu ne nous permet pas, à nous musulmans, de tomber dans le désespoir. »*(L'incendie p.136)

La grève enclenchée par les fellahs avait porté ses fruits. En effet, on en parlait beaucoup, elle a ébranlé l'administration française qui procède alors à l'arrestation de tous les fellahs. Lors des interrogatoires, les fellahs faisaient face à des questions auxquelles ils ne pouvaient imaginer de réponse. Au début, on commençait par leur demander le motif qui les a poussés à faire grève, mais par la suite les questions devenaient d'ordre politique :

-[...] Toi et tes camarades, vous avez comploté contre la France. Tu es P.P.A. ou communiste ? Dis-le tout de suite. Sinon... [...]

-Dis-moi qui est communiste ou P.P.A. parmi vous, et on ne te fera rien, à toi.

Ceux qui étaient interrogés regardaient l'inquisiteur en essayant de deviner ce que celui-ci voulait savoir, mais ils ne comprenaient pas. Ils tournaient et retournaient la question. Puis ils restaient silencieux, n'ayant rien à dire. On se mettait à les frapper : les fellahs ne comprenaient pas davantage (L'incendie p.176)

Les conséquences de la grève des ouvriers agricoles faisaient peur aux colons. Elle avait secoué leur confiance et bouleversé le pouvoir qu'ils ont installé depuis leur arrivée

dans le pays : « [...] Or, ç'avait (la grève) suffi pour que perdent la tête tous ces colons si sûrs de leur force, dont le pouvoir paraissait si bien établi » (L'incendie p.179).

Pour sa part, Mama, la femme de Kara Ali l'allié des français, se doute que son mari soit derrière le désastre qui touche ses frères. En effet, une nuit avant que les champs soient incendiés, Kara était sorti en plein milieu de la nuit et ne revint qu'aux premières lueurs du matin, laissant sa femme seule à la maison. Quand Mama avait demandé la raison de cette absence, Kara répond que c'est les fellahs qui ne voulaient pas travailler et qu'ils ont mis le feu. Le matin quand Mama est allée demander des renseignements auprès de ces voisines, les paroles de Kara se sont avérées fausses et le doute gagne Mama, désormais, à propos de la culpabilité de son mari dans l'incendie qui s'est déclenché dans la ferme de M.Villard et pour lequel plusieurs fellahs sont envoyés en prison sans aucune preuve contre eux.

Les vacances d'été touchent à leur fin, Omar quitte Bni Boublen. Le retour à Dar-Sbitar est marqué par l'angoisse de la guerre qui pèse sur les habitants. L'angoisse de perdre quelqu'un dans cette *drôle de guerre* qui n'est pas la leur. Au cœur de cette angoisse persiste l'éternelle question : quand est-ce qu'on pourrait manger à notre faim ? à ce problème s'ajoute celui de la rentrée scolaire qui approche et qui est toujours sujet de dispute entre Omar et sa mère soutenant toujours que l'école ne servait à rien ; surtout en ces temps de guerre où il est impossible de trouver un travail et où le bout de pain est encore plus difficile à gagner par rapport aux temps de l'avant guerre.

Tlemcen semblait dans une atmosphère d'angoisse en ces temps de guerre. Elle plongeait dans une nuit sans fin, il en pleuvait de tristes nouvelles. Parmi les nouvelles qui s'abattaient sur Dar-Sbitar, une en particulier avaient affecté tout le monde : le transfère de Hamid Seraj dans un autre camp de détention au Sahara. Entendant cette nouvelle, sa sœur Fatima commence à énumérer tous les sacrifices de son frère pour les siens. Elle attire l'attention des habitants sur le fait que Hamid aurait pu mener une vie meilleure mais qu'il a choisi de se sacrifier pour changer la situation chaotique qui règne :

Vous avez vu cet homme ? dit Fatima la sœur d'Hamid Seraj. Il ne s'arrêtait pas de courir d'un endroit à l'autre ; il est allé même à l'étranger. Il a voyagé d'une ville à l'autre, circulé de village en village, parcouru la campagne, en parlant aux gens pendant tout ce temps là. Cet homme, tel que je vous le dis, ne cherchait pas le profit. Dans ce qu'il faisait, ce n'est pas son intérêt qu'il voyait. Il n'a jamais gagné un sou ! Pourtant cet homme, s'il avait voulu, il aurait eu millions sur millions, et beaucoup de

considération. [...] – Au lieu de ça, qu'est-ce qu'il a eu ? Continue-t-elle. La prison (L'incendie p.152).

Le ton que pris Fatima laisse paraître son admiration pour son frère et sa fierté quant à son niveau intellectuel et à ce qu'il réalise pour les faibles: « *N'est-il pas un grand lettré ? Tout le monde le sait.* » (L'incendie p. 152).

S'ensuit alors un débat entre les femmes de Dar-Sbitar qui se présente comme un auto-jugement et il s'en dégage une certaine conscience :

-Voyez un peu comment nous sommes, nous les musulmans, dit une voisine. L'autre jour, je passais dans la rue ; un marchand de sucreries s'est mis à morigéner un autre homme. « Quand tu auras appris à manger du chocolat, tu viendras : je t'en vendrai, lui criait-il. Mais quand tu auras appris seulement. « Pauvre de nous ! Nous n'avons pas appris à manger du chocolat et nous voulons gouverner ! (L'incendie p.153)

Par ailleurs, la propriétaire de Dar-Sbitar proteste en entendant cela. Elle reproche aux hommes de ce pays d'avoir laissé leurs terres aux Français.

-Voisine, protesta la propriétaire, ils auraient mieux fait de commencer par travailler, par défricher et labourer les champs que leur avaient laissés leurs ancêtres. Ils auront beau se démener, ils n'arriveront à rien. Au temps où l'Arabe s'allongeait sur des coussins et sirotait du thé, les Français travaillaient, ils ne perdaient pas un instant. Ils prodiguaient leur peine et leur force. Et voilà ; à présent les nôtres veulent reprendre cette terre, en disant : Elle est à nous ! Ils n'auraient pas dû laisser le Français travailler à leur place : le Français ne leur aurait rien pris. Ils ont abandonné leur terre. Ils n'ont rien à réclamer aujourd'hui (L'incendie p.153).

Ce qui est frappant dans ce passage c'est la pertinence des propos de cette bonne femme. En effet, si ignorante soit-elle, elle est néanmoins consciente de ce qui a fait la supériorité des Français sur les Arabes : le savoir. Aussi, elle comprend parfaitement que la colonisation est due essentiellement à cette supériorité chez le Français en matière de progrès et aussi à une certaine passivité du colonisé.

Dans *Le métier à tisser*, la vie des personnages va connaître plusieurs changements. En effet, Omar quitte prématurément le monde de l'enfance pour devenir adulte. Sa relation avec sa mère avait quelque peu changé : elle est devenue moins orageuse que dans le premier roman (*La grande maison*). Omar commençait à corriger son comportement envers sa mère, car, désormais, il comprenait les charges et les souffrances qui pèsent sur elle, comme en rend compte le passage suivant : « [...] *Le garçon (Omar) passait ses actions en revue et se sentait coupable malgré lui. Les plaintes de sa mère l'avaient touché* » (Lmat. P.41).

L'autre changement qu'on peut remarquer est survenu au niveau de la relation entre Omar et son amie Zhor. En effet, leur relation n'est plus aussi intime qu'elle l'était avant le mariage de celle-ci. En effet, Zhor avait changé et était devenue comme une étrangère pour Omar :

[...] Zhor avait quitté son mari quelques jours plus tôt et était entourée d'une ardente sollicitude. [...] Et voici qu'à présent Zhor se trouvait à Dar-Sbitar. Pauvre mère ! Lorsque sa fille lui eut conté par le menu tout ce qu'elle avait enduré, la vieille femme s'était contentée de répondre :

-Quand l'une de nous est battue dans un coin, elle se réfugie dans un autre, mais reste chez elle.

Omar avait appris ces détails par les conversations de ses sœurs. Zhor, il l'entrevoyait seulement de loin, l'espace d'un éclair, en tunique de soie rose et avec des boucles d'oreilles d'or. Qu'elle avait changé ! (Lmat. p.43)

Cependant, la misère était toujours la même, elle ne changeait pas, si ce n'est qu'elle s'accroissait sous l'effet de la seconde guerre mondiale. En effet, avec l'avènement de la guerre les personnages souffrent davantage que dans les deux premiers romans. Durant cette période de la guerre, les rues de Tlemcen regorgent de mendiants :

Quand Aïni obligea son fils à sortir avec elle, ce matin-là, la ville s'isolait encore dans un rêve fait d'eau et d'ennui. Sur leur chemin, ils croisèrent des mendiants qui se déplaçaient par groupes. Ceux-ci s'enfonçaient comme des ombres dans les rues noyées de buée et semblaient lointains, lointains... (Lmat. p.20)

Les propos de Hamedouch, un petit tisserand, viennent attester de la rudesse de la vie que mènent les colonisés. Car, même si ces derniers travaillent dur, ils ne parviennent pas pour autant à manger à leur faim :

-Moi, on peut dire que j'ai grandi dans le tissage : j'ai commencé à l'âge-de-cinq-ans ! martela Hamedouch. Mon père était patron. A quinze ans, j'ai pris place à ses côtés, au métier qu'il occupait dans son propre atelier. Mais il avait mangé trop de poussières de laine et il en est mort. A partir du jour où il n'a plus été là pour se tuer à la tâche, notre atelier, avec ses trois métiers, est mort aussi. Fichu (Lmat.p.32)

La famille de Zbèche, à son tour, n'échappe pas à la misère et au malheur qui pèsent sur la vie des colonisés défavorisés:

[...] Tout à coup, il (Zbèche) commença à raconter une histoire sur son père. Celui-ci, mort depuis trois ans, avait été forgeron ; un jour, il avait trempé dans du pétrole une des ses filles âgée d'un an ; ensuite il l'avait enflammée vive. Il ne travaillait pas, et il rentrait régulièrement saoul ! La mère ne savait qu'inventer pour leur procurer à manger. Elle allait mendier sous son voile... (Lmat. p.28)

Ce passage montre que ces personnages n'en peuvent plus de cette misère quotidienne. Leur vie est devenue tellement pénible qu'ils sont obligés de mendier pour vivre.

D'un autre côté, la prospérité empêche les riches de se soucier de leurs frères que la misère frappe de plein fouet. La visite d'Aïni et de son fils chez Mahi Bouanan (un maître tisserand) rend compte de cette situation. En effet, Aïni est allée chez cet homme afin de demander du travail pour son fils Omar. Ce dernier ayant quitté l'école pour venir en aide à sa mère dans la besogne quotidienne. A notre sens, cette visite renseigne sur deux choses. La première, consiste en ce respect excessif qu'ont les pauvres gens pour ceux qui sont plus aisés qu'eux : pour que Mahi Bouanan accepte de prendre Omar dans sa petite cave de tissage, Aïni due l'inonder de prières et se plier devant lui de reconnaissance. La seconde chose à relever, c'est le comportement arrogant des gens riches envers les nécessiteux. Comme dans le cas de Mahi Bouanane, qui n'avait même pas daigné jeter un regard vers Aïni qui s'était prosternée devant lui. A toutes les paroles qu'elle avait prononcées, aux prières qu'elle lui a lancées, ce dernier demeure insensible et silencieux. Et sa femme « *longue et sèche, à tête de chèvre* » regardait de loin Aïni et son fils avec mépris. Elle ne leur a même pas souhaité la bienvenue à leur arrivée :

Aïni commença à répondre des prières sur l'homme. Lui, il l'écoutait et ne faisait pas un mouvement, ne remuait pas un cil. Son épouse tout en os les surveillaient d'un œil aigu.

Il ne fallut pas moins d'un bon quart d'heure pour en arriver au motif de la visite.
(Lmat. p.22)

A la longue plaidoirie d'Aïni, la réponse du maître tisserand fut : « - *Qu'il aille se présenter à mes tisserands...* » (Lmat. p.22).

Les événements relatés dans *Le métier à tisser* se déroulent dans une période de l'Histoire qui correspond à la seconde guerre mondiale. Et, le colonisé algérien, comme la majorité de la population de la planète prête une très grande attention aux événements qui se déroulent en Europe. Dans notre texte, ces événements font l'objet de débat entre quelques-uns des personnages. Le colonisé n'ignore pas l'actualité mondiale, d'autant que ses frères combattaient au front aux côtés des français. Par conséquent, le colonisé paraît être conscient et attentif à ce qui se passe au de-là de son petit patelin, il n'est donc pas si inculte que l'opinion colonialiste le prétend :

-Hitler a trouvé à qui parler à l'Est.

Il se tut ; mais comme s'il n'avait pas exprimé toute sa pensée, il reprit :

-Le Russe lui fera mordre la poussière, c'est certain (Lmat. p.105)

D'un autre côté, et à l'échelle du pays, le colonisé va même dans sa pensée jusqu'à envisager une action militante. Ces propos d'Ocacha en sont la preuve. Ce dernier pense que si les Algériens se lèvent comme un seul homme contre les colonisateurs, ces derniers les redouteraient et finiraient par quitter le sol colonisé : « [...] *-C'est nous alors qui avons peur ? s'étonna Ocacha. Que nous bougions un peu, et tu verras s'ils ne feront pas dans leurs culottes !* » (Lmat. p.106)

Mais, Hamza reste sceptique quant à cette idée, car pour lui, il suffit que les Français cèdent quelque chose que les Algériens renonceraient à l'idée de se battre : « *Ils vous jetteront un os et vous redeviendrez dociles. Comme des caniches ! Ils vous ont appris à filer doux.* » (Lmat. p.107)

Malgré ces propos de Hamza, Ocacha croit toujours au soulèvement du peuple : « [...] *-Ils nous ont appris à filer doux... Il ne faudrait pas trop s'y fier* » (Lmat. p.107)

Du côté de la plèbe, la misère ne fait que s'accroître. Elle a atteint son paroxysme. En effet, les conditions de vie étaient si lamentables qu'elles menaçaient même la vie des colonisés. Et Zbèche, le jeune tisserand, était parmi ceux qui avaient emporté le typhus : « *En arrivant à la cave, il [Omar] apprit que Zbèche était mort. Son camarade d'atelier avait été emporté par le typhus* » (Lmat. p. 114)

La vie leur étant devenue insupportable, les colonisés souhaitent en finir. En effet, la misère les pousse à se tourner vers Dieu pour lui demander de les soulager de cette existence de malheur :

La seconde fois qu'ils retournèrent au même café, ils s'étaient à peine attablés, que, venant de l'extérieur, une grosse voix enrouée s'éleva :

-Allah, viens à mon secours, l'existence m'est à charge ! Pourquoi détournes-tu tes regards de ta créature ? Reprends cette âme qui t'appartient... (Lmat. p. 119)

Dans un autre passage du roman, les paroles d'un tisserand (Osman Lahmer), dites sous forme de poème, laissent deviner toute la détresse et le désarroi dans lequel vivent les colonisés :

-Il ne me reste dans la vie... [...]

A connaître nul bonheur

Ma vie est passée en pure perte...

Oh ! laissez, laissez-moi mourir ! (Lmat. p.146)

De tous les personnages présents dans *Le métier à tisser*, Ocacha est, sans doute, celui qui présente une conscience politique lucide. En effet, ce personnage - après Hamid Seraj dans *La grande maison*, et Comandar dans *L'incendie*, qui, comme nous l'avons vu, ont un parcours particulier- est le premier à s'interroger sur la responsabilité de l'autochtone dans la misère qu'il vit. Ce dernier n'est, certes, pas sûr de son idée, mais au fond de lui, il croit qu'elle est juste. Car, lors d'une discussion entre Ocacha et son jeune ami Omar, le tisserand lui demande si les colonisés ne jouent pas un rôle dans la misère quotidienne qu'ils vivent :

-Omar, et si c'est de notre faute que nos frères sont malheureux ? [...]

-Sans doute n'est-ce pas de notre faute si les gens vivent mal. Pourtant j'ai l'impression que nous y sommes pour quelque chose. On ne m'enlèvera pas ça de la tête.

Il se tut encore et fit plusieurs pas avant d'ajouter :

-Si nous n'entreprenons rien pour montrer aux autres comment il faut s'y prendre pour mieux vivre, nous sommes un peu fautifs, je crois (Lmat. p.137)

Ces propos d'Ocacha sont très significatifs, car ils montrent que le colonisé commence à situer sa part de responsabilité dans la misère qui l'accable.

Ocacha songe même à la lutte armée. Ce tisserand est persuadé que si l'on se penchait vers le peuple, à ce moment là, tout le monde opterait pour la lutte armée :

[...] -C'est aujourd'hui qu'il faudrait retourner sur les routes et chercher à savoir ce qu'ils pensent. [...]

-Ça fait plaisir de fumer une vraie cigarette, soupira-t-il encore. Tu l'aspire et une sacrée paix descend en toi. Tu peux la brandir, et c'est aussi une arme, un feu qui traverse l'espace. Ah ! si tout le monde avait une arme ! [...]

-Parfois, il me semble qu'il suffirait que tout le monde ait une arme (Lmat. p.139)

Contrairement aux autres personnages, Ocacha n'a pas vécu qu'à Tlemcen. Ce dernier menait une vie de nomade, avant de s'installer en ville. Il ne pouvait vivre longtemps dans un endroit (ce qui n'est plus le cas désormais). A notre sens, ses déplacements, et sa confrontation avec les gens du peuple ont fait qu'il prenne conscience de la réalité des choses :

-Il y a longtemps, petit, je suis parti sur les routes... Et j'ai vu le peuple, je l'ai connu. Depuis, je n'arrive plus à me refaire à l'existence immobile. J'ai cru au commencement que ça serait possible, et je me suis contraint, j'ai essayé plusieurs manières de vivre. Mais rien n'y a fait, petit, rien ! ... (Lmat. p. 147)

Les passages suivants attestent de la prise de conscience politique chez Ocacha. Ils témoignent aussi que le colonisé est disposé à passer à l'action pour reconquérir ses droits et sa liberté bafoués.

-Le peuple, c'est le royaume de Dieu... c'est la saine respiration du monde. Personne n'a enseigné le peuple, et pourtant il porte la vérité, il la sème à pleines mains, avec prodigalité... (Lmat. p. 147)

A cela, le tisserand ajoute :

[...] Ocacha se pencha et lui [à Omar] chuchota dans le creux de l'oreille :

-Vive la liberté, monsieur ! Et il faut aller la chercher sur les routes ! Là, on est bienveillant pour ses semblables. (Lmat. p. 148)

Les dernières pages du roman « *Le métier à tisser* » sont marquées par la volonté des colonisés à changer la situation. En effet, ce dernier envisage sérieusement de mener une action armée contre l'occupant aux risques et aux périls que celle-ci peut comporter. La conversation entre Hamedouch et Omar met en évidence cette idée :

[...]-Ce n'est pas maintenant qu'on doit penser à ce qui se passera après ! Comment ne comprends-tu pas ça ? On y pensera après. Il faut d'abord agir. [...]

-Nous devons être terrible ! Terribles non seulement par notre aspect, mais par notre caractère. Vaincus ou vainqueurs, peu importe, pourvu que nous soyons terribles...

Son visage avait pris une couleur blême. Mais il [Hamedouch] continua plus calme :

-Assez de vivre comme nous avons vécu !

Omar ne pouvait détacher ses regards de son compagnons, ni juguler l'émotion qui s'était emparée de lui. Omar prit la main du tisserand, la secoua.

-Toi aussi tu es l'homme d'un rêve !

Hamedouch était tellement agité qu'il n'avait pas entendu ses paroles. Omar le quitta vite.

Alors, à travers l'obscurité, lui parvint la voix du rouquin, rogue et à la fois, étrangement moqueuse.

-Il n'y a que l'action qui paye ! (Lmat. p.170).

1.4. L'espace géographique

La plupart des événements de *La grande maison* se déroulent à Dar-Sbitar. Une immense maison avec une grande cour et un grand portail. Elle est peuplée par un très grand nombre de familles autochtones. L'on peut dire que Dar-Sbitar est un espace fermé et exclusivement féminin :

Les hommes sortaient tôt, aussi les apercevait-on rarement. Ne demeuraient là que les femmes : la cour, sous les branches enchevêtrées de la vigne, en regorgeait. [...] Elles encombraient la porte d'entrée. Dans la cuisine, une cuisine pour Titans, elles palabraient à n'en plus finir autour du puits (Lgm. p.82).

L'espace dans *L'incendie* est différent car l'auteur change complètement de décor pour nous présenter son histoire. Effectivement, cette fois, il choisit un espace ouvert, celui d'un village dans les hautes montagnes de Tlemcen.

Enfin, dans *Le métier à tisser*, on peut encore dégager deux espaces importants, mais cette fois, ils sont tous les deux fermés : la cave ou le sous-sol où travaille Omar, et le café où il se retrouvait avec son ami Ocacha, un tisserand.

On remarque que l'espace dans les deux premiers romans est présenté comme une spirale. L'auteur prend comme point de départ Dar-Sbitar, étend sa description à la ville pour finir dans un espace plus vaste : les montagnes de Tlemcen. Ainsi, on peut dire qu'il a représenté dans ces deux romans tous les espaces où la domination coloniale a mis les pieds.

Dar-Sbitar est une très grande maison à deux étages, avec une grande cour et une grande porte cloutée. A l'intérieur vivent un très grand nombre de familles algériennes, partageant les mêmes conditions de vie : une misère commune à tous les locataires de Dar-Sbitar.

Dar-Sbitar abrite en son sein une multitude d'histoires différentes les unes des autres. Elle reproduit à petite échelle le mode de vie correspondant à toute une ville : Tlemcen, voire la majeure partie du pays.

L'on peut dire que dans le premier roman *La grande maison* se distinguent essentiellement deux espaces : un espace fermé et un espace ouvert. A notre sens, le premier espace (fermé) est en relation directe avec l'oppression qui pèse de tout son poids sur les

personnages entre autre Aïni, Zhor, Zina, le vieux Ben Sari, mais particulièrement sur Omar.

Effectivement, dans l'espace fermé représenté par Dar-Sbitar, tous les habitants souffrent du poids de la faim et de la chaleur :

La chaleur, que la faim accompagnait constamment, leur (Omar et sa famille) faisait des nuits sans sommeil. Cependant, plus que la chaleur, la faim restait pour eux, terriblement présente. Dans le corps d'Omar c'était comme une flamme insaisissable qui lui procurait une certaine ivresse. (Lgm. p.127).

Mais pour Omar l'oppression est double du moment qu'à ces deux derniers éléments s'ajoute celle de sa mère :

Aïni tenta de le saisir par un bras. Peine perdue. Il se déroba. Soudain elle lança le couteau de cuisine avec lequel elle tailladait les cardons. L'enfant hurla ; il le retira de son pied sans s'arrêter et se précipita dehors ; le couteau à la main, suivi par les imprécations d'Aïni (Lgm. p.12).

Puis, celle de sa tante Hasna :

[...] Ce n'est qu'une femelle. Hon ! Et encore une femelle vaut mieux que lui. [...] L'instruction, ce n'est pas pour toi, ver de terre. Qu'est-ce que tu te crois pour prétendre à l'instruction ? Un pou qui veut s'élever au-dessus de sa condition. Tais-toi, graine d'ivrogne. Tu n'es que poussière, qu'ordure qui colle aux semelles des gens de bien [...] n'espère pas le bonheur. Qui es-tu, qui es-tu, pour espérer le bonheur. (Lgm. p.87)

Et aussi celle de tous ses voisins de Dar-Sbitar, notamment le propriétaire Si Salah: « *Il (Si Salah) leur (les enfants de Dar-Sbitar) interdisait de jouer dans la cour ; s'il les y surprenait, il les bousculait et houspillait leurs parents* » (Lgm. p.11)

Contrairement au premier espace, le deuxième est ouvert. Et, il correspond au monde extérieur de la grande maison. Dans cet extérieur, Omar apprend à découvrir le monde. Il y acquiert une certaine ouverture d'esprit. C'est à l'extérieur qu'il va apprendre à réfléchir sur ce qui l'entoure, à découvrir les valeurs de la liberté et de la justice et leur sens, paradoxalement, par leurs absences ou leur déni. Et, aussi, dans les réunions animées par Hamid Seraj, auxquelles le garçon assiste.

Contrairement à *L'Incendie*, la question de l'espace n'apparaît pas vraiment comme un thème majeur dans *La grande maison*. Mais ce n'est pas pour autant qu'elle est absente. En effet, comme avec la société rurale de Bni Boublen, la société citadine de Tlemcen offre le même conflit d'espace ou de territoires. Les autochtones résidant dans les villes se voient

embrigadés dans un petit espace, car ils ne peuvent pas accéder aux quartiers européens qui les entourent. Tout comme ces derniers, les habitants de Bni Boublen se voient chassés par les colons vers des terres rocailleuses, arides où la vie est d'une extrême difficulté. Que ce soit à la ville de Tlemcen ou en compagnie de Bni Boublen, le passage de l'espace occupé par les européens à celui occupé par les autochtones et un passage d'une vie paradisiaque à un vrai enfer, le contraste est sans appel.

Par ailleurs, nous pouvons nous demander pourquoi la population des campagnes a été plus sensible et réceptive au discours de Seraj plus que la population citadine.

Pour tenter d'y répondre, il nous semble que la différence de réaction entre les deux communautés autochtones urbaine et rurale est due à la relation qui lie ces deux franges à la terre. Contrairement au citadin, le paysan entretient une relation étroite, ombilicale, une relation d'appartenance à la terre. Pour ce dernier, la terre signifie le refuge, elle est un peu comme le ventre maternel. Dans les campagnes, le fellah qui se trouve propriétaire ne serait-ce que d'une petite parcelle de terre est béni par Dieu. Pour un paysan, avoir de quoi manger n'est pas aussi important que d'avoir un lopin de terre, car la vraie richesse est cette terre qui assure pour son propriétaire la liberté et l'indépendance. S'ajoute à cela le fait que les prolétaires des villes sont relativement plus favorisés et plus avantagés que ceux des campagnes. Il nous semble que cette citation de Frantz Fanon tirée de son livre *Les damnés de la terre* résume un peu notre idée :

On l'a maintes fois signalé : dans les territoires coloniaux, le prolétariat est le noyau du peuple colonisé le plus choyé par le régime colonial. Le prolétariat embryonnaire des villes est relativement privilégié.⁴

Soukehal abonde dans le même sens, en affirmant :

L'amour de la terre est le point névralgique de l'univers de l'Algérien. Mais beaucoup plus le paysan que le citadin véritable⁵, car le paysan n'a pas perdu ce contact avec la terre, sa terre mère-nourricière, alors que le citadin ignore généralement sa valeur⁶

⁴ Fanon, Frantz, *Les damnés de la terre*, [1961] (2002), Un document produit en version numérique par Émilie Tremblay, bénévole, Doctorante en sociologie à l'Université de Montréal, p.110

⁵ Par rapport au citadin d'adoption qui est originaire de la campagne mais a émigré en ville pour différentes raisons.

⁶ Soukehal, Rabah, *Le roman algérien de langue française (1950-1990)*, Ed. PUBLISUD, paris, 2003, p.78.

Dans *L'Incendie*, le personnage Comandar illustre cette relation très étroite avec la terre « *Comandar appartenait à cette terre, à l'égal des arbres épars alentour.* » (*L'incendie* p.12)

A l'image de ce dernier, Ben Youb aussi entretient une relation intime avec sa terre : « *Oh ! Comme elle (la terre) aurait senti sa douleur ...* » (p.79) ; Ben Youb répond de la sorte à Ba Dedouche qui disait que si la terre était vivante elle aurait tellement souffert. Cette réponse laisse croire que Ben Youb ressent cette douleur de la terre dans sa propre chair. Bourgeois qu'il était, Hamid Seraj commence, à son tour, à cultiver une relation étroite et profonde avec la terre. Lors qu'il était emprisonné, Hamid Seraj était heureux de constater l'ampleur de la quiétude que lui procure la vue de sa terre. Une joie immense et incompréhensible s'empare de son cœur :

Le jour se mit à brûler à la pointe des arbres. A présent, ce chant montait à tue-tête tandis que les oiseaux, avec des cris durs, taillaient l'espace. Bientôt les arbres pleins ne furent qu'un seul cri qui se dressait vers l'azur. Joie qui arrivait d'un bond, qui arrivait de loin, pour se retirer aussitôt. Mais joie tout de même. Il n'y a pas de joie égale à celle-là, pensait Hamid Seraj. Et il écoutait le chant profond qui émanait, il ne savait si c'était de lui ou de cette terre. Quelle était cette force irrésistible, quel était cet espoir ? Il sentit qu'il ne pouvait mourir, que rien ne pouvait mourir. Quelle joie, quelle surprise ! cette certitude, tout d'un coup ! Hamid contempla par la petite lucarne le ciel, très haut, qui scintillait. Des étendues parcourues, revenait cet air parfumé, – ô terre légère et forte... (*L'incendie* p121).

1.4.1. Bni Boublen l'espace de la révolte

L'Incendie, est le deuxième roman de Mohammed Dib. Ce second volet constitue une suite de *La grande maison* puisqu'on retrouve la même histoire des mêmes personnages qui se poursuit, avec le concours de nouveaux personnages, plus ou moins significatifs, à l'instar de Comandar auprès duquel Omar va continuer son enseignement. Toutefois, la narration va s'effectuer dans un tout autre espace. Dès le prologue du roman, le narrateur nous plonge dans le milieu où va se dérouler l'histoire. Il s'agit, en effet, d'un milieu rural au sud de Tlemcen, un village isolé où « *les dernières vagues de cultures qui accourent de l'horizon viennent mourir* », en l'occurrence Bni Boublen. À cet endroit succède une vaste étendue désertique. Lorsqu'on pénètre dans ce village perché sur les hautes montagnes de Tlemcen, nous avons le sentiment de pénétrer dans un endroit plein de solitude : « *Au sentiment aigu qu'on ressent dans ces parages, on devine qu'on vient de passer une frontière, qu'on pénètre dans la solitude* » (*L'incendie* p. 7)

Dès les premières pages du roman, l'auteur déterre les origines berbères de l'Algérie. En effet, les habitants de cette contrée sont les Beni Ournid, nommés aussi Ait Ournid tribu des Chorfas marabouts (berbères Zénéta et Maghrawa), anciens habitants de Tlemcen⁷, dont le nom même est tiré du berbère : Tala imsan ou Tilimsen⁸

Bni Boublen, étant déjà une terre isolée, est encore subdivisé en deux parties : la partie supérieure qui se situe en haut comme son nom l'indique : Bni Boublen le haut. Ce fragment est constitué des meilleures terres et il est accaparé par les colons, il contient les meilleurs arbres fruitiers : « *Mais les fabuleuses cerises celles qui chargeaient les branches dans les champs des colons (...)* ». La seconde partie est Bni Boublen le bas ou bien « *Bni Boublen inférieur* ». Cette parcelle est constituée de terres rocailleuses peu fertiles. Cet endroit est réservé aux fellahs qui y vivent du travail de la terre. Dès l'entame du roman, l'auteur a mis en évidence les conditions lamentables dans lesquelles vivent ces derniers. Et, la première description qu'il fournit de ces derniers est bien explicite :

[...] Tout Bni Boublen inférieur – qu'occupent les fellahs. Ces hommes vivent à la lisière des bas-fonds cultivables, fixés sur la montagne, déjà relégués du monde. Pourtant trois kilomètres seulement les séparent de Tlemcen (L'incendie pp. 7-8).

Bni Boublen est exclu du monde. Pourtant, il ne se situe qu'à trois kilomètres de la ville.

La description de l'auteur renseigne sur les conditions lamentables dans lesquelles vivent les fellahs à Bni Boublen. S'agissant de l'espace, par exemple, il le qualifie ainsi: « *un continent oublié* », « *Bni Boublen inférieur* », « *nature désolée* », « *terre stérile* »..., s'agissant de décrire la vie, il dit : « *existence arcaïque* », « *les fellahs sont souvent en proie à la famine* », Enfin, lorsqu'il décrit les fellahs, pratiquement tous leurs noms sont suivis d'une qualification dévalorisante qui renseigne de manière implicite sur le degré de leur misère. Ainsi, Slimane porte directement le nom de sa condition : Slimane Meskine c'est-à-dire Slimane le pauvre. Bensalem Adda : un fellah à la figure osseuse, Saïd un noiraud... Tout cela, constitue des éléments guère fortuits révélateurs des desseins de l'auteur de dénoncer la condition humaine des paysans algériens. En effet, Dib dénonce la misère de la paysannerie de Tlemcen, et confirme ainsi que la mission civilisatrice de la France n'est que mensonge pour justifier sa présence sur les territoires colonisés : « *La*

⁷ http://www.vitamedz.com/beni-ournid/Articles_166_290566_13_1.html Consulté le 16-08-2015.

⁸ <https://fr.wikipedia.org/wiki/Tlemcen> Consulté le 16-08-2015.

civilisation n'a jamais existé ; ce qu'on prend pour la civilisation n'est qu'un leurre. Sur ces sommets, le destin du monde se réduit à la misère » (L'Incendie p. 8).

Juste après cela, il évoque le nom d'Abd El Kader comme pour renvoyer à la révolte de l'émir. Il semble dire que ces fellahs qui ont l'esprit de la révolte vont tôt ou tard être poussés à se révolter. Ce passage semble être une métaphore qui signifie une révolte prochaine : « *Les fantômes d'Abd El Kader et de ses hommes rôdent sur ces terres insatisfaites* » (L'incendie p.8)

Dans le début de son roman, l'auteur fait la distinction évidente entre deux espaces : la ville la campagne.

A la campagne, Omar fait la rencontre d'enfants qu'il constate plus misérables que lui et les autres garçons de la ville de Tlemcen. Ces derniers étaient habillés piteusement, leur vêtements n'était qu' « *un assemblage de haillons* ». Omar constate que leur caractère diffère des enfants de la ville. Ces petits campagnards sont, effectivement, nerveux, renfermés sur eux-mêmes, et méprisent tout ce qui vient de la ville, ils n'admettent que les animaux pour compagnons. Cependant, ils sont très intelligents et parlent sur un ton différent des enfants de la ville. Tout comme Omar, ils ont ouvert les yeux dans le malheur. Omar a noué quelques amitiés avec quelques petits fellahs. Durant ces relations amicales, chaque côté a constaté la différence de l'autre. En effet, les enfants étaient étonnés des connaissances qu'avait Omar. Ils étaient stupéfaits de savoir qu'Omar sait lire, calculer ou prononcer quelques mots en français. Ils s'étonnent encore plus lorsqu'il leur explique comment se forme la pluie, quand il leur affirme que la terre est ronde et non pas plate comme ils le croyaient et que le soleil est un corps fixe. Cependant, ils n'ont pas tardé à découvrir son ignorance en ce qui concerne la campagne. En effet, et contrairement, aux petits campagnards, Omar ne savait pratiquement rien à propos des plantes, des arbres, des animaux et du travail de la terre.

Les séjours qu'a effectués Omar à Bni Boublen, accompagné de son amie Zhor, le rendaient très heureux. A chaque fois que sa mère était d'accord qu'il se rende là-bas, il chantait, dansait et riait. Il explosait de joie. C'est sans doute parce qu'à Bni Boublen, il se sent plus libre plus qu'à Dar-Sbitar où Aïni lui le surveillait étroitement et la faim ne cessait de lui ronger ses tripes. En route vers Bni Boublen, Omar se sent comme ressuscité. Quand il songe à Dar-Sbitar, il la revoit comme une prison : « *Omar revivait.*

Dar-Sbitar lui apparaissait à cet instant comme une affreuse prison » (L'incendie p.10). Par contre, séjourner dans ce petit village paisible le rendait heureux. Il était surpris qu'on puisse vivre heureux avec des choses si simples. Là-bas, il avait du café au lait chaque matin ; et les maïs qu'il préparait avec Zhor et sa sœur, lui rendaient ces réveils plus agréables. A chaque réveil, Omar se sent plus vivant. Il embrasse la terre et la nature avec une grande gaité de cœur. A Bni Boublen, il se sent heureux :

Omar s'étonnait que la vie fût belle avec cette facilité. A Bni Boublen-le-haut chaque matin, le même émerveillement le surprenait. Son cœur s'ouvrait aux effluves qui déferlaient sur la campagne. Il suivait dans l'herbe le réveil des insectes, contemplait leurs mouvements. Il écrasait de la menthe sauvage entre ses doigts et humait la senteur des terres gorgées d'humidité. Par les pieds, il devinait le cheminement de la rosée à travers la corde imbibée de ses espadrilles. Et le soleil étendit sa possession sur la campagne (L'incendie p.21).

Quand Omar était à Bni Boublen, il lui arrivait de repenser à Dar-Sbitar. Mais, à chaque fois que cette pensée l'effleurait, un sentiment sinistre l'envahissait, tout lui paraissait sombre et il se hâtait de se débarrasser de ce sentiment, pour laisser place à la quiétude qu'il vivait dans les bras de ces terres qui le couvrait de bien-être et de tendresse :

Et il pensait à Dar-Sbitar, il l'imaginait dure et méchante comme toujours. Dans ces champs, subitement elle s'élevait autour de lui, le cherchait de toutes ses mains. L'assiégeant de tous côtés, les esprits de la grande maison envoyèrent dans son cœur leur souffle empoisonné. Cela dura une seconde... Une seconde pendant laquelle tout devint noir devant ses yeux.

Et le sinistre cauchemar s'évanouit dans l'air subtil du matin. Ah ! se gorger de ces champs et de ce ciel ! (L'Incendie p.22).

De ce passage, on peut conclure que le bonheur d'Omar est chimérique et éphémère, car à chaque fois qu'il tente d'échapper à la réalité amère celle-ci le rattrape. Telle est la condition du colonisé qui doit implacablement affronter la dure réalité de la colonisation.

Vivre parmi les fellahs a permis à Omar de comprendre que ces derniers étaient loin de la civilisation et de la culture dont regorgées les villes, mais cela ne les empêchent point de vivre dignement, d'avoir de quoi se remplir l'estomac, chose qui n'était pas possible pour les gens qui peuplaient Dar-Sbitar et la plèbe de Tlemcen.

Les conditions de vie dans lesquelles les colons ont mis les fellahs ont stimulé la conscience politique de ces derniers. En effet, à Bni Boublen, on se souvient de l'arrivée des colons qui aujourd'hui sont devenus les maîtres et ont accaparé toutes les bonnes terres alors qu'aux fellahs, il n'est resté que les minuscules parcelles rocailleuses et ingrates.

Ainsi, ses fellahs sont contraints de louer leurs bras aux colons sur des terres qui étaient jadis les leurs et ce pour un salaire dérisoire qui ne leur garantit même pas de manger à leur faim.

Cela nous amène à dire que Bni Boublen abrite deux strates sociales distinctes : celle de Bni Boublen le haut dont les conditions de vie sont favorables. Cet endroit est peuplé, essentiellement, par des colons et quelques autochtones ayant fait allégeance au pouvoir colonial, à l'exemple de Kara Ali. L'autre strate représente les fellahs qui occupent Bni Boublen le bas, parcelle rocailleuse où la misère règne en maîtresse.

Dans *L'Incendie*, l'auteur rend compte de cet état des choses. À Bni Boublen, les choses commencent à se remuer lorsque les ouvriers agricoles ont décidé de faire grève : c'est de cette manière que la campagne commence à observer un mouvement. Cette situation atteste d'une prise de conscience politique lucide chez les ouvriers agricoles qui cherchent à changer leurs conditions de vie. Néanmoins, cette grève est déclenchée uniquement par les fellahs de Bni Boublen-le-bas, puisque les cultivateurs de Bni Boublen le haut sont restés silencieux et passifs à l'égard de ce mouvement. Et cela parce que si un changement de situation devait se faire, leurs intérêts se seraient menacés et leur situation de vie risquerait de se détériorer :

Tout avait commencé justement par cette grève des ouvriers agricoles de février dernier. Les cultivateurs de Bni Boublen-le-haut assistaient aux transformations de la plaine comme si elles ne les concernaient pas. On les voyait imperturbables et silencieux. Des hectares par milliers devenaient la propriété d'un seul colon. Celui-ci ou cet autre, c'était pareil [...] ils (les colons) possédaient à présent des étendues incalculables de terre. Les gens de Bni Boublen, de génération en génération, suaient pendant ce temps-là sang et eau pour cultiver un minuscule lopin. [...] Personne, à Bni Boublen-le-haut, n'avait idée que cette vie dût changer. (*L'incendie* pp.30-31)

Désormais, ce bout de terre si calme et si paisible va être agité par cette grève provoquée par les ouvriers agricoles qui signeront, définitivement, leur prise de conscience politique. Certes, cette conscience a été lente : malgré la misère et la détresse dans laquelle vivaient cette frange de la société, elle a mis beaucoup de temps pour réagir et sortir de son lourd et long sommeil. Mais avec cet acte, pour reprendre les propos de l'auteur : « *le pays avançait dans la vie* ».

La terre constitue le seul revenu pour les montagnards. Ils n'ont pas d'autres ressources contrairement aux citadins qui peuvent exercer des activités commerciales. Voyant leurs terres, qui sont leur unique moyen pour mener une vie digne, passées aux

maines des colons, les fellahs se posent des questions et se rendent compte que leurs droits sont bafoués. Comme c'est le cas de Ben Youb, un fellah de Bni Boublen qui constate amèrement que toutes les bonnes terres et toutes les richesses appartiennent aux Français, et qu'il ne restait aux pauvres fellahs que les terres infertiles. Il pense aussi à cette « justice coloniale », qui ôte au fellah sa seule source de vie, et qui de surcroît l'oblige à payer des impôts. Pour éviter de céder la terre au colonisateur, le fellah accepte vendre tous ses biens y compris les bijoux de sa femme, quitte à rester sans manger, mais ne jamais céder sa terre. Cela constitue une preuve de la sacralité de la relation qu'entretient le fellah avec la terre; pour lui la terre est un point d'honneur, il l'aime comme il aimerait sa femme et bien plus, comme il aime sa mère. Le fellah a foi en sa terre, il croit qu'elle lui rendra tous les sacrifices qu'il fait pour elle : « *la terre n'est pas ingrate. [...] respecte la terre et elle te respectera. Travaille-la, elle te le rendra au centuple* » (L'incendie pp. 31-32). Ben Youb ajoute que la terre est la seule vraie et intarissable richesse. Pour le fellah, en dehors de la terre, toute autre richesse est superflue.

Certes, le fellah est lié à sa terre. Il considère que posséder un lopin de terre est une grâce de Dieu, synonyme de prospérité, mais au-delà de cet attachement, le fellah est conscient que cette dernière ne lui appartient que le temps d'une vie :

Certes la terre avec ses plantes et ses bêtes, la vaste terre appartient à Dieu, qui en donne la jouissance à qui lui plaît. Mais celui qui en détient une parcelle est béni par le ciel, il détient aisance et liberté (L'incendie p. 32).

L'évidence serait de ne point soupçonner la moindre conscience, et le moindre raisonnement chez cette frange démunie de la société. On pourrait penser que leur souci de vivre dignement les empêcherait d'avoir un regard critique sur leur vie et leur existence. Cependant, les propos tenus par Ben Youb ainsi que par d'autres fellahs affirment tout à fait le contraire d'un tel raisonnement. La misère et l'ignorance n'empêchent pas les fellahs d'être à même de comprendre l'existence. Les paroles des fellahs rendent compte, en effet, de leur conscience collective lucide.

Les résultats de la grève n'étaient pas tels qu'espérés par les fellahs, car ces derniers avaient, désormais, deux des leurs en prison. Certains fellahs, à l'exemple de Maamar-el-Hadi, ont accusé leurs frères de se détourner de leur travail pour des fins vaines. Ce dernier appelle les fellahs à se concentrer sur leur travail parce que, selon lui, il est inutile de se préoccuper de demain qui n'est pas encore arrivé. Il affirme que cette

agitation causerait beaucoup de tort aux fellahs dont deux étaient déjà en prison. Lorsque Sid Ali, un autre fellah, lui demande si c'est un crime de réclamer son morceau de pain qui est le strict minimum pour vivre, Maamar répond que pour vivre, il faudrait baisser la tête, s'incliner et travailler. Les fellahs s'opposent à ce discours de soumission, et affirment que malgré toutes les misères qu'ils ont déjà connues, ils n'ont pas courbé l'échine et que ce n'est pas la situation actuelle qui va les contraindre à le faire. Ils affirment que cette situation leur est insupportable et qu'ils sont au bord de l'explosion : ils n'attendent que l'étincelle pour se soulever. Ces propos témoignent de l'état de conscience des fellahs qui sont parfaitement conscients que leurs droits sont bafoués, et ils sont sur le point de les réclamer :

Les hommes, chez nous, sont faits d'un minéral de haute teneur. Le cœur est intacte et sans mélange. Toute la misère et tout le malheur que nous avons connus ne nous ont pas encore entamés. Ce n'est pas encore aujourd'hui que nous allons commencer à baisser la tête. Chaque homme que tu vois autour de toi est une poudrière. Il suffit maintenant qu'une étincelle tombe dessus. (L'incendie p.33).

Les colons se rendent compte de l'état de conscience avancé des fellahs. Aussi, ils sentent la révolte qui approche. C'est pour cela qu'ils ne manquent aucune occasion pour envoyer les colonisés en prison. Cette attitude des colons permet aux fellahs de constater qu'avec cette grève, ils ont touché à un point sensible:

[...] Mais les gens se doutaient bien que les autorités, tous ces derniers temps, n'attendaient d'eux qu'un geste. Ça crevait l'œil. Ils n'auraient pas mieux demandé, autorités, police et colons, qu'ils lèvent le petit doigt seulement. Ah ça, ils n'auraient pas mieux demandé. Les fellahs l'avaient compris. (L'incendie pp.35-36)

Désormais, le colon n'est pas aussi craint qu'il l'était avant la grève. L'emprisonnement des deux fellahs a accru la colère de leurs frères vis-à-vis des autorités coloniales. Après cet incident les fellahs commencent à se réunir pour parler de leur grève. Ba Dedouche déclare que s'ils sont arrivés à organiser cette réunion c'était parce que quelque chose avait changé en eux. Cela était forcément vrai parce que les propos des fellahs relèvent de la perspicacité et de la conscience éveillée.

La situation des autochtones empire de plus en plus. Il n'est point besoin d'être intelligent pour le constater. « Ça déborde » déclare Bensalem Adda (un fellah) : « c'est pourquoi nous parlons ainsi ».

Désormais, ce n'est pas un seul fellah ou deux qui sont conscients de la situation désastreuse et de la nécessité du changement. Les propos de plusieurs fellahs montrent une conscience lucide quant à la situation qui les entoure, comme en témoigne ce passage:

[...] Nous aimons agir aussi. Nous voyant le mal aussi. Autant que toi. Peut-être plus. Car nous sommes, nous, aux premières places. Et nous savons tous ce que nous endurons. Mais nous aimons parler. Ça n'est pas un crime, à ce qu'il me semble. (L'incendie p.38).

A présent, ces paysans sans statut peuvent nommer le mal et identifier sa source et sa provenance.

Malgré les oppositions des fellahs, Maamer-el-Hadi, maintient sa position par rapport à la grève. Il persiste à dire que les fellahs doivent se contenter de travailler pour assurer leur survie. Mais Ba Dedouche attire son attention que c'est le fellah lui-même qui se sous-estime et qui sous-estime son travail et celui de son frère. Il met la lumière sur la responsabilité des colonisés qui ne se laissent pas s'essayer à une vie meilleure, sous prétexte qu'ils sont paresseux, et qu'ils ne sauraient pas s'adapter à des conditions de vie meilleures. Ce fellah souligne, néanmoins, que si ses frères se sentent inférieurs et incapable de dépasser leur misère, c'est à cause du colonialisme qui a réduit l'Algérien à l'état d'indigène. Ba Dedouche identifie ainsi le mal :

[...] Le fellah sent mauvais le fellah n'est qu'une bête le fellah est grossier. [...] Et le fellah, on vous l'expliquera bien, est satisfait de son sort. Lui proposeriez-vous de changer sa vie contre une autre claire et heureuse, où il sera un homme considéré ?... Il refusera. Tel il est, tel le fellah le restera ! D'ailleurs ce que vous lui donnerez de beau, il le dégradera tout de suite à son image, incapable qu'il est de s'élever au-dessus de sa condition ! Mais le malheur, c'est que ceux qui parlent ainsi ne nous laissent jamais essayer de cette belle vie. Eux-mêmes prospèrent sur nous comme de la vermine. C'est la véritable raison. Si notre pain est noir, si notre vie est noire, ce sont eux qui nous les font ainsi. (L'incendie p.39).

A notre sens, ces propos de Ba Doudouche témoignent de sa conscience politique lucide. Et, Hamid Seraj est pour quelque chose dans cet éveil de conscience chez les fellahs. D'ailleurs, Kara Ali l'en accuse ouvertement : « *Or c'est Hamid Seraj qui leur a mis en tête l'idée de se regrouper.* ». Les paroles de ce fellah prononcées sur un ton de dépit laissent comprendre qu'il se range plutôt du côté de l'autorité coloniale et donc contre ses propres frères qui commencent à peine à s'organiser pour améliorer leur quotidien.

Ainsi, on constate que tous les fellahs ne se rangent pas tous du même côté. Ceux qui vivent dans des conditions de misère sont pour la grève et le changement, mais Kara Ali et

quelques autres propriétaires prônent la soumission aux autorités coloniales. Les quelques propriétaires de Bni Boublen-le-haut s'opposent à cette grève et au soulèvement des fellahs car cela signifie leur renoncement à leur condition de favorisés, à leur propriétés et à leurs richesses. Si ce soulèvement devait avoir lieu, les propriétaires vont devoir travailler comme les autres fellahs et céder quelques richesses. Pour triompher des fellahs grévistes, Kara Ali brandit la menace des représailles de l'autorité française ; ses propos montrent du mépris envers ses frères. Les dires de ce fellah témoignent aussi du grand que joue Hamid Seraj dans la prise de conscience des fellahs :

[...] Il y a un moyen pour se défendre contre ces gens... les faire arrêter... sinon tous, du moins quelques-uns, les fortes têtes, ceux qui les poussent, les meneurs. Le reste, c'est le troupeau qui suit et ne peut pas avoir d'idée. Ce sont des moutons. Mais le principal, le grand coupable, c'est Hamid Seraj : cet individu leur en a mis des choses dans le crâne ! Ce sont des gens naïfs et innocents, que sont nos fellahs ; d'eux-mêmes ils ne pourraient pas concevoir le mal. Ils sont des agneaux, et il les mènera à l'abattoir. [...] Des hommes comme lui sont à arrêter. (L'incendie p.43)

Ces propos montrent combien l'influence de Seraj est considérable. Il dérange et les autorités coloniales et ceux qui les servent. Ce sentiment de panique prouve aussi la vulnérabilité du système colonial qui craint le soulèvement des paysans, au risque de lui être préjudiciable.

Dans *Le métier à tisser* qui est le dernier volet de la première trilogie dibienne qui constitue notre corpus, Dib nous ramène dans un nouvel espace : un atelier de tisserands. Ce roman rend compte de la vie d'une autre frange de la société : les artisans. En effet, Omar, le petit enfant de *La grande maison* est désormais adolescent. Il a quitté l'école pour venir en aide à sa mère. Pour cela, il va devoir travailler dans une petite cave, comme apprenti tisserand. Cette cave abrite plusieurs tisserands de tendances politiques différentes. Ces lieux permettront un échange considérable d'idées. C'est dans cette petite cave que les premiers signes d'une lutte armée commencent à apparaître.

2. Origines de l'anesthésie de la conscience politique

Certes, il existe plusieurs facteurs qui ont favorisé l'émergence et la floraison d'une conscience chez le colonisé. Néanmoins, il y a des éléments qui allaient à l'encontre de cet éveil.

2.1. Les programmes scolaires

La France a instauré son hégémonie et a anesthésié ses colonies, non seulement par le moyen des armes, mais aussi grâce à ses appareils idéologiques, entre autres, les programmes scolaires soigneusement choisis et distillés de tout ce qui pouvait éveiller les consciences des colonisés. Cela avait pour dessein de maintenir les colonisés dans un état de soumission et de fidélité à la mère-patrie (La France).

Cela fait que la prise de conscience, chez le peuple algérien berné pendant de longues années d'occupation française, émerge de manière très lente. Chose qui ne l'a pas empêché de comprendre et réagir afin d'acquérir sa liberté. Cet éveil de conscience est surtout palpable chez une strate de la société algérienne de l'époque, qui a eu droit à une scolarisation plus au moins normale dans l'école française.

Cette idée nous renvoie à la scène où M.Hassan, dans *La Grande Maison*, essayer d'expliquer à ses élèves le sens du mot « patrie », en vain. Aucun des élèves ne connaissait la réponse à l'exception de Brahim qui lui refaisait son année. Et sa réponse fut machinale, il ne faisait que répéter ce qu'on lui avait inculqué l'année précédente : « la *France est notre mère patrie* », cette réponse déclenche immédiatement une avalanche de questions chez Omar. Il se demandait comment ce pays aussi lointain pouvait être sa mère, sa mère à lui c'est Aïni et elle n'est pas la France. Là, Omar comprenait qu'on lui faisait croire des mensonges, que tous ses camarades avalaient pour éviter d'être châtier. Omar voulait poser des questions, mais le bout de pain dans sa bouche le n'empêche, à croire que l'auteur voudrait insinuer que celui qui a le ventre plein ne se souci pas trop de poser des questions dérangeantes, et prendre le risque d'être puni.

M.Hassan, par sa leçon de morale, tente d'expliquer à ses enfants le sens de la patrie d'une manière indirecte et subtile. Il tente d'attirer leur attention sur le fait que le discours colonial est faussé, et tente à sa manière de corriger l'Histoire dans la tête encore vierge de cette nouvelle génération.

La patrie est la terre des pères. Le pays où l'on est fixé depuis plusieurs générations. [...] La patrie n'est pas seulement le sol sur lequel on vit, mais aussi l'ensemble de ses habitants et tout ce qui s'y trouve. [...] Quand de l'extérieur viennent des étrangers qui prétendent être les maîtres, la patrie est en danger (Lgm. p.22)

L'instituteur va même jusqu'à faire allusion à la lutte armée comme moyen de récupérer ce qui est un droit naturel et légitime:

Ces étrangers sont des ennemis contre lesquels toute la population doit défendre la patrie menacée. Il est alors question de guerre. Les habitants doivent défendre la patrie au prix de leur existence (Lgm. p.22).

Toutefois, à aucun moment M. Hassan n'a nommé la patrie « Algérie », peut-être parce qu'à cette période de l'Histoire, la nation algérienne n'était qu'un rêve qui n'avait pas encore pris forme dans les esprits des autochtones.

2.2. Les croyances populaires

Les croyances populaires qui tiennent autant d'une certaine interprétation du dogme islamique que des coutumes locales font partie du quotidien de tous les personnages, particulièrement les femmes. Ces croyances sont un facteur déterminant dans le ralentissement de la prise de conscience politique. Et, le poids de la religion musulmane dans cet état des choses n'est pas des moindres. « *Les Algériens élevés dans un milieu musulman considèrent l'introspection comme un peu malsaine* »⁹, ces propos de l'auteur ne font qu'appuyer cette hypothèse.

Cette idée nous la retrouvons aussi dans la trilogie. Lorsque l'ombre de la guerre planait sur Tlemcen, on croyait que ça allait être la fin du monde. Effectivement, les femmes de Dar-Sbitar parlaient des événements qui se passaient dehors, une femme s'adressant à Aïni déclare : « *c'est la fin du monde. La fin du monde. [...] Au siècle quatorzième, ne cherche point de salut, est-il dit. Ne sommes nous pas au quatorzième siècle ?* » (p.180), Et lorsque elle s'interroge ainsi, une voisine confirme ses dires : « *c'est bien le quatorzième siècle* » (Lgm. 180 et 181). Les deux femmes croient que c'est la fin du monde, que l'heure de la justice avait sonné. A peine ces femmes ont-elles cessé de parler que Attyqa, une voisine, venait d'avoir une de ses crises habituelles, mais cette fois, elle prononçait : « *Le quatorzième siècle ! Satan ! Satan !* ». (p.181). Les paroles de cette femme sont interprétées comme étant un signe de l'imminence de la guerre, même si les « prédictions »

⁹ Claudine Acs. *Mohammed Dib par Claudine Acs*. In: L'Afrique littéraire et artistique, Paris, août 1971, 18, p. 10. In Vladimir SILLINE, *Le dialogisme dans le roman algérien*, Thèse de Doctorat Nouveau Régime sous la direction du Professeur Charles BONN, Université Paris 13, 1999.

de la malade étaient fréquentes. Et cela montre le poids de ces croyances qui anesthésient les consciences personnages.

Entendant des voix d'hommes, les femmes ont cessé leur dialogue pour un moment. Et, quand Si Salah, le propriétaire, leur avait ordonné de se taire puisque ces choses ne concernent pas les femmes, ces dernières s'affolaient davantage et l'une d'elle ajoute que ce qui arrivait est dû à la mécréance des gens, et que Dieu leur inflige un châtement : « *on ne croit plus de nos jours. On ne croit plus et c'est un malheur ! [...] Dieu prépare le châtement de ses créatures.* » (Lgm. p.182).

Une autre scène témoigne de ces croyances populaires. En effet, lorsque Aïni, poussée par la misère à rejeter sa propre mère devenue infirme, la pauvre vieille ne faisait que dire : « *Aïni, ma fille. Ma petite mère ! Maudit le Malin, c'est lui qui te met ces idées en tête* » (Lgm. p. 32) Croyant que les agissements d'Aïni sont dictés par le Malin (Satan).

Dans le *Métier à tisser*, nous pouvons remarquer que ces croyances existent même chez les hommes. En effet, nous remarquons que quand les tisserands se plaignaient de la situation de misère qu'ils vivaient, Ghouti Lamine un tisserand croyant, réplique que c'était la volonté de Dieu qu'ils n'avaient pas le droit de s'y opposer :

[...] -On a du mal en ce monde ...marmotta oncle Skali. [...]

-Tu n'es pas dans la bonne route, mon ami, celle où le bon Dieu t'a mis justement (Lmat. Pp. 32-33)

Entendant ces propos, Hamedouch riposta. Et sa réponse montre qu'il conscient de la situation qui l'entoure : « -C'est ce qu'on dit toujours à ceux qui osent se plaindre ! (Lmat. P.33)

La misère étant devenu insupportable, les tisserands pensèrent que c'est Dieu qui les abandonne à leur sort : « [...] -*Quoi donc ? Dieu lui-même nous abandonne !* » (Lmat.p.33)

Nous pouvons constater qu'à leur tour les personnages de Bni Boublen sont sous l'emprise des croyances populaires. Cette façon de voir les choses est, à notre sens, l'un des facteurs qui ont fait que le peuple ne se rende compte que très tardivement du mal qui dévore le pays et de son origine.

En sommes, nous pouvons constater que les réunions organisées par Seraj permettent aux fellahs de s'exprimer, car chacun d'eux est parvenu à prendre la parole et à exprimer son opinion :

[...] Hamid Seraj comprenait qu'il fallait écouter parler ces hommes. Ce temps n'était nullement perdu. [...] Il constatait comment à présent les fellahs parlaient à cœur ouvert. Sans aucune gêne ni timidité, ils exprimaient leur vraie façon de voir les choses. C'était là l'essentiel. (L'incendie p.88).

Il leur a permis un échange lors duquel ils sont parvenus à parler du mal qui les ronge, et surtout à en identifier la source. Ils arrivent enfin à mettre un nom sur leur malheur : la France, les colons « *ces gens qui foulent l'amitié aux pieds* » selon une expression du fellah Sid Ali.

-Pourquoi ne parlez-vous pas des colons ? Tout ce que vous dites est avisé et sage. Mais à quoi cela sert-il ? Vous ne prononcez pas un mot de ceux qui sont là pour notre malheur. C'est d'eux que vient le mal ! (L'incendie pp.88-89)

De ces propos, on constate que le mur du silence est définitivement brisé à Bni Boublen. On arrive, enfin, à poser le problème tel qu'il est et à le nommer sans crainte. Les langues commencent à se délier, et ces propos de Sid Ali illustre bien cela : « *Bénis soient tes aïeux, Bensalem ; tu m'as donné l'occasion de dire ce que j'avais sur le cœur.* » (L'incendie p.89).

Désormais, la grandeur de cette nation française est remise en cause par de simples paysans. Elle n'a que trop bafouillé leurs droits, méprisé leur amitié et leur hospitalité qui n'a que trop duré !

N'est-ce pas au nom de la France que se commettent les pires vilénies provoquées sur notre sol ? N'est-ce pas au nom de la France qu'on exproprie et qu'on vole ; au nom de la France qu'on emprisonne ; au nom de la France qu'on affame, au nom de la France qu'on assassine ? Le nom de la France a accompagné trop de vilaines besognes. [...] Que nous importe, à nous, que ce pays soit grand et glorieux !. (L'incendie p.90).

Au milieu de ce déluge de paroles, la voix de Seraj se fraie un chemin pour lancer l'idée d'une union des peuples par delà les frontières. Il va même jusqu'à affirmer que l'union avec les indigènes français qui souffrent en France s'impose. Cette idée renseigne sur la tendance politique encline au communisme chez Hamid Seraj. Et, Hamid Seraj attire l'attention des fellahs sur le fait que tous les Français ne sont pas pareils, qu'il y a quelques-uns qui vivent le martyr exactement comme les Algériens. Des paroles

auxquelles les fellahs avaient beaucoup de mal à croire malgré l'insistance et les sermons de Seraj.

Nous pouvons constater que les personnages dans *Le métier à tisser* ne font pas exception en ce qui concerne leur côté fataliste. La misère devenant insoutenable, quelques-uns des colonisés envisagent la possibilité de partir ailleurs : « *Ce fut ainsi qu'Oacha se mit à parler de partir. Il quitterait cette ville, disait-il, et tout le monde, et même sa famille.* » (Lmat. p.123)

C'est à ce moment là qu'Omar comprenait pourquoi aucuns de ces collègues ne prenaient au sérieux le travail. Il se rend compte, désormais, du désespoir qui se saisit de leurs cœurs. A ce moment là, les discussions dans la cave ressurgissent dans l'esprit du garçon. Ces dernières dégagent un ton de pessimisme, toutes rapportent le mépris qu'a le colonisé envers lui-même et le dégoût et l'écœurement qu'il ressent envers soi. « *Nous ne valons rien, ce n'est pas la peine de discuter ; nous ne valons rien* » (Lmat. p. 123)

Elles révèlent aussi la dimension fataliste chez le colonisé. En effet, l'explication qu'ont trouvée ces derniers pour leur situation serait que Dieu les ait abandonnés et qu'il ait détourné sa face d'eux : « *Seigneur Dieu nous a faits ainsi... Il n'y a rien à faire !* » (Lmat. p.123)

En outre, les colonisés souffrent du non-respect des Européens envers eux. Son regard méprisant pèse lourd sur ces derniers qui n'en peuvent plus d'être traités comme des bêtes. La perception de l'Autre (Européen), pour qui l'autochtone n'est qu'un fainéant, pousse ce dernier à songer à partir vers d'autres terres où il espère trouver le respect qu'il mérite :

[...] Omar lui demanda :

-Tu partiras... Et alors ?

Mais Oacha lui répondit :

-Il faut accorder aux hommes le respect qui leur est dû. Pourquoi le monde est devenu ce qu'il est : quelque chose sur quoi on n'a pas envie de jeter un regard ? C'est faute de respect. Les hommes qui respectent leurs semblables, il n'y en a pas sur ce sol. Les Européens, par exemple, avec quels yeux vous regardent-ils ? Mahi Bouanane, comment lui apparaissent les autres hommes ? Il est lui, pour les Européens, l'Arabe, l'individu sans idéal, vautré dans la crasse et le laisser-aller, et qui ne changera pas, quelque effort qu'il fasse pour se décrotter, Et nous, pour lui, des affamés sans idéal,

plus proche de la bête que de l'être humain, des fainéants qui prétendent vivre sans travailler, (Lmat. Pp.124/125)

Conclusion générale

Conclusion générale:

Tout au long de ce travail, nous avons tenté de retracer, à partir de nos textes et des trajectoires des différents personnages qui y figurent, le cheminement de l'éveil politique des Algériens colonisés à partir de ses premières manifestations dans le premier volet de la trilogie jusqu'aux signes précurseurs de son accomplissement, et ce durant la période de l'Histoire correspondant à la seconde guerre mondiale, période à laquelle renvoie notre corpus.

Avant de livrer nos conclusions, il nous semble opportun de signaler que cette analyse a sciemment ignoré, dans une large mesure, les réalités historiques et sociologiques de l'époque ainsi que tout élément relatif à la vie de l'auteur, pour laisser place aux vérités des textes et aux sens qu'ils véhiculent.

Après l'étude de notre corpus, nous pouvons affirmer que la majorité des personnages représentant les colonisés étaient conscients de leur misère et aspiraient à vivre dans de meilleures conditions. Mais, ils étaient loin de se rendre compte, pour la plupart, que la France était la source de leur malheur. En effet, il n'y avait que « l'élite lettrée » qui consistait une infime minorité des colonisés ainsi que quelques rescapés de la première guerre mondiale, qui étaient suffisamment conscients des conditions politiques du pays et de ses causes pour dénoncer la colonisation.

Ce que nous avons constaté aussi c'est que plusieurs réunions politiques organisées par certains meneurs à l'instar de Seraj ont permis de stimuler l'éveil politique des masses. De ce fait, les colonisés que l'on croyait ignorants et totalement immergés dans la soumission commencent à prendre conscience de la réalité de la colonisation. Ces colonisés mesurent, désormais, la responsabilité de la France dans leur dénuement et misère.

Avec le dernier volet de la trilogie, nous avons constaté que le colonisé était parvenu à prendre également conscience qu'à cause de sa passivité, il assume une part de responsabilité dans le malheur qui est le sien. Certes, le colonisé celui chez qui l'on ne soupçonnait pas la moindre conscience, commence à s'éveiller mais cet éveil politique est lent. Nous avons cherché dans le texte les facteurs qui peuvent être à l'origine de cette lenteur. Il nous a semblé que les programmes scolaires proposés à l'école française sont l'un des moyens déployés par la France pour garder le colonisé dans une éternelle

soumission. Cela, bien évidemment en ce qui concerne les quelques Algériens qui avaient l'opportunité de fréquenter l'école française.

Nous avons relevé que cette lenteur est aussi due à ce côté irrationnel exagérément développé chez les personnages. Le tort du colonisé semble être de justifier son vécu par une certaine soumission à une volonté divine insaisissable pour expliquer sa condition de subalterne dans son propre pays où il devrait vivre dignement.

Par ailleurs, nous avons constaté la subtilité qu'a l'auteur de représenter presque toutes les franges de la société tlemcennienne, échantillon du peuple algérien, à travers une poignée de personnages. En effet, il a su représenter dans les trois romans toutes les couches sociales dans plusieurs espaces différents. Il a ainsi, représenté la vie des femmes, des enfants et des hommes restés dans le pays, ou ayant participé à la première guerre mondiale. Il a représenté aussi bien les fellahs de Bni Boublen que les tisserands de la ville de Tlemcen. Il a su aussi lever le voile, de manière très subtile, sur les souffrances des femmes algériennes dont le rôle et les mérites durant les longues années de colonisation et de lutte pour l'indépendance a été longtemps occulté et ignoré dans les travaux de recherche.

L'étude de la trilogie nous permet de dire que la prise de conscience, chez les personnages de la trilogie, atteint son paroxysme avec le dernier volet : *Le métier à tisser*. Dans les dernières pages de ce roman, on remarque que les personnages se remettent en cause quant à leur part de responsabilité dans leur malheur. Ce n'est qu'à la fin de ce roman que les prémisses d'une éventuelle lutte armée commencent à transparaître chez les personnages. C'est pour ces raisons que nous pouvons dire que l'accomplissement de l'éveil politique des personnages ne s'est pas effectué dans *L'Incendie* comme certains l'affirment, souvent, mais plutôt dans le *Métier à tisser*.

L'Algérie était soumise au joug colonial durant plus d'un siècle. Et cette étude nous a permis de revisiter une tranche de l'histoire de la lutte des Algériens pour se libérer de la tyrannie du colonialisme. Certes, cette période n'est pas celle de l'activisme et de la préparation de la lutte armée, elle se caractérise même par une certaine léthargie qu'on saurait expliquer, entre autre, par le manque de « guides » qui pouvaient déclencher et mener une lutte pouvant toucher la totalité du territoire national. Néanmoins, cette étape si morne soit-elle fait partie du processus général du parcours politique et historique de la

lutte algérienne pour l'indépendance. De manière générale, à cette même époque de l'histoire de l'Algérie, il en ressort que le peuple algérien qui allait être le noyau principal de la lutte armée, n'était pas suffisamment préparé psychologiquement à une action d'une telle ampleur : l'obscurantisme et l'ignorance le maintenaient dans la soumission. Ici, apparaît aussi l'apport des idées communistes dans l'éveil des consciences. En effet, nous avons constaté que plusieurs personnages sont de tendances communistes à l'instar de Hamid Seraj. Cette idéologie va propulser et accélérer le processus de la prise de conscience, en répandant dans la société ses idées révolutionnaires en vogue dans les années 1930 à 1960. Ce travail, nous l'espérons, rend compte du rôle que joue les militants nationalistes tel Seraj dans la lutte nationaliste.

Au début de notre recherche, nous avons, souvent, été hanté par la peur de ne pouvoir apporter une nouveauté étant donné que plusieurs travaux avaient été consacrés précédemment à nos textes. Mais, lors de nos investigations, nous n'avons trouvé aucun travail qui traite directement de la prise de conscience politique chez le peuple algérien. Cela constitue d'ailleurs l'originalité de notre travail, durant lequel nous avons rencontré plusieurs difficultés dues au volume de notre corpus. En effet, travailler sur trois romans s'est avéré être difficile pour une première expérience de recherche.

Au terme de ce travail, nous pouvons dire que les portraits de certains personnages à l'exemple d'Ocatcha n'ont pas pu être élaborés. Nous regrettons de n'avoir pu prendre en considération la singularité que présente ce personnage. Ce travail gagnerait à être approfondi dans d'autres études ultérieures que nous espérons mener à l'avenir.

Bibliographie

Bibliographie :

Corpus :

- DIB, Mohammed, *La Grande Maison*, Ed. Le Seuil, Paris, 1952, roman.
- DIB, Mohammed, *L'Incendie*, Ed. Le Seuil, Paris, 1954, roman.
- DIB, Mohammed, *Le Métier à Tisser*, Ed. Le Seuil, Paris, 1957, roman.

Ouvrages :

- ACHOUR, Christiane, BEKKAT, Amina, *clefs pour la lecture des récits : convergences critiques II*, Ed. Du Tell, Algérie, 2002.
- AKBAL, Mehanni, *Mohammed DIB, conférencier : Maurice Monnoyer témoigne*, Ed. El.Amal, 2009.
- BOUDIAF, Nacer, BOUDIAF l'Algérie avant tout !, Ed. APOPSIX, 2011.
- BONN, Charles, *Lecture présente de Mohammed DIB, Ed. entreprise nationale du livre*, Alger, 1988.
- BOURDIEU, Pierre, *les règles de l'Art*, Ed. Le Seuil, paris, 1992.
- FANON, Frantz, *Les damnés de la terre*, [1961] (2002), Un document produit en version numérique par Émilie Tremblay, bénévole, Doctorante en sociologie à l'Université de Montréal
- KHADDA, Naget, *Mohammed Dib cette intempestive voix recluse*, Ed. Edisud, UE, février, 2003.
- LEENHARD, Jaques, *lecture politique du roman : la jalousie d'Alain Robbe-Grillet*, Ed. De Minuit, Paris, 1973.
- MADELAIN, Jacques, *L'errance et l'itinéraire*, Ed. Sindbad, Paris, 1983,
- MATOUB, Lounès, *Mon nom est combat, Chants Amazighs d'Algérie*, traduction et présentation par Yalla SEDDIKI, Ed. La Découverte, Paris, 2003.
- MEMMI, Albert *Portrait du colonisé*, Ed. ANEP, Rouïba, 2012.
- SALLENAVE, Danièle, *Le Don Des Morts : sur la littérature*, Ed. Gallimard, 1991.
- SHAKESPEARE, William, *Hamlet*, Ed. Sociales, Paris, 1964
- SOUKEHAL, Rabah, *Le roman algérien de langue française (1950-1990)*, Ed. PUBLISUD, paris, 2003
- WEBER, Max, *Le savant et le politique*, Ed. Plon, paris, 1969.
- Le Coran, Edition du groupe «Ebooks libres et gratuits ».

Articles de presse

- KHATI, Abdellaziz, *L'oralité dans les romans algériens de la période coloniale : Le Cheval de Troie*, In Collectif, « Pour un plurilinguisme algérien intégré :

approches critiques et renouvellement épistémique » A paraître, aux Editions Riveneuve, Paris, 2016.

- KHATI, Abdellaziz, *Ecriture romanesque, témoignage historique : la figure du bandit d'honneur dans La colline oubliée de M. MAMMERI, zones d'ombre et de lumière*, A paraître In : El Khittab, (revue de l'analyse du discours du département de lettres arabes) UMMTO, Janvier 2016.

Mémoires et thèses :

- BENDJELLID, Fouzia, *L'écriture de la rupture dans l'œuvre de R. Mimouni*, thèse de doctorat, 2005-2006.
- BOUDJERIDA Loubna, *L'analyse des personnages dans L'Incendie de Mohammed DIB*, mémoire de magistère, université Mentouri de Constantine, année universitaire 2009-2010.
- BOUHEDOUN, Lila, OUMOUCI, Malika, *Etude analytique de la trilogie de Mohammed Dib : La grande maison, L'Incendie et Le métier à tisser*. (Etude sur textes traduits en arabe par DROUBI Samy), Mémoire de licence de langue arabe, sous la direction de M. SAADOUN, Salem, Université Mouloud MAMMERI, Tizi-Ouzou, année universitaire 1999/2000.
- MANSOURI, Yacine, *L'engagement dans L'incendie de M. Dib*, mémoire de magistère. université El hadj Lakhdar-Batna, année universitaire 2011-2012.

Albums musicaux :

- Ait menguellet, Lounis, Album *Awal*, 1993
- Matoub, Lounes, album : *Regard sur l'Histoire d'un pays damné*, éditeur Izem, 1991.

Dictionnaires :

Le petit Robert de la langue française 2011.

Table des matières

Table des matières

Remerciements :	3
Dédicace	4
Sommaire	7
Introduction générale	9
Chapitre premier	16
1. Présentation de l'auteur	16
2. Présentation et résumés des trois romans :	17
2.1. La grande maison :	17
2.1.1. Résumé de La grande maison :	17
2.1.2. Thèmes majeurs dans <i>La Grande Maison</i> :	18
2.1.3. Présentation des personnages principaux de La grande maison	18
2.1.4. Commentaire personnalisé sur La grande maison	19
2.2. L'Incendie :	19
2.2.1. Résumé de L'Incendie	19
2.2.2. Thèmes majeurs dans L'Incendie	19
2.2.3. Présentation des personnages principaux de L'Incendie	19
2.2.4. Commentaire personnalisé sur L'Incendie	21
2.3. Le métier à tisser :	21
2.3.1. Résumé de l'œuvre	21

2.3.2.	Thèmes majeurs dans Le métier à tisser	21
2.3.3.	Présentation des personnages du roman.....	22
2.3.4.	Commentaire personnalisé sur Le métier à tisser.....	22
3.	<i>Contexte littéraire des années 1950</i>	<i>23</i>
4.	<i>Contexte d'écriture de la trilogie</i>	<i>24</i>
5.	<i>Réception critique de la trilogie.....</i>	<i>25</i>
6.	<i>Etude des titres</i>	<i>26</i>
7.	<i>Strates, différences et injustice dans la trilogie</i>	<i>28</i>
8.	<i>Cadre théorique :</i>	<i>34</i>
<i>Chapitre II : portraits des personnages les plus représentatifs de la trilogie</i>		<i>41</i>
1.	<i>Les personnages féminins :</i>	<i>41</i>
1.1.	Les femmes ou la lutte au quotidien :.....	41
1.2.	Les femmes et la cause nationale.....	44
2.	<i>Les personnages masculins :.....</i>	<i>51</i>
2.1.	Seraj l'éveilleur des consciences :.....	51
2.2.	Le fellah et la terre.....	60
2.3.	Le fellah et la politique	63

2.4.	Omar ou le fil d'Ariane	69
2.5.	: Kara Ali	75
Chapitre III : Genèse de l'éveil politique		79
1. <i>Prémises de l'éveil politique</i>.....		79
1.1.	La misère	79
1.2.	La faim	90
1.3.	La seconde guerre mondiale	92
1.4.	L'espace géographique	104
1.4.1.	Bni Boublen l'espace de la révolte	107
2. <i>Origines de l'anesthésie de la conscience politique</i>.....		115
2.1.	Les programmes scolaires	116
2.2.	Les croyances populaires	117
Conclusion générale:		123
Bibliographie :		127
Table des matières		130